



Y E R E V A N

**UN POTENTIEL POUR  
SES ESPACES OUVERTS**

*Mané Lindemann & Céline Murer*



Y E R E V A N

**UN POTENTIEL POUR  
SES ESPACES OUVERTS**

Mané Lindemann & Céline Murer

Groupe de suivi:

Paola Viganò  
Yves Pedrazzini  
Bernard Gachet

Énoncé théorique  
EPFL - ENAC - SAR — MASTER III  
Janvier 2016



## TABLE DES MATIÈRES

Remerciements .....	7
Avant-propos .....	9
Introduction .....	11
Problématique .....	13

## YEREVAN ET SON URBANISATION

<b>1. 1917-1930 : LA PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE .....</b>	<b>16</b>
1.1 Yerevan .....	19
1.2 Développement urbain .....	23
1.3 Alexandre Tamanian, 1878-1936 .....	26
<b>2. 1930-1956 : LA PÉRIODE STALINIENNE .....</b>	<b>32</b>
2.1 Le Grand Yerevan .....	34
<b>3. 1956-1991 : LA PÉRIODE POST-STALINIENNE .....</b>	<b>42</b>
3.1 Ville millionnaire .....	49
3.2 Indépendance .....	54
<b>4. RÉFLEXION SUR L'ESPACE OUVERT À YEREVAN .....</b>	<b>60</b>

## YEREVAN ET SES ESPACES OUVERTS

<b>1. ÉCHELLE TERRITORIALE .....</b>	<b>69</b>
1.1 Tissus urbains .....	69
1.2 Modèles urbains: Moscou et Yerevan .....	86
<b>2. ÉCHELLE LOCALE : QUARTIERS .....</b>	<b>97</b>
2.1 Zoravar Andranik .....	99
2.2 Achapnyak .....	119
2.3 Norashen .....	139
2.4 Nor Arabkir .....	159
<b>3. ANALYSES COMPARATIVES .....</b>	<b>180</b>
3.1 Territoriale .....	180
3.2 Locale .....	185

## YEREVAN, UN PROJET POTENTIEL

<b>1. RÉFLEXIONS .....</b>	<b>204</b>
Conclusion .....	209
Bibliographie .....	214



## REMERCIEMENTS

La réalisation de ce travail a été rendue possible grâce à l'aide de nombreuses personnes, à la fois en Suisse et en Arménie.

Pour commencer, nous aimerions remercier Paola Viganò, Yves Pedrazzini et Bernard Gachet, notre groupe de suivi, pour leurs conseils et orientations à travers notre recherche. Il va sans dire que nous exprimons toute notre gratitude à Martina Barcelloni Corte pour ses réflexions salutaires, sa générosité et son temps tout au long du semestre. Ce travail doit beaucoup de l'aide tout aussi essentielle que précieuse des professeurs-urbanistes et architecte Ashot Kanayan, Sarhat Petrosyan et Ashot Ghazaryan avec qui nous avons eu des conversations fascinantes et très enrichissantes au cours de nos deux voyages en Arménie.

Nous remercions également Monique Bondolfi pour sa passion sans limite, et pour nous avoir aidé à tracer notre chemin jusqu'à Yerevan.

C'est avec une pensée émue et nos têtes remplies de souvenirs que nous adressons nos plus douces pensées à nos amis d'Arménie; Mariné, Tatevik, Naira, Maxence, Roland, Irina, Chaga et Lusine. *Shnorbakalutyun*. Merci à notre ami photographe Sebastian Stadler pour ses incroyables photos.

Finalement, nous tenons à exprimer notre plus grande reconnaissance à nos familles et à nos proches pour leur tendre affection et leur soutien tout au long de nos études.



## **AVANT-PROPOS**

Ce travail constitue la partie de recherches théoriques servant de base à notre projet de Master qui marquera la fin de nos études d'architecture à l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne en juillet prochain.

Après des années de complicité autant dans nos études que dans la vie, il a été naturel que nous nous réunissions à nouveau afin d'achever notre cursus comme nous l'avions commencé, ensemble.

Nous avons souhaité toutes deux profiter de la liberté de choix offerte par l'école pour sortir des frontières et découvrir un pays, une culture et une ville différente. L'une arménienne d'origine, l'autre de nature curieuse, le sujet de ce travail s'est imposé facilement à toutes les deux.



## INTRODUCTION

L'Arménie est surtout connue pour la beauté de son patrimoine architectural religieux qui en fait un coin du monde particulièrement remarquable. Mais c'est à son patrimoine urbanistique et notamment celui de sa capitale, Yerevan, que nous nous sommes intéressées. L'urbanisme n'étant pas au centre de notre cursus d'étude, nous avons été motivées d'apprendre d'avantage sur ce domaine pluridisciplinaire qui tisse des liens étroits avec l'architecture. Au cours de nos lectures préparatoires et après notre premier voyage dans la capitale arménienne, il nous a semblé primordial de retracer l'histoire de l'urbanisme que nous y avons découvert afin de comprendre ses fondements.

La première partie de ce travail présente donc l'histoire de la ville depuis sa création, jusqu'à nos jours. L'accent est mis sur le XX<sup>e</sup> siècle, d'où est issu le plus grand héritage urbanistique de la ville, et sur l'impact des différents événements historiques, politiques et sociaux sur le paysage urbain de Yerevan.

Lors de notre second voyage, nous avons visité les ensembles urbains de l'époque de Staline puis celle de Khrouchtchev avec un regard attentif sur les espaces ouverts que nous mettons au cœur de notre problématique. La deuxième partie de ce travail analyse ce thème à l'échelle territoriale puis à l'échelle de quatre quartiers de Zoravar Andranik, Achapnyak, Norashen et Nor Arabkir.

La dernière partie de notre travail amorce une réflexion sur les espaces ouverts de la capitale et leur potentiel d'évolution. Cette troisième partie se poursuivra au travers du projet pratique que nous développerons ultérieurement. Il approfondira notre recherche avec comme cadre et fil conducteur les analyses qui nous avons menées jusqu'ici.



## PROBLÉMATIQUE

Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, Yerevan a été l'une des quinze républiques de l'U.R.S.S. et a connu une extension rapide de son territoire. En excluant quelques tissus hérités d'anciens villages, nous pouvons dire que la totalité du tissu urbain de Yerevan est apparu à l'époque soviétique. L'intérêt d'une réflexion urbanistique sur la ville de Yerevan est en partie liée au fait qu'elle possède une population monoethnique. Les problèmes urbains de la capitale ne sont alors pas nécessairement liés à des problèmes de sociétés. Les espaces ouverts à Yerevan sont en un sens différents de ceux trouvés dans nos villes européennes.

Les problèmes urbains de cette capitale s'identifient d'abord à une échelle territoriale. Et pour cause, la chute de l'U.R.S.S. a entraîné le démantèlement d'un système de transport en commun efficace.<sup>1</sup> Parallèlement, la démocratisation de la voiture a peu à peu saturé un réseau de routes inachevé et qui ne se développe pas assez vite. Cette saturation du réseau étant finalement et en partie liée à un centre-ville disproportionnellement attractif par rapport à la périphérie. En effet, une grande partie du tissu urbain de la capitale est constitué d'ensembles soviétiques rarement achevés d'un point de vue programmatique ou du moins qui n'ont pas survécu à la chute d'une économie nécessaire à leur bon fonctionnement. De plus, ces ensembles n'ont jamais été pensés comme des pôles d'emplois, ce qui a pour conséquence d'accentuer le phénomène de pendularité.

<sup>1</sup>  
Ashot Kanayan,  
10 novembre 2015

Tandis que la ville soviétique avait offert toute une série d'espaces de qualité dispersés de façon isotrope sur son territoire, sa structure urbaine a vu une quantité de constructions informelles prendre le pas sur la générosité des espaces communs. Nous les avons appelé les «nouveaux pleins». Ils peuvent être des garages, des hangars ou parfois même de petits commerces improvisés. Les espaces qui ne sont pas nécessairement bâtis mais qui sont tout autant infranchissables physiquement et visuellement en font également partie. C'est le cas de petits jardins privés et grillagés. L'appropriation de l'espace par les «nouveaux pleins» bouleverse le paysage urbain des grands ensembles et modifie considérablement la nature et la fonction de leurs espaces ouverts. C'est donc une occasion unique de s'intéresser à ces parties de la ville trop souvent oubliées et de tenter de les améliorer, à une échelle autant humaine que métropolitaine.

Bien que le problème d'attractivité soit à première vue programmatique, la tournure spatiale qu'ont pris les quartiers soviétiques peut également être vue comme reponsable. Nous nous interrogeons donc sur le potentiel des espaces ouverts à pouvoir améliorer leurs qualités et ainsi augmenter l'attractivité qui fait défaut à ces quartiers de l'époque soviétique.



CAMAPA

Mémorial du génocide arménien - Kentron



YEREVAN  
**ET SON  
URBANISATION**

# 1. LA PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE

1917-1930

## Un nouvel urbanisme

Cette histoire commence en U.R.S.S. par un impressionnant exode rural. En effet, entre 1926 et 1955, le taux d'urbanisation de la population passe de 18 % à 50 %. Dès lors, de grands travaux d'urbanisme doivent être entrepris dans le but de pouvoir loger ce surplus de population qui arrive au cœur des villes.<sup>1</sup>

1  
[www.regardssurlaville.wordpress.com](http://www.regardssurlaville.wordpress.com)

Dès les premiers jours de son existence, en 1919, l'État soviétique a continuellement cherché à améliorer les conditions de logement de la population travailleuse; dès le début, l'urbanisme soviétique cherche donc à satisfaire les besoins matériels et culturels de la population.

La période de l'Industrialisation commence lors de la mise en œuvre des plans quinquennaux de Staline; à partir de la mise en place du premier plan quinquennal en 1928, l'U.R.S.S. entreprends la construction de trente villes nouvelles et la reconstruction de soixante villes. Ainsi, entre 1897 et 1939 le nombre de villes de plus de 100 000 habitants se multiplie par cinq.

En matière d'urbanisme, le classicisme russe dessine les villes de façon géométrique et vient bousculer le caractère pittoresque et parfois chaotique de ses villes. Cependant, à Moscou, la régularité du classicisme fait son apparition sans pour autant changer la spatialité globale de la ville.<sup>2</sup>

2  
G. Ochtchepkov

## Changement de paradigme

Dès les premières années après la Révolution, l'objectif de la société socialiste est de définir une ville idéale. Bien que de grands progrès aient été faits en matière de technologie, c'est le modèle de la ville-jardin et ses conceptions de relations entre l'homme et la nature qui restent ancrés dans les idéaux de la société qui rêve de cottages d'un étage en matériaux légers. Toutefois, au fur et à mesure du renouveau dans la construction des bâtiments, il s'est avéré que les maisons individuelles n'étaient pas économiquement rationnelles. C'est alors que dès 1925 en Russie se construisent des quartiers d'immeubles de deux, trois ou quatre étages. C'est un vrai changement de paradigme. Cependant, les concepts de la

ville-jardin continuent d'influencer l'urbanisme jusqu'à la fin des années 1920.

À côté des changements opérés dans les villes soviétiques et des grands principes d'urbanisme adoptés entre les années 1920 à 1930, l'architecture de l'habitation se voit elle aussi prendre un tournant important dans le développement des types d'immeubles d'habitation. L'objectif de cette période était de palier à la pénurie de logements. Les immeubles passent à six étages. Dans la seconde moitié des années 1920, l'idée de relier les bâtiments d'habitation aux services publics commence à être mise en œuvre.<sup>3</sup>

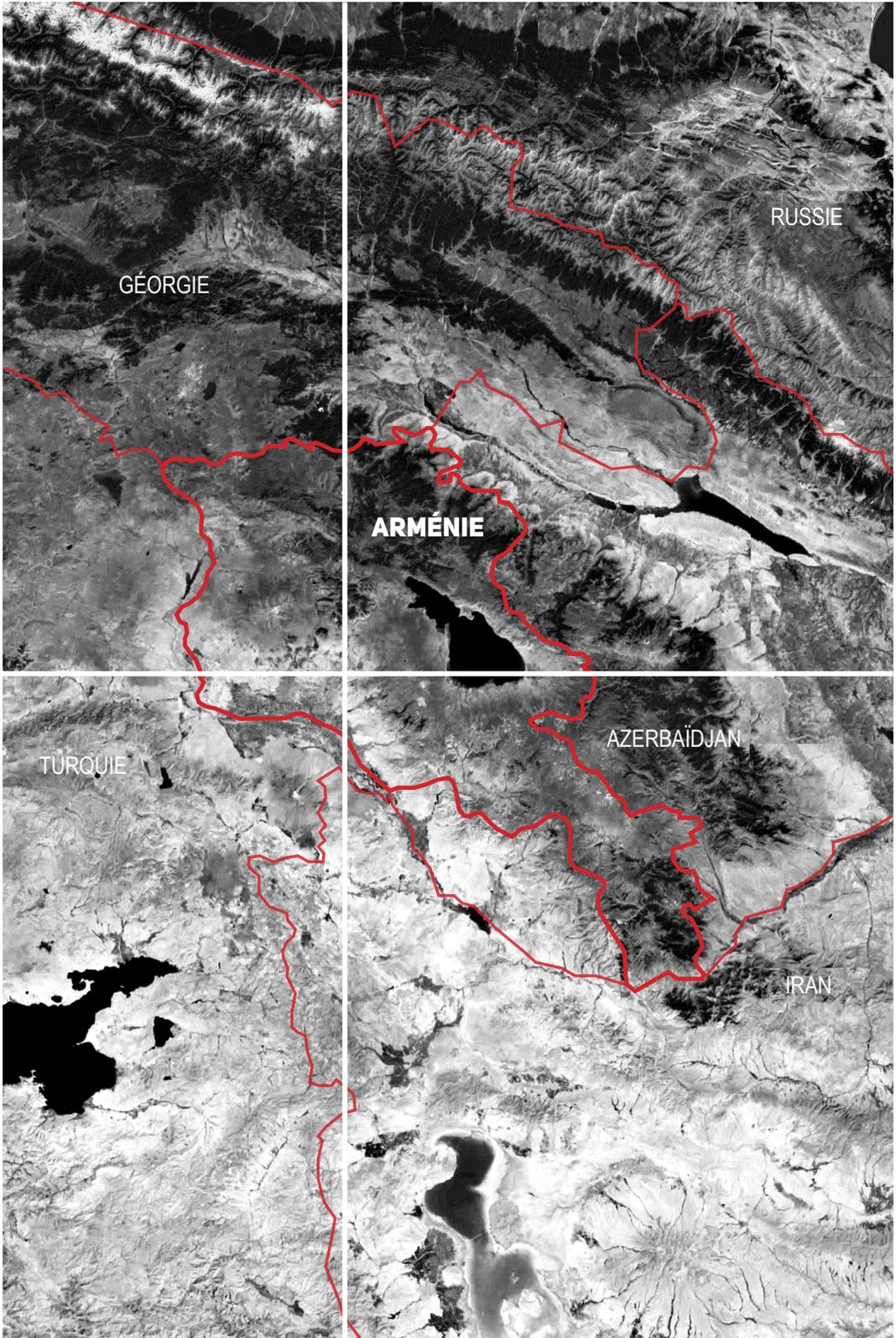
3  
A. Ikonnikov

Ces grands ensembles d'habitations peuvent être compris comme des morceaux de ville à eux tout seuls. Ils sont constitués de tours et de barres standards qui s'organisent autour d'équipements de proximité tels commerces, écoles ou crèches. Ils sont planifiés et fonctionnels. Ce sont des projets sociaux qui tentent d'égaliser les conditions de vie grâce au rapprochement spatial de différents groupes sociaux et à l'introduction de la nature, de l'air et de la lumière. Ils tentent ainsi de fabriquer des conditions de vie saines d'un point de vue autant physiologique et moral, que politique, tout en constituant une perspective utopique de l'avenir. Après la Première Guerre mondiale, la standardisation et l'industrialisation permettent de redessiner les espaces de la ville et de la vie privée, en tentant de sortir de la spéculation capitaliste. Ces modèles urbains sont appliqués massivement dès la moitié des années 1950, au-delà même du rideau de fer.

Les grands  
ensembles

Dans l'émergence des villes soviétiques, les constructions s'érigent au gré des disponibilités foncières et des terrains libres de toute emprise. En résulte donc également une redéfinition des limites territoriales de la ville. On peut donc considérer que l'arrivée des grands ensembles à la fin des années 1950 a considérablement contribué à l'étalement urbain.<sup>4</sup>

4  
F. Dufaux



Situation de Yerevan

## 1.1 YEREVAN

Le Caucase se situe entre mer Noire et mer Caspienne. Il a autant été un lieu de passage pour la route de la soie que pour la Russie vers les mers chaudes. Aujourd'hui encore, il assure le passage du gaz et du pétrole. Ce fut un carrefour propice aux conflits entre zone russe, turque et perse. C'est là que se trouve l'Arménie historique qui a été successivement occupée par les Partes, les Arabes, les Byzantins, les Mongoles, les Perses, les Ottomans, les Russes et finalement par l'Union soviétique à partir de 1920. Ce ne sera qu'en 1991, à la chute de l'U.R.S.S., que l'Arménie retrouvera son indépendance, enclavée dans les frontières qu'on lui connaît, entre Géorgie, Azerbaïdjan, Iran et Turquie.

Situation

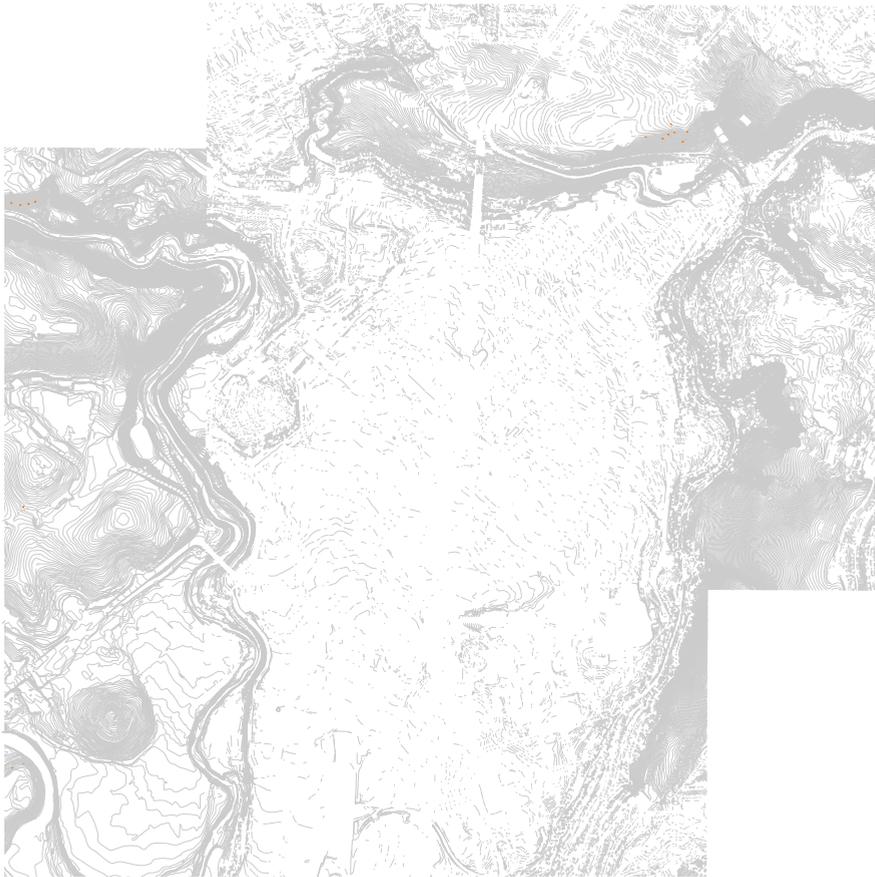
La ville de Yerevan s'est développée à l'extrémité orientale de la plaine de l'Ararat, magnifique massif volcanique. Cette situation géographique fait de Yerevan un paysage avant d'être une ville.

Iconographie urbaine

Visible depuis presque tous les points de la capitale, la montagne religieuse de l'Arche de Noé est un symbole national toujours représenté avec ses deux cônes de façon à ce qu'il n'y ait aucun doute sur le lieu d'où elle est observée. À ce sujet, Étienne Copeaux dira d'ailleurs qu'il s'agit d'un « exemple rare, sinon unique, d'État dont l'emblème soit un paysage, qui, de plus, n'est pas inclus dans son territoire actuel ». Alexandre Tamanian aurait même pensé le plan de Yerevan de sorte que la rue centrale pointe en direction de la montagne sacrée et que chaque habitant puisse la voir de sa fenêtre.

Yerevan s'inscrit dans un amphithéâtre naturel formé de la plaine de l'Ararat et des chaînes de montagnes du Vokhtchaberd et du Yeranos. Construite sur sept collines, la ville présente une topographie accidentée traversée par deux entailles conséquentes qui sont les gorges de la rivière Hrazdan à l'ouest et les canyons du nord. Il ne reste presque aucune trace du noyau d'origine qui s'est développé dans la partie basse de l'amphithéâtre et qui a longtemps vu sa croissance limitée par le terrain escarpé du canyon Hrazdan.

Topographie



À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la population érévanaise mélange Arméniens, Tatares, Kurdes et Turques. Des récits de voyageurs décrivent même la ville comme ayant un visage persan. Ainsi, même à l'époque de l'éphémère première République de 1918 à 1920, la ville ne peut revendiquer un caractère arménien. Par la suite, l'époque soviétique fournit un effort considérable à démontrer le caractère arménien de la ville de Yerevan ainsi que son ancienneté. De nombreuses fouilles archéologiques prouvèrent l'existence de la forteresse antique d'Erebouni datant de 782 avant J.-C, dont l'étymologie renforça le lien avec la ville de Yerevan qui en tirerait alors son nom.

Il est vrai que la petite cité du XIII<sup>e</sup> siècle qui ne compte alors pas plus de 15 000 habitants n'a pas une histoire médiévale de la valeur de Tatev ou de Sis qui elles, ont été de véritables centres de la culture arménienne. Yerevan est pourtant petit à petit devenue une référence nationale non seulement pour les Arméniens d'orient, mais également pour ceux issus de la diaspora. Nous pouvons la qualifier aujourd'hui de mono-ethnique et ceci en raison de deux faits historiques fondamentaux. D'abord, l'ethnisation de Yerevan a commencé suite à l'arrivée massive de réfugiés arméniens fuyant le génocide turc jusqu'en 1920. À cela, s'ajoute également le rapatriement d'entre-deux-guerres des Arméniens de la diaspora ainsi que celui qui a suivi après la Seconde Guerre mondiale, soit entre 1946 et 1947.

En 1441, le Catholicos — autrement dit le patriarche — déménagea de Sis à Etchmiadzine. Il institutionnalisa alors un haut lieu spirituel très proche de Yerevan, qui lui doit alors en partie son statut de capitale. Par la suite, malgré sa dépendance vis-à-vis de Moscou, Yerevan s'élève alors au rang de capitale républicaine et nationale. Ce qui lui a également valu une incroyable croissance démographique qui a même dépassé le million d'habitants au début des années 1980. Une polarisation urbaine exceptionnelle au vu de la petitesse de son territoire.

## Nationalités et ethnisation

## Fonction capitale

Fig. p.20  
www.araratour.com (1),  
Courbes de niveau tous  
les 8 mètres (2)



## 1.2 DÉVELOPPEMENT URBAIN

En 1735, Yerevan est conquise par les Perses et devient une ville d'étape à vocation commerciale, qu'attestent d'ailleurs ses marchés et caravansérails. Elle reste malgré tout une ville sous-développée sous domination Perse mais connaît des évolutions considérables lorsqu'elle passe en mains russes, soit en 1828.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, elle possède déjà sept caravansérails, huit bains publics, sept églises et huit mosquées. Son réseau routier est fait de rues étroites sans artère principale. Avec une population encore à dominance musulmane, elle ressemble alors plutôt à un village oriental maussade encore emprunt des divisions administratives perses formant trois quartiers : Shahri au nord et à l'est, Tapabashi — l'actuel Kond — à l'ouest et Demir-Bulagh au sud. La première trace d'occidentalisation est sans doute la célèbre rue Abovian, nommée alors Astafiev, qui s'élanche sur plus d'un kilomètre de long, flanquée de maisons de deux à trois étages, d'une place et d'un parc. Elle constitue peut-être la première apparition d'un urbanisme russe qui va se développer graduellement et transformer cette ville persane en une ville russe dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le plan de 1906-1911, dessiné par V. Ja. Megrabov (fig.p.25), évoque parfaitement l'évolution qu'a subie la ville en un siècle de domination russe. Nous observons l'apparition de nouvelles rues, particulièrement Astafiev, Gubernskaïa, Doktorskaïa ou encore Tsarskaïa. Celles-ci sont flanquées de plusieurs nouveaux bâtiments administratifs et financiers, comme notamment la Maison du Gouverneur, le tribunal, des banques, des restaurants, des cafés et également quelques hôtels. Aussi, la ligne d'Omnibus débutée en 1904 témoigne de l'entrée de Yerevan dans une nouvelle ère urbaine. La compagnie électrique Amper s'occupe de l'éclairage public, qui est alors encore insuffisant lorsque l'on s'éloigne du centre, ainsi que de la construction de la première station hydroélectrique qui voit le jour sur la rivière Hrazdan.

En 1911, l'achèvement d'une canalisation provenant de l'extérieur de

Domination russe

Fig. p.22  
Développement de  
la ville 1828 (1), 1837  
(2), 1856 (3) et 1870  
(4)

la ville rejoint Yerevan et permet un début de réponse aux problèmes posés par l'approvisionnement en eau potable et l'absence d'un réseau de canalisations. Parallèlement, une société de canalisation de la ville aura un impact remarquable dans la mise sur pied de sociétés de bienfaisances dans le domaine sanitaire et scolaire.

Par contre, notons l'absence inhabituelle de stations de gare au centre-ville. Cette absence trouve son explication dans la volonté du gouvernement russe d'empêcher la croissance et le développement des provinces arméniennes. De ce fait, lorsque pour des raisons stratégiques ils ont dû construire des lignes de chemin de fer, ils se sont appliqués à ne pas les mettre proche des villes afin d'éviter tout développement économique du pays.

Première  
République et  
chute de l'empire  
russe

Entre 1914 et 1916, plus de 350 000 réfugiés du génocide débarquent dans les plaines de l'Ararat. Deux ans plus tard, en 1918, ce nombre s'élève déjà à 750 000. Yerevan accueille alors au moins 40 000 réfugiés dans une ville qui ne comptait en 1914 qu'une population totale de 29 366 habitants. En 1916, plus de 70 % de la population est arménienne. En 1917, 17 505 réfugiés s'ajoutent à ce pourcentage, suivi en 1918 d'une vague d'au moins 45 000 réfugiés affamés et ravagés par la maladie et la souffrance. C'est dans ce contexte d'asphyxie que Yerevan est proclamée capitale en 1918 après la chute de l'Empire russe.<sup>1</sup>

1

T.T.Minassian

«Erevan. Ara Hérian entra dans la capitale de la nouvelle république d'un pas lent et pensif, l'œil aux aguets et les mains dans les poches. Une rue centrale qui grimait, une poussière épaisse, des trottoirs défoncés, des maisons à demi effondrées. Sous les cendres laissées par la guerre et la misère, la ville s'étendait comme un vaste tapis jauni, usé et déchiré. Des boutiques tristes et à moitié vides. Le commerce arménien sent la famine se dit-il. Des piles de bouses séchées, des drapeaux rouge-bleu-orange qui pendaient mélancoliquement, jusque dans les moindres recoins de toutes les maisons, des réfugiés affalés, le visage et le corps rongés, ravagés. Mais ce qui rendait cette misère presque supportable, c'était l'autre aspect du tableau: des arbres magnifiques et des militaires à l'air dynamique et martial»<sup>2</sup>

2

K. Zarian

La république dirigée par le parti Dachnak n'a pas eu le temps de laisser un héritage urbanistique. Par contre, elle a fortement contribué à renforcer la fonction de capitale de Yerevan, ce qui aura été essentiel dans la poursuite de l'ethnicisation du minuscule morceau de territoire concédé à l'Arménie après le traité de Lausanne en 1923. Par rapport aux capitales des autres républiques fédérées, l'exceptionnelle homogénéité ethnique de Yerevan sous domination soviétique est sans doute l'un des plus durables héritages de la République de 1918-1920.

Fig. p.25  
Plan de Yerevan,  
1906-1911

# ПЛАНЪ ГОРОДА ЗРИВАНИ

СНЯТЫИ СЪ НАТУРЫ ГОРОДСКИМЪ ТЕХНИКОМЪ  
Б. Я. МЕГРОВОМЪ  
ВЪ 1906-1911 Г.

Масштабъ 50 саж. въ 1" Дюймовъ 1:4800 члнн. влнн.



### УЗЛОВЫЕ ЗНАКИ

- Изгородь или ограда
- Парки, скверы и сады
- Станция
- Плотина
- Канализационный коллектор и водопровод
- Железнодорожная станция
- Земля отведенная под застройку
- Земля в оврагах
- Граница населенной местности

Карту составил инженер и архитектор  
Б. Я. Мегровъ въ 1906 и 1911 годахъ. Издатель  
Владимиръ А. Мегровъ.

### КЛЮЧЕВЫЕ И ОБЩЕСТВЕННЫЯ ЗДАНИЯ

1. Правительственная канцелярия
2. Земельная канцелярия
3. Земельный участок
4. Земельный участок
5. Земельный участок
6. Земельный участок
7. Земельный участок
8. Земельный участок
9. Земельный участок
10. Земельный участок
11. Земельный участок
12. Земельный участок
13. Земельный участок
14. Земельный участок
15. Земельный участок
16. Земельный участок
17. Земельный участок
18. Земельный участок
19. Земельный участок
20. Земельный участок
21. Земельный участок
22. Земельный участок
23. Земельный участок
24. Земельный участок
25. Земельный участок
26. Земельный участок
27. Земельный участок
28. Земельный участок
29. Земельный участок
30. Земельный участок
31. Земельный участок
32. Земельный участок
33. Земельный участок
34. Земельный участок
35. Земельный участок
36. Земельный участок
37. Земельный участок
38. Земельный участок
39. Земельный участок
40. Земельный участок
41. Земельный участок
42. Земельный участок
43. Земельный участок
44. Земельный участок
45. Земельный участок
46. Земельный участок
47. Земельный участок
48. Земельный участок

### 1.3 ALEXANDRE TAMANIAN, 1878-1936

#### Éducation

Considéré comme le père de la ville de Yerevan, Alexandre Tamanian, d'origine arménienne, naît le 4 mars 1878 en Russie. Après sa scolarité, il quitte Iekaterinodar pour aller s'installer à Saint-Pétersbourg. En 1898, il rentre en classe d'architecture à l'École supérieure des Arts rattachée à l'académie des Beaux Arts de Saint-Pétersbourg. Là-bas, il s'intègre rapidement au milieu artistique russe du tournant du siècle. Les monuments de Saint-Pétersbourg et son urbanisme auront une influence certaine sur ses conceptions architecturales et urbanistiques adoptées pour la ville de Yerevan. De plus, sa formation lui aura apporté une culture à la fois russe et occidentale.

#### Influences russes

Alexandre Tamanian fait partie d'une génération de jeunes architectes qui s'intéressent fortement à l'histoire de Saint-Pétersbourg et à son identité architecturale, contrairement au mouvement romantique national russe qui s'inspire de l'Occident. Cette génération se passionne donc pour le néo-classicisme de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'époque encore d'Alexandre Ier. Avec quelques autres, Alexandre Tamanian représente ce mouvement qui arrive en Russie avant la Première Guerre mondiale. Ce courant blâme «l'anarchie» architecturale qui fait suite à l'arrivée du capitalisme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et affirme que la beauté de la ville ne peut être augmentée que grâce au rétablissement des anciens canons architecturaux. Alexandre Tamanian se fait ainsi vite connaître et s'occupe de plusieurs projets dans les environs de la capitale.

#### Tamanian en Arménie

Malheureusement l'ascension fulgurante d'Alexandre Tamanian prend fin avec la Première Guerre mondiale ainsi qu'avec les révolutions secouant la Russie. Il quitte le pays vraisemblablement en 1919 pour s'installer à Yerevan, alors capitale de la première république indépendante d'Arménie. À cette époque, beaucoup d'intellectuels et artistes russes sont attirés par le Caucase, loin des guerres et des révolutions. Animée par un sentiment patriotique, la découverte de l'Arménie constitue un

nouveau chapitre dans la carrière d'Alexandre Tamanian. En avril 1920, il est nommé architecte en chef de la république.

Alexandre Tamanian a le projet de métamorphoser l'Arménie, alors encore province désuète de l'Empire russe. Son but est de reconstruire les villes et les villages détruits par la guerre, suivant le style de l'architecture médiévale arménienne. Cette ambition fait de lui l'un des protagonistes de la conscience du patrimoine arménien qui présente alors une source d'inspiration architecturale inépuisable. «La guerre et la dévastation du peuple arménien et de son territoire donneront au moins l'occasion de reconstruire les villes et les villages non pas selon leur caractère "asiatique" originel, mais en fonction de l'architecture traditionnelle arménienne.»<sup>2</sup> Une commission chargée de l'inventaire des antiquités et de la préservation des monuments historiques est mise sur pied par le ministère de l'Éducation et de la Culture. Alexandre Tamanian, qui siège alors au sein de cette commission, se charge d'établir une carte répertoriant tous les monuments historiques d'Arménie. À partir de 1920, des équipes partent même sur le terrain afin de rapporter des photographies de monuments ainsi que des copies de diverses inscriptions. Ces études ont notamment inspiré plus tard Alexandre Tamanian pour les motifs qu'il prendra soin d'incorporer à l'architecture contemporaine arménienne. À défaut d'avoir eu la possibilité de réaliser ses grands projets d'urbanisme remis en cause par cette courte période désordonnée de la première république, Alexandre Tamanian contribua fortement à l'élaboration de l'iconographie arménienne et à la notion d'héritage, de conservation, comme de transmission du patrimoine. De plus, il aura réussi à créer un style architectural qui s'imposa et passa outre les bouleversements institutionnels qui ébranlèrent la capitale et le pays pour perdurer encore de nos jours.

## L'éveil patrimonial

2

T.T. Minassian



Alexandre Tamanian  
Ancien billet de 500  
drams

## Premières idées et espace public

Souhaitant moderniser la ville, Alexandre Tamanian porte une attention particulière à l'espace public comprenant les services sanitaires ainsi que l'éclairage urbain. Un plan au tracé géométrique composé de squares, de parcs publics et de transports en communs, germe très vite dans son esprit. Dès 1920, il dessine les premiers plans de réorganisation et de modernisation de Yerevan et de Vagharchapat, actuellement Etchmiadzine, qui ne pourront être réalisés en raison de l'état de siège auquel est soumise la république. Cependant, Alexandre Tamanian et son équipe examinent quels lieux de la capitale pourraient constituer les futurs pôles culturels, sociaux et civiques. Cette époque voit déjà se mettre en place les prémices du plan de 1924.

Alexandre Tamanian imagine une réorganisation complète du plan de ville avec comme concept principal, un centre à vocation commercial qui fait également office de nœud des moyens de transport modernes comme le tramway.

Aujourd'hui, Yerevan est constituée de deux places principales qui jouent les rôles de pôles culturel et civique. D'un côté, la place Lénine rebaptisée place de la république. De l'autre, la place de l'Opéra où convergent les axes routiers principaux. Elle fut initialement imaginée comme un centre dédié au peuple. Fonction qui se révélera, en 1980, par les manifestations contre le régime soviétique qui y prirent place.

## Le plan de 1924

Réfugié en Iran depuis 1921, Alexandre Tamanian est officiellement invité en 1923 par le gouvernement soviétique alors en place. Il rentre donc en U.R.S.S., sans doute plus motivé par l'espoir de pouvoir enfin réaliser son plan urbain imaginé pour Yerevan que par les convictions idéologiques du nouveau régime qui ne rentrent aucunement en résonance avec les siennes. Ses fonctions officielles varieront beaucoup au cours des années qui suivront. Il devient notamment responsable du département de la construction, qui, en 1925, sera l'organisme responsable de la réalisation du Grosplan et prendra également part à l'électrification, à la construction de routes, au développement de l'industrie des matériaux de construction, de l'hydro-électricité, etc. Entre 1925 et 1932, il dessinera notamment des plans urbanistiques pour Leninakan, Etchmiadzine, Stepanakert, Nor Bayazet, Hrazdan, Loukachine, Noubarachen. Toutes ses réalisations font de lui l'auteur de la transfiguration drastique du pays et de la capitale.

Ces propos d'Alexandre Tamanian témoignent de l'apparence de la ville au début des années 1920: «Dans la ville, ce qui domine est la couleur sombre de la datte. On aurait dit que cette ville avait été construite pour un deuil éternel. Côte à côte, chancelantes, mais encore debout, enduites

d'un torchis en argiles, des maisons sales dont les fondations tenaient à peine. Un amoncellement de pierre où l'on ne distingue ni fenêtres ni cheminée. La fumée noire sortait par les portes, enveloppant de suie, la maison, la rue, et les passants. Dans cette étendue immense de masures, de hautes maisons en pierre avaient été plantées. C'était les foyers de l'Europe sous les cendres de l'Asie.»<sup>3</sup>

3

A. Khatchigian

Le plan de Yerevan de 1924 serait, selon l'historiographie arménienne, l'un des premiers plans urbains adoptés en U.R.S.S. D'inspiration occidentale, russe et contemporaine, le plan d'Alexandre Tamanian veut suivre les normes de constructions européennes et les nécessités modernes de l'aménagement urbain en prévoyant la construction de places et de rues au tracé rationnel. Ce nouveau plan urbanistique constitue une réelle révolution qui transformera la ville en un perpétuel chantier pendant les trente années qui suivront.

Le plan tente de s'adapter à cette topographie en forme d'amphithéâtre naturel qui présente une pente constante du Nord au Sud et favorise l'écoulement des eaux ainsi qu'un ensoleillement quasi permanent. Alexandre Tamanian respecte également les anciennes constructions de certains quartiers d'habitation tout en introduisant délicatement son style architectural entre néo-classicisme et architecture médiévale arménienne.

Adopté en avril 1924, le plan est imaginé pour une population de 150 000 habitants et une superficie de 1 000 hectares. Il intègre le principe du zonage en prenant soin de séparer les espaces administratifs de l'industrie : la place Lénine, l'actuelle place de la République, constitue le pôle politique et administratif vers lequel convergent trois allées, rappelant peut-être les boulevards de Saint-Petersbourg. Ensuite, les parties sud et Sud-Est de la ville cantonnent les constructions industrielles qui s'articulent évidemment autour de la gare.

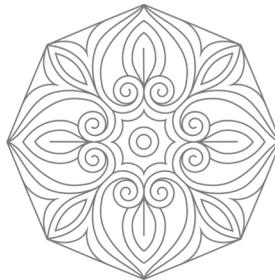
Le reste est constitué d'autant d'archipels urbains secondaires qu'il y a de fonctions : Au Sud-Ouest, un quartier commercial qui doit présenter, à l'image des villes russes, des passages et des galeries, ainsi qu'un marché couvert au centre. Au nord-est, le campus universitaire s'étend sur plus de 25 hectares. En direction du nord, l'actuelle place de l'Opéra, est dédiée au centre culturel avec la Maison du Peuple et son théâtre, le conservatoire ou encore l'École des Beaux-Arts. Finalement, sur le plateau nord et nord-ouest de la ville, des quartiers récréatifs sont prévus. Inspiré par les utopies urbaines, notamment par le concept de cité-jardin d'Howard qui se prête bien aux longs mois d'été que subit Yerevan, Alexandre Tamanian attribue une importance capitale aux espaces verts

et à l'aspect social qui en découle. Il prévoit l'aménagement de plusieurs parcs qu'il imagine comme des lieux de détente où les travailleurs et leur famille viendraient y respirer du bon air, condition qu'il juge essentielle et non superflue ou luxueuse, au maintien de la bonne santé de la population.

Son plan original présente également une triple ceinture de boulevards plantés autour du centre, traversé par deux axes grandioses nord-ouest/sud-est et nord/sud qui se croisent à la place Lénine. Ce dispositif géométrique a pour but de relier en périphérie tous les différents quartiers ainsi que de les connecter radialement au centre. Il imagine deux types de rues. Entre 10 et 20 sagènes, soit environ 20 à 40 mètres, les artères dédiées au trafic élevé et dans les quartiers résidentiels, des rues destinées au faible trafic.

Alexandre Tamanian accorde une attention particulière à l'unité architecturale en répétant les motifs d'origine arménienne sur les bâtiments et en adaptant au goût du jour l'art ancestral arménien de la stéréotomie qui, grâce au tuf local, confère à Yerevan, aujourd'hui encore, son harmonie colorimétrique et constructive.

Le plan de Tamanian a été une source de fierté pour les Arméniens. Il leur a offert une sensation de modernité et les rend encore aujourd'hui extrêmement fiers. On parle même de fétichisme du plan. Ce dernier a même inspiré la construction d'une petite ville en Russie du nom de Norilsk, située à l'antipode de l'U.R.S.S. Le plan était donc considéré comme un véritable modèle de l'urbanisme soviétique.



**Fig. p.31**  
Alexandre Tamanian  
Plan de 1924

# ՅԵՐԵՎԱՆ



## 2. LA PÉRIODE STALINIENNE

1930-1956

**L'après-guerre** De nombreux architectes et urbanistes sont attirés en U.R.S.S. entre la fin de la Révolution soviétique et la prise complète du pouvoir par Staline au cours des années 1930. C'est l'idéal communiste ainsi que la liberté d'action qui séduisent ces intellectuels, pour la plupart européens. Durant les années 1930, le pouvoir politique est mis entre les mains de Staline qui s'empresse de construire un urbanisme important à l'intérieur de l'État qui favorise la construction de grands blocs fermés.

Lors de la Deuxième Guerre mondiale, une quantité de villes sont détruites et la construction de villes nouvelles est momentanément freinée pour ne pas dire arrêtée.

Ce n'est qu'à partir de 1942 que les urbanistes soviétiques sont appelés à trouver des solutions afin d'effacer les traces de la guerre et également de trouver de nouveaux moyens de reconstruction des villes qui répondent aux principes scientifiques modernes.

Pendant les sept années qui suivent la fin de la Deuxième Guerre mondiale, 155 millions de mètres carrés de surface bâtie sont reconstruits; un chiffre bien élevé qui est rendu possible grâce à l'industrialisation et aux moyens mécaniques très performants.<sup>1</sup> De plus, en 1931 se met en place un programme de développement de l'économie collective en l'U.R.S.S., notamment grâce à l'industrialisation.

Pendant la période stalinienne, le problème du logement en U.R.S.S. devient critique; on compte un accroissement de la population urbaine de 28 à 87 millions entre 1913 et 1956.<sup>2</sup> Ce phénomène est surtout observé au sein des plus petites villes en raison des importantes destructions de la guerre dans les grandes villes de Kiev, Leningrad ou encore Stalingrad. Ce surpeuplement des villes oblige plusieurs familles à habiter dans un seul et même appartement. Si bien qu'en 1955, la Commission Économique pour l'Europe compte 7 m<sup>2</sup> de surface habitable par citoyen soviétique. Le besoin de nouveaux logements se fait ressentir. C'est pourquoi en

1956, l'architecte Landinsky écrit «Toutes les dispositions sont prises pour que, dans dix ans environ, chaque famille dispose d'un appartement séparé avec toutes les commodités modernes».<sup>3</sup>

3  
R. Bordaz

Moscou pose la question de la magnificence civile. L'idée de représenter dans l'espace les valeurs d'une société. L'unité urbaine de base du nouvel aménagement est le kvartal. Un îlot de dix à quinze hectares, d'une densité de 400 habitants par hectare. Les kvartal deviennent l'expression spatiale des idéaux sociaux de cette époque.

Les quartiers  
staliniens

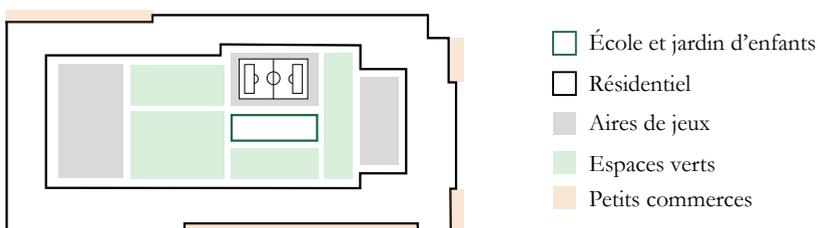
La surface d'un kvartal est pensée en fonction des transports, du déplacement piéton et des nouvelles largeurs de voies. Effectivement, son plus long côté mesure 500 mètres de façon à ce que l'habitant ait au maximum 250 mètres à parcourir avant d'atteindre les angles où se situent les arrêts de transport. De plus, les concepteurs soutiennent que 500 mètres entre chaque carrefour est une distance idéale pour assurer la fluidité du trafic et minimiser les risques liés à la vitesse des automobilistes.<sup>4</sup>

4  
E. Essaïan

Sur tout le périmètre du kvartal, des arches monumentales sur deux à trois niveaux sont ponctuellement percées afin de permettre à l'habitant d'accéder par la cour à son logement.

Les bâtiments périphériques mesurent six ou sept étages et s'organisent autour d'une cour centrale végétale. En son cœur, le kvartal accueille également des bâtiments de plus faible hauteur destinés aux services de proximité comme les écoles, les crèches et les jardins d'enfants. Quant aux commerces, ceux-ci sont habituellement situés au rez-de-chaussée sur rue.

Aujourd'hui, les quartiers staliniens moscovites sont considérés comme les plus beaux. Les prix y sont donc en général plus élevés.



**Ilot stalinien**

## 2.1 LE GRAND YEREVAN

Afin de recadrer la profession d'architecte et d'urbaniste, qui fut marquée par des tensions et des conflits idéologiques dans les dernières années, l'État stalinien décide d'exercer un contrôle plus strict sur les questions urbanistiques du développement de Yerevan. De ce fait, en 1935, les responsabilités concernant la planification urbaine de Yerevan sont partagées par quatre ateliers, dont l'un fut placé sous la direction d'Alexandre Tamanian.

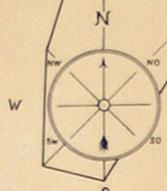
Yerevan est très vite rattrapée par une démographie croissante dépassant le seuil planifié en 1924 de 150 000 habitants. La planification urbaine de la ville doit alors être revisitée pour pallier à cette population montante. C'est à Alexandre Tamanian et ses étudiants que revient l'élaboration de ce nouveau projet qui englobe cette fois les bourgs suburbains de Nor Malatia et de Nor Sebastia et les nouveaux quartiers comme Arabkir ou Nork.

Dès 1934, Alexandre Tamanian ébauche ledit Grand Yerevan pour une population de 500 000 habitants. À cette période, les principes du plan général de reconstruction de Moscou entré en vigueur le 10 juin 1935, devinrent un véritable dogme s'élargissant à l'ensemble de l'urbanisme soviétique. Considéré par certains historiens comme un processus d'«haussmanisation», le plan Staline de Moscou applique le principe du zonage en n'hésitant pas à détruire plusieurs quartiers afin de les reconstruire ou les étendre conformément aux axes circulaires et radiaux que présente alors son réseau de circulation.

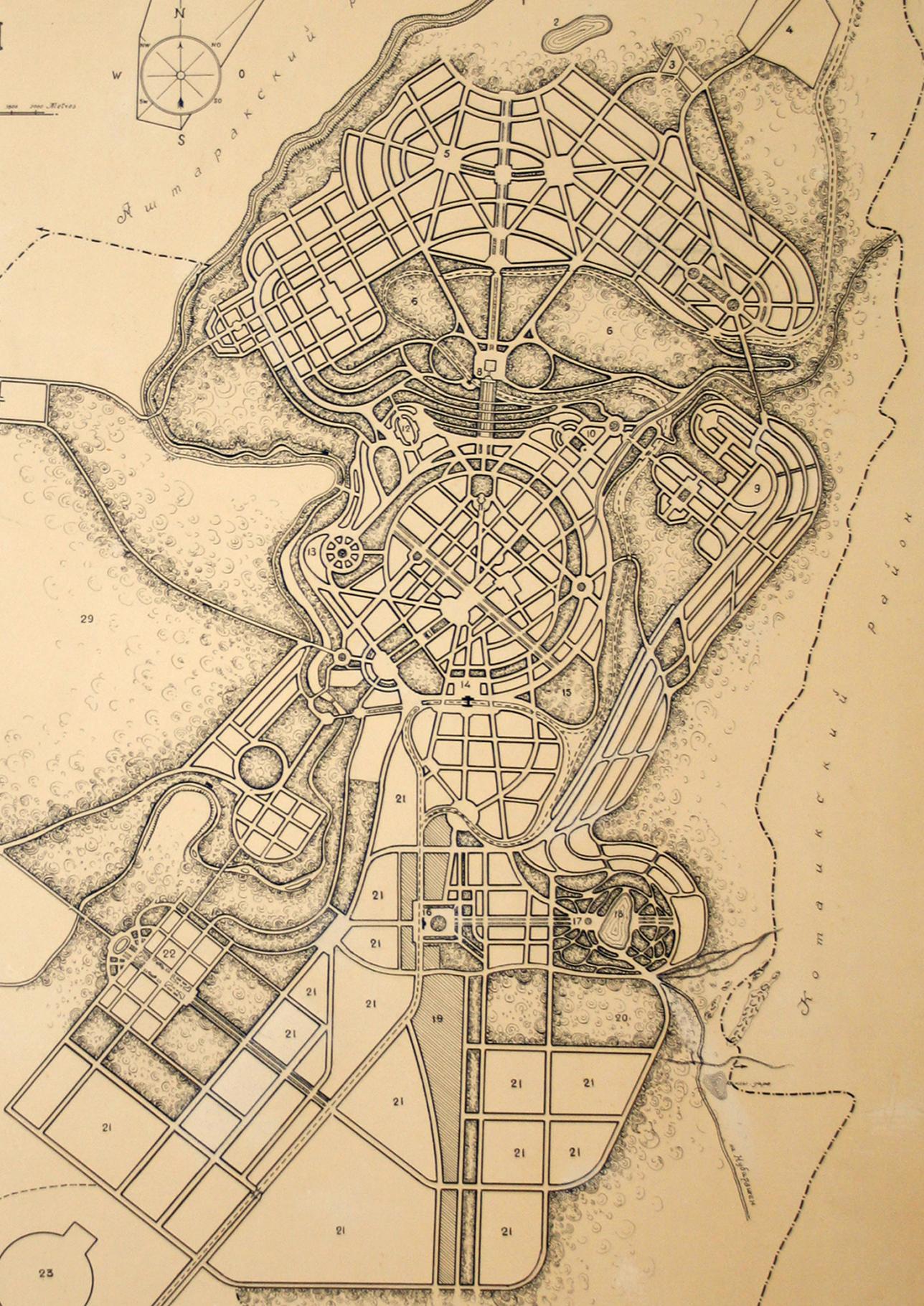
Cependant, même si le plan de 1934 semble vraisemblablement se calquer sur la structure moscovite, des raisons plus politiques qu'urbanistiques seraient à l'origine de l'ajournement de la réalisation du plan.

Fig. p.43  
Alexandre Tamanian  
Plan de 1934

Le 20 février 1936, Alexandre Tamanian s'éteint dans l'une de ces maisons de terre érévanaises qu'il décrivait quinze ans plus tôt, sans que



Сумарактун



Сотмалккулон



Avenue Arshakunyats, après 1906



Rue Abovian, après 1906

son plan n'ait reçu la bénédiction des autorités locales.

Très vite, le Grand Yerevan est confié à l'institut d'urbanisme Lengiprogor constitué d'architectes, d'urbanistes, d'économistes, d'ingénieurs, de professeurs et même de médecins. Ensemble, ils planifient l'expansion de la ville pour 450 000 habitants et pour une superficie de 7 500 hectares. Adopté en 1939, ce plan du Grand Yerevan respecte les grands principes du plan de 1924, mais impossible de savoir quelles furent les modifications apportées à celui de 1934. Le Lengiprogor aurait apporté une réponse plus satisfaisante aux conditions naturelles de Yerevan. Les artères principales s'élargirent à 30-50 mètres, la hauteur des bâtiments au centre fut fixée à 3-4 étages et à 1-2 étages en périphérie.

## Mark Grigorian

Mark Grigorian est né le 29 avril 1900 à Nor Nakhitchévan en Russie. Arménien d'origine, il effectue d'abord des études scientifiques et artistiques avant de quitter la Russie et de venir s'installer à Yerevan en 1924 où il entreprend des études d'architecture.

Dès 1926, Mark Grigorian entre dans l'atelier d'architecture d'Alexandre Tamanian et participe activement aux grands projets, notamment celui de la Maison du Peuple, l'actuel Opéra. Disciple avéré d'Alexandre Tamanian, Mark Grigorian obtient très vite une certaine réputation et devient directeur du département technique de la ville avant d'être proclamé architecte en chef de la ville de Yerevan en 1937, soit un an après la mort d'Alexandre Tamanian. Poste qu'il occupera jusqu'en 1951. Mark Grigorian est une figure dans le domaine technique de l'époque stalinienne et enseigne l'architecture à l'Institut Polytechnique de Yerevan jusqu'en 1954.

Il est l'auteur du plan d'urbanisme de 1948 qui atteste de l'évolution de la capitale à l'époque stalinienne, époque qui aura vu s'ériger nombre de constructions adoptant deux styles fondamentaux : le néo-classique appliqué aux créations publiques et le néo-arménien choisi pour les bâtiments à vocation culturelle. Mark Grigorian sera d'ailleurs l'auteur des principaux édifices politico-administratifs de la capitale ainsi que du très célèbre musée Matenadaran, symbole culturel de la construction de Yerevan en tant que capitale durant la période soviétique.

## Transformation

En 1926, Yerevan ne compte que 65 000 habitants. À peine 10 ans plus tard, en 1934, la capitale abrite près du double. Cette croissance démographique s'accompagne alors d'une pénurie de logements et d'une situation sanitaire affligeante loin d'être à la hauteur de son statut de capitale. Cependant, les années 1930 voient se propager quantité de chantiers au milieu des taudis poussiéreux du XIXe siècle qui modifient l'allure de la ville.

Après la Seconde Guerre mondiale vient l'avènement de l'ère stalinienne et son urbanisme extravagant et démesuré. S'ensuit toute une série de réalisations capitales comme la nouvelle gare dans l'espace industriel au sud de la ville. Cette zone industrielle abrite désormais de nouvelles industries, notamment de caoutchouc, qui ont poussé côte à côte formant un ensemble apocalyptique.

Dans le centre, les anciennes rues centrales, comme Alaverdian, Nalbandian et Abovian, sont élargies et l'on concrétise les axes de circulations majeurs planifiés par Alexandre Tamanian dont la ceinture urbaine qui prend alors sa forme circulaire. 300 000 arbres sont plantés à travers la ville et 87 hectares d'espaces verts sont aménagés.

Fig. p.45  
Mark Grigorian  
Plan de 1948



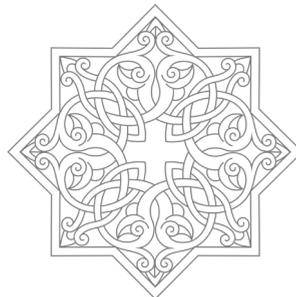
ГЕНЕРАЛЬНЫЙ ПЛАН

Malgré cette situation urbaine considérablement améliorée, les conditions sanitaires de plusieurs quartiers d'habitation sont encore nettement à améliorer. Notamment dans les districts de Molotov et Spandarian. Dans le centre également, l'existence encore des fosses d'aisances et des ordures qui s'entassent toujours dans les rues, attestent de l'assimilation difficile des principes hygiénistes occidentaux et du non-respect des normes sanitaires soviétiques.

### La place Lénine

C'est à Alexandre Tamanian et son plan de 1924 que revient l'emplacement et l'idée de la place Lénine, actuelle place de la République, qui devait remplir le rôle de centre politique. Cependant, au vu des bâtiments administratifs qui la composent, le rôle central de la place n'est plus qu'une illusion. Le gigantisme de son espace aura plutôt servi à l'époque stalinienne et à ses parades et défilés officiels.

La construction de la place s'est étendue sur plus de trois décennies, soit entre 1926 et 1960. À ce titre, elle n'a cessé de susciter nombre de controverses et fut l'objet de diverses variantes. Son plan ovale, qui n'est pas sans rappeler peut-être la place Saint-Pierre de Rome, est accolé au nord à une seconde place de forme trapézoïdale. Selon le plan de 1924, cette place devait s'ouvrir directement sur le boulevard central qui traversait la ville selon l'axe nord-ouest/sud-est. Alexandre Tamanian semble même avoir voulu conserver cette idée dans son plan d'urbanisme du Grand Yerevan de 1934. Cependant, en 1931, l'atelier de K.Kotchar remporte le concours d'architecture lancé pour le Palais du Travail qui devait alors s'ériger sur la place trapézoïdale et offrir un emplacement à la statue de Lénine. L'emplacement de cette statue fut un prétexte et une source de débats qui tentait de remettre en cause le projet d'Alexandre Tamanian. Toujours est-il que l'unité architecturale qui magnifie cette place dans le style néo-arménien aura sû perdurer et même être conservée par ses successeurs.





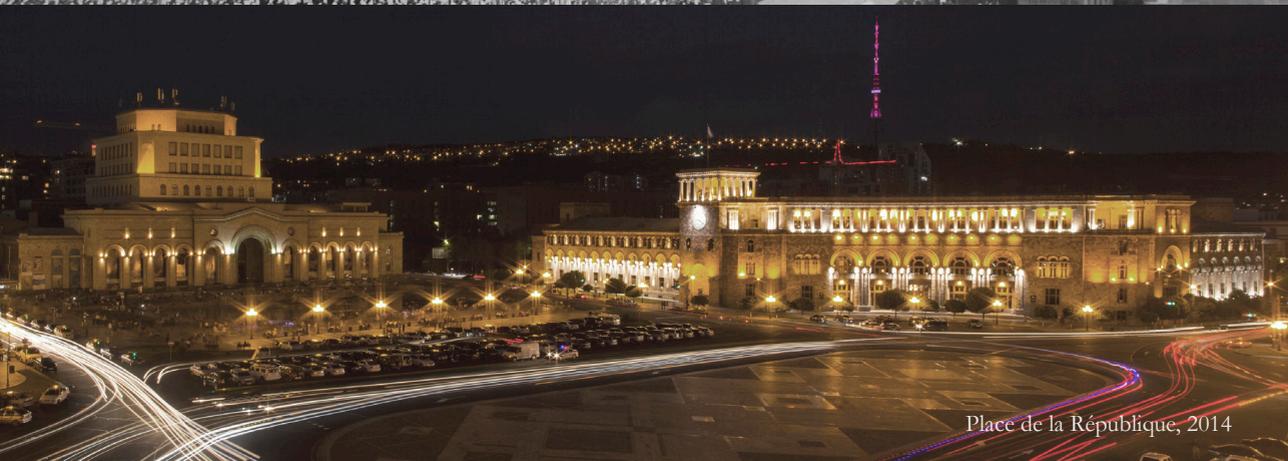
Place de la République, 1920



Place de la République, 1920-80



Place de la République, 1972-80



Place de la République, 2014

### 3. LA PÉRIODE POST-STALINIENNE

1956-1991

**Khrouchtchev** La mort de Staline en 1953 ainsi que le 20<sup>e</sup> Congrès du Parti Communiste qui a lieu en 1956 mettent fin à la période stalinienne.

Alors que sous Staline, les architectes s'intéressaient beaucoup à la décoration, nous assistons désormais en U.R.S.S. à une industrialisation de l'industrie du bâtiment qui condamne toute décoration superflue ou forme de détails, ce qui crée une complète rupture avec le style stalinien. Cependant, la nouvelle architecture n'exclut pas l'emploi de revêtements de qualité ou certains décoratifs, elle est par contre plus simple, permettant de construire des immeubles mieux adaptés aux besoins de la société. Nikita Khrouchtchev est à l'origine des nouvelles conceptions du rôle de la construction.

Dans la seconde moitié des années 1950, la préfabrication a permis de satisfaire les besoins sociaux les plus urgents. Effectivement, la période de l'industrialisation s'amorce et dès 1956, 600 usines produisent des éléments préfabriqués en U.R.S.S. Ces éléments — grands panneaux — sont prêts à être utilisés directement sur le chantier. Nikita Khrouchtchev vante les bénéfices de l'industrialisation, à commencer par l'importante réduction d'utilisation de ciment et de métal, induisant ainsi une réduction de la main d'œuvre et du coût global de la construction. Le coût des projets passe alors de 100 000 à 20 000 roubles<sup>1</sup> tout au plus et la priorité est donnée aux immeubles de quatre étages ne demandant pas de trop lourdes fondations ni d'ascenseurs.

1-2  
R.Bordaz

L'influence de la réduction drastique des coûts de construction sur la qualité de l'habitat se traduit par exemple par des plafonds ne dépassant pas 2.50 mètres<sup>2</sup> et les appartements comprennent systématiquement un petit couloir étroit et sombre qui distribue de petites pièces. Parallèlement, les dalles ne sont pas parfaitement horizontales, les marches d'escalier sont de dimensions inégales et les appareils sanitaires ont du mal à fonctionner. Malgré les progrès techniques, le prix de revient de la construction est aussi bon marché que la qualité est médiocre.

Un peu avant les années 1960, un programme d'urbanisme important

*Nous n'avions pas le droit de vendre nos appartements car ils étaient la propriété de l'État. Quand tu te mariais, tu amenais ta femme chez toi et tout le monde vivait ensemble. Pendant mon enfance je n'ai pas eu de chambre à moi, je dormais avec ma mère et faisais mes devoirs dans le salon avec tout le monde. Je me souviens que je n'avais pas beaucoup de privacité quand j'invitais mes amis, par exemple. Aujourd'hui, heureusement lorsque les jeunes se marient, ils essaient de trouver un nouveau logement, les traditions commencent à changer un peu. Mais il faut pouvoir gagner suffisamment d'argent car les hypothèques sont élevées.*

Chaga, Kentron, 11 novembre 2015

est donc mis à exécution sur tout le territoire de l'Union soviétique afin de loger toute la population et de lui offrir des qualités de vie nouvelle et sociale. Un programme d'urbanisme et de constructions d'une telle ampleur implique la création de villes neuves.

En 1958, commence à se construire les micro-raïons, abréviation russe de «régulation et normes d'urbanisme et de construction de ville.»

L'architecture austère et qui se voulait à tout prix économique a mené les bâtiments des ensembles khrouchtchéviens à présenter nombre de défauts d'étanchéité, d'isolation phonique et thermique. Cependant, la structure urbaine dans laquelle ils s'implantent est très intéressante. Effectivement, la planification de ces ensembles est plus qu'une réponse à la demande de logement. C'est un réel projet urbain global qui tente de créer des espaces de vie qui articulent fonctions résidentielles, commerciales et récréatives. L'on y trouve donc tout d'une façon généreuse et très riche.<sup>1</sup>

L'implantation d'équipements publics tels que les centres commerciaux, les écoles ou encore les places de jeux ne constituent pas des pôles épar-

Les grands ensembles

<sup>1</sup> Conférence Paola Viganò, EPFL, 7 décembre 2015

mais font l'objet d'un emplacement particulier afin de constituer une véritable ossature de quartier. Les espaces verts y sont très nombreux et la largeur des voies principales atteint souvent 50 mètres. Ces larges voies assurent une bonne circulation des véhicules, mais paradoxalement, seulement très peu de parkings sont prévus.

2  
Ikonnikov Andreï

Le système khrouchtchévien se présente sous trois échelles complémentaires<sup>2</sup>:

1. Le micro-raïon est un îlot contenant entre 6 000 et 12 000 habitants dans un espace de 20 à 30 hectares. Il est exempt de toutes voies routières ou lignes de transport. Il est prévu pour accueillir des espaces verts et des services de proximité et d'utilisation quotidienne tels que les écoles, les maternelles, les magasins de première nécessité ou les bibliothèques.

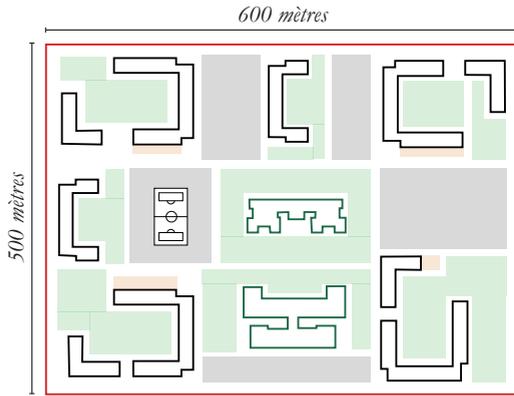
2. Le ziloï-raïon est fait de 6 à 10 micro-raïons. À cette échelle, les habitants peuvent profiter de services d'utilisation périodique comme une maison de la culture, des magasins spécialisés, un marché, une polyclinique et des infrastructures sportives.

3. Le raïon rassemble l'ensemble des ziloï-raïon et s'apparente plus à un arrondissement urbain où les habitants peuvent alors avoir accès aux services d'utilisation épisodiques; les services administratifs, les restaurants, les écoles de musique, les salles d'exposition, etc.

Ces quartiers de l'époque de Khrouchtchev possèdent encore aujourd'hui deux qualités fondamentales qui sont leurs espaces verts et leur faible densité de population. Ce sont des espaces pour le piéton, plantés d'arbres, de bancs et protégés des voies de communication principales. Même si la végétation n'est pas luxuriante et plutôt mal entretenue, elle procure tout de même une impression de fraîcheur à l'ensemble. Parallèlement, le centre-ville est congestionné tandis que les quartiers staliniens sont plus denses en terme de population et leurs espaces verts ont laissé place à de vastes cours bétonnées.

Malheureusement, les dysfonctionnements économiques du système soviétique ainsi que la priorité allouée aux logements ont sans doute joué un rôle dans le retard de la construction des infrastructures éducatives, culturelles et de service, ce qui a contribué à leur donner cette image de quartiers-dortoirs.

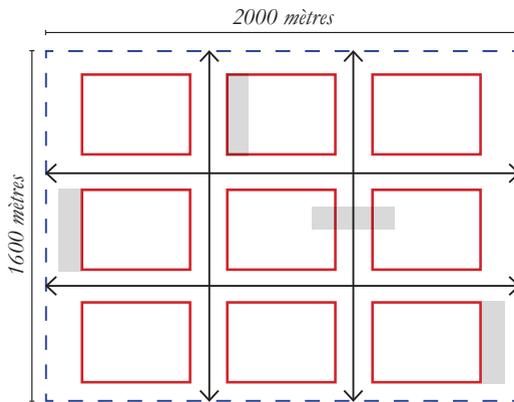
Malgré une installation progressive des équipements prévus, un phénomène de pendularité persiste encore aujourd'hui, en partie



- École et jardin d'enfants
- Résidentiel
- Aires de jeux
- Espaces verts
- Petits commerces

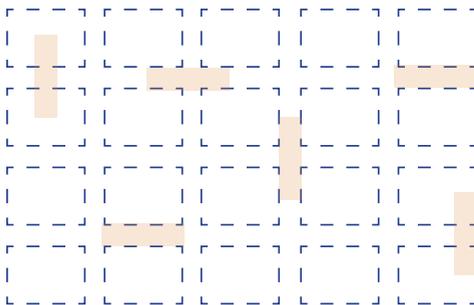
12 000 habitants/30 hectares

**Micro-raïon**



- Micro-raïons
- Voies routières et lignes de transport
- Programmes publics périodiques

**Ziloï-raïon**



- Ziloï-raïon
- Programmes publics épisodiques

**Raïon**

en raison du fait que les quartiers ne sont pas pensés comme des pôles d'emplois, mais aussi, parce que la place du centre-ville reste irremplaçable d'un point de vue commercial, culturel, administratif et politique. Les habitants sont donc constamment amenés à emprunter quotidiennement les lignes de transports qui les mènent de la périphérie au centre. De plus, la tertiarisation de l'économie a renforcé la fonction commerciale du centre-ville et quand bien même des projets de densifications du bâti actuel pourraient y insérer des entreprises, les espaces verts et l'aération urbaine qui caractérisent ces vieux quartiers sont autant d'héritages précieusement protégés par leurs résidents. La pendularité est donc peut-être un mal nécessaire à la conservation de ce cadre de vie. De plus l'implantation de commerces improvisés semble répondre à la demande et même la satisfaire.

#### La dénonciation d'un urbanisme de luxe à Yerevan

Entre 1939 et 1950, la population de Yerevan passe de 204 214 habitants à 301 300. L'une des priorités de Mark Grigorian est alors de réguler la croissance urbaine tout en tâchant furtivement de sauvegarder l'héritage urbanistique d'Alexandre Tamanian. Son attention se focalise sur l'amélioration et l'aménagement des différents quartiers en respectant les nouveaux apports urbanistiques soviétiques comme le micro-raïon d'habitation et en respectant la trame urbaine.

La mort de Staline provoqua une réelle révolution dans l'architecture et l'urbanisme des villes soviétisées. Dès 1955, les préoccupations liées à la crise chronique du logement mettent un terme aux excès urbanistiques et constructifs, au profit de la standardisation et de la préfabrication d'un habitat de masse. Effectivement, les objectifs initialement socialistes sont accusés d'avoir pris la forme d'un langage de prestiges et de grandeur répondant au régime stalinien. Les architectes de Yerevan sont alors réprimandés et contraints de mettre fin aux appareils coûteux qui chargent inutilement les façades aux dépens d'un intérieur de qualité. C'est ainsi que l'architecture esthétique du style néo-arménien fut proscrite dès 1955 et que l'on assista à une «déstalinisation de l'architecture» dénoncée pour ses excès.

Cependant, la période stalinienne aura légué à Yerevan un héritage urbanistique estimable dans les réalisations publiques et dans la valeur du parc immobilier central.





### 3.1 VILLE MILLIONNAIRE

Vers 1920 à Yerevan, tout est en ruine et les rescapés du génocide meurent dans les rues. La ville n'est pas entretenue; résultat d'une dévastation provoquée par la guerre et la révolution. Vient s'ajouter à cela une croissance démographique démesurée; alors qu'en 1914 on compte 46 100 habitants, la population s'élève à 204 214 habitants en 1939. Cette croissance est la cause de l'important changement du ratio de surface habitable par personne : il passe de 8.9 m<sup>2</sup> en 1913 à 4 m<sup>2</sup> en 1933. La population quadruple et la surface habitable par personne diminue de moitié. Puis, Yerevan croît de 250 % entre 1939 et 1959, et devient donc l'une des trois villes de plus de 250 000 habitants dont la population a doublé pendant cette période. Ainsi, comme toutes les villes de l'Union soviétique, Yerevan est marquée par une importante crise du logement.

Croissance  
démographique

Durant les années 1920-30, les érévanais peuvent expérimenter différents types d'habitats comme des foyers, des communes d'habitat ou des sociétés coopératives. Ces espaces sont bien souvent d'une précarité extrême, dictés par la notion insistante de «surface habitable» dans les documents d'archives retrouvés.

Cette crise du logement persiste pendant toute la période stalinienne, bien que seulement diagnostiquée au cours des années 1960. La construction de nouveaux logements, elle, ne commence réellement qu'à partir de 1970, soit deux décennies avant la fin du régime soviétique.

Yerevan compte 1.2 million d'habitants en 1989. Cette ville champignon a vu sa population grandir majoritairement suite à plusieurs facteurs: un exode rural, des rapatriements, un taux de natalité très élevé, et sans doute un gonflement artificiel qui va permettre à la ville d'obtenir divers équipements. En effet, en U.R.S.S. quand le seuil des 1 million d'habitants était atteint, la ville «millionnaire» pouvait bénéficier d'infrastructures et équipements dignes d'une capitale, comme le métro.

Crise du logement

En 1960, on perçoit les effets négatifs de cette extrême croissance:

alors que Yerevan fait partie des 25 villes semi-millionnaires de l'Union soviétique et occupe la seconde place au niveau de la croissance de la population, le plan établi en 1951 ne prévoyait pour 1965 que 450 000 habitants. La ville en pleine crise du logement, manque donc d'équipements, de logements, de services publics et sanitaires, et d'espaces verts. Cette explosion démographique est donc perçue comme un problème prioritaire. Même s'il y eut quelques constructions en faveur de la ville, l'urbanisme stalinien apportait encore peu de réponses à la question du logement. On commence alors à imposer l'habitat de masse à Yerevan comme dans toutes les autres villes soviétiques. La ville se trouve alors en présence de nouveaux problèmes urbains qui vont bouleverser son visage et même transformer ses coutumes.

#### De Staline à Khrouchtchev

C'est donc à partir de Khrouchtchev que les problèmes urbains commencent à être pris en considération par la municipalité de la ville et à s'engager dans une évolution décisive. Alors qu'à l'époque de Staline l'urbanisme se concentrait uniquement sur le centre, les autorités locales se préoccupent dès lors de la banlieue. En même temps, pour pallier au manque de surface par habitant, la ville prend des mesures drastiques et fait passer le ratio de 4 à 10-12 m<sup>2</sup> par habitant en 1980.

En 1951, la part d'habitation individuelle est quasiment égale à la part de logements collectifs. Le but du logement individuel est de pallier au manque de logements collectifs. Il peut s'implanter là où le terrain en pente ne permet pas aux immeubles de le faire. Cependant dès le milieu des années 1960, la grande quantité de maisons individuelles dans le centre freine la construction d'immeubles collectifs qui est alors considérée comme primordiale.

#### Identité urbaine

Yerevan est un cas d'ethnologie exceptionnel contrairement à des villes comme Tbilisi ou Bakou présentant un caractère international. Son identité urbaine s'est fondée sur la proximité familiale et le voisinage. Son sentiment d'appartenance se détermine à l'échelle micro-locale de la cour, l'immeuble et le quartier. Il existe une hypothèse selon laquelle l'habitat entourant une cour serait un héritage perse plutôt qu'une caractéristique de l'urbanisme soviétique. En effet durant le XIX<sup>e</sup> siècle, la cour était le lieu d'échange entre chrétiens et musulmans, ce qui favorisait une tolérance réciproque.

La cour est alors devenue l'élément fondamental de l'urbanisme sous domination perse et resté un lieu intercommunautaire, jusqu'à devenir un élément central de l'espace urbain de Yerevan à l'époque soviétique. En effet, Mark Grigorian souhaite investir d'avantage dans les cours. À l'instar d'Alexandre Tamanian, il imagine une ville aérée et verte où les

cours sont communicantes et offrent au piéton une alternative conviviale et rafraîchissante qui lui permet de parcourir la ville sans emprunter les rues.

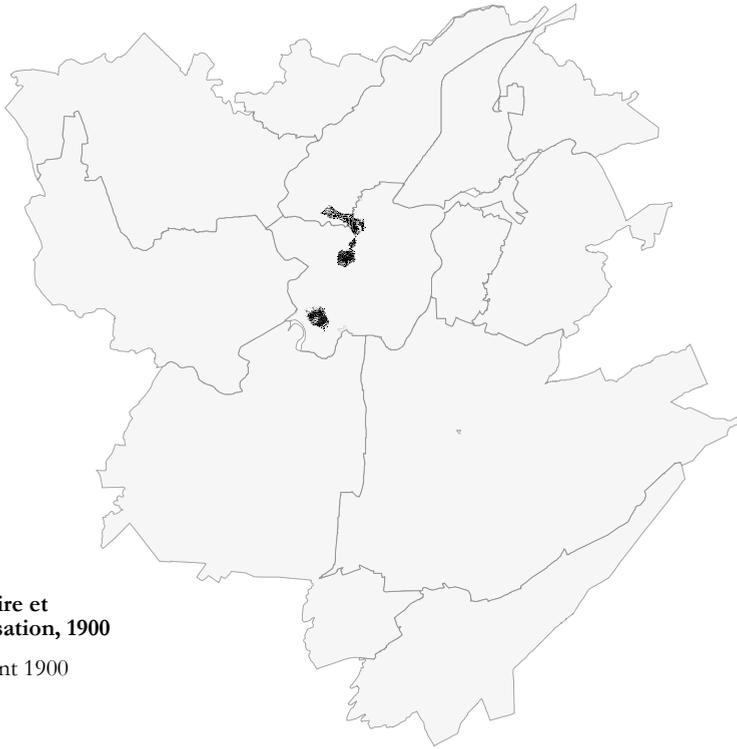
La structure familiale traditionnelle s'est ainsi maintenue dans le milieu urbain jusque dans les années 1970. À cette époque, la surface habitable est remontée au niveau des normes soviétiques, soit 9.1m<sup>2</sup>. À la fin des années 1990, la sociabilité urbaine repose encore sur l'expérience du voisinage ce qui démontre le véritable rôle que joue la cour dans les rapports sociaux.

Dès 1960, il devient nécessaire de construire des immeubles hauts et standardisés. La question se pose; viennent-ils modifier l'identité esthétique et architecturale de la ville? On perçoit une réticence de la part des autorités locales face à l'impulsion des instances de l'U.R.S.S. Pourtant, la construction de hauts bâtiments se trouve vraiment être la solution à cette crise. Ainsi, les immeubles s'érigent dans Yerevan transformant fondamentalement sa skyline. On ne peut plus parler de ville horizontale.

Les premiers grands bâtiments se construisent d'abord dans le centre. Cependant, ces derniers sont plus destinés à être des symboles cherchant à attirer le tourisme russe et de la diaspora plutôt qu'une solution à l'insuffisance de logements.

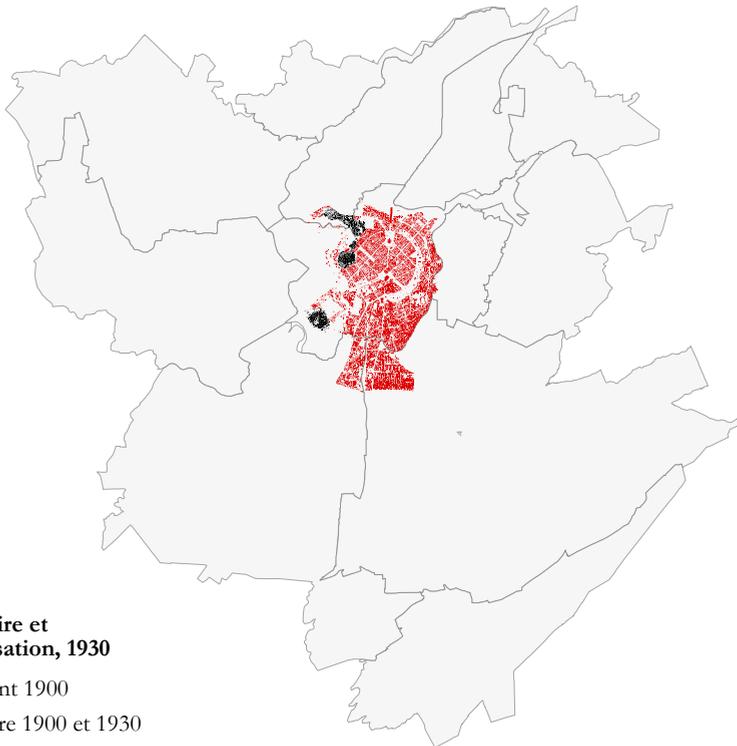
Grâce aux techniques de panneaux préfabriqués utilisés pour la construction de masse, les premiers quartiers s'implantent aux sommets de l'amphithéâtre. Malheureusement, leur implantation au bord du canyon du Hrazdan ne répond que difficilement aux règles de sécurité qu'impose un tel territoire à forte topographie et sujet aux tremblements de terre.

## Grands ensembles khrouchtchéviens



**Territoire et  
urbanisation, 1900**

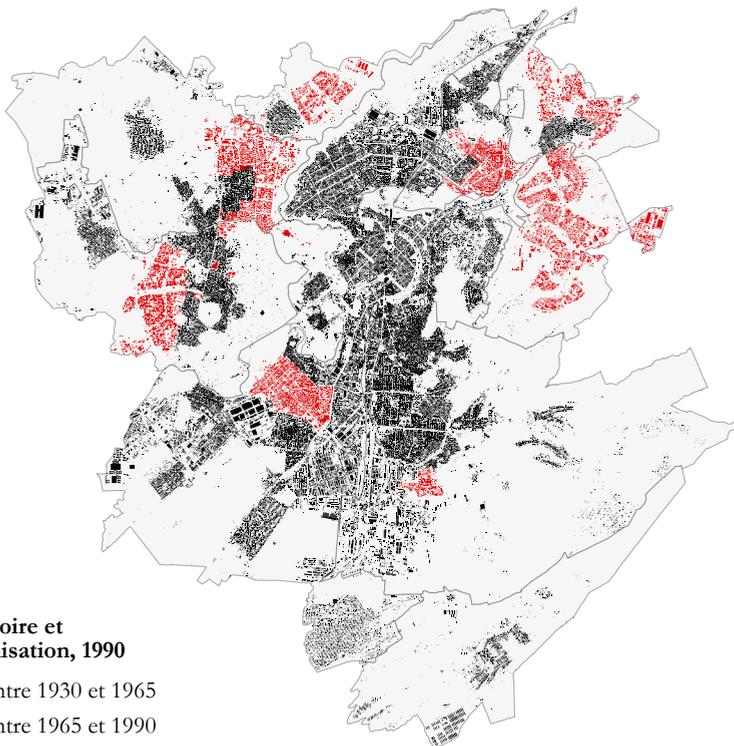
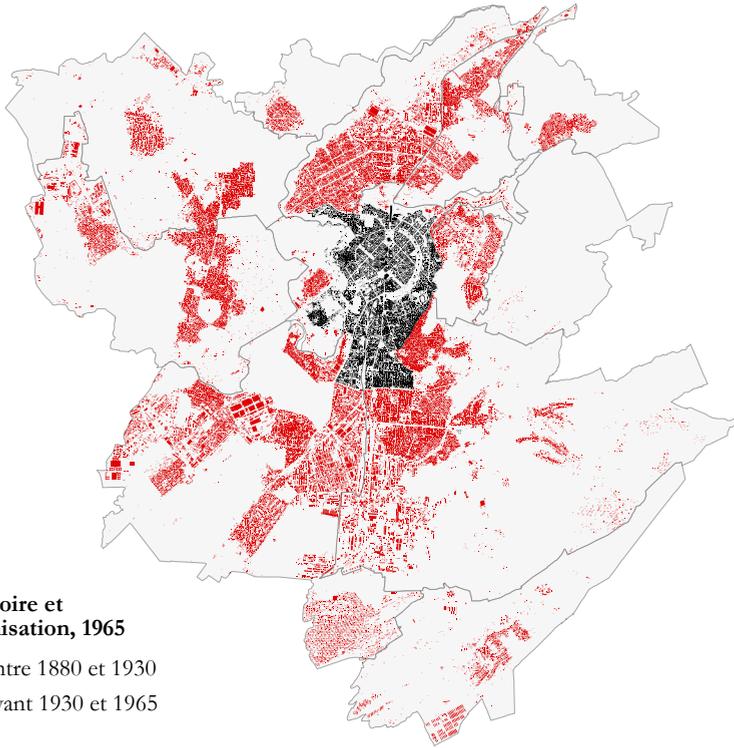
■ Avant 1900



**Territoire et  
urbanisation, 1930**

■ Avant 1900

■ Entre 1900 et 1930



## 3.2 INDÉPENDANCE

### Urbanisation souterraine

En 1959, Moscou, Leningrad et Kiev sont des villes millionnaires. Trente ans plus tard, on en compte une vingtaine en U.R.S.S.. Yerevan se distingue parmi elles en raison d'une grande croissance urbaine. Effectivement, à la fin de la période soviétique, la ville compte un tiers des habitants de la République et montre certains traits de « cité-état ». Durant les années 1980, le métro consacre à la ville son statut de métropole millionnaire. En plus de permettre un énorme progrès sur le plan social et technologique, il constitue à Yerevan l'aboutissement du plus grand projet urbain et la phase finale de l'urbanisation de la capitale ; l'urbanisme souterrain. Cependant, le métro ne connaît pas aujourd'hui ses plus beaux jours puisqu'il ne possède qu'une seule ligne ne desservant que 10 % du territoire, d'où l'une des raisons d'un trafic si important. Le métro peine à concurrencer les martshukas — des minibus de 12 places assises — qui existe par centaine dans la ville depuis 1994 et desservent tout son territoire.<sup>1</sup>

1

Ashot Ghazarian  
9 septembre 2015

### Indépendance

Le 7 décembre 1988, la même année que la révolution, un séisme d'une magnitude de 6.9 sur l'échelle de Richter secoue le nord de l'Arménie. La ville accueille des afflux de réfugiés et le pays reçoit des organisations humanitaires internationales. La présence de ces dernières entraîne enfin un contact avec le monde extérieur.

Le référendum du 21 septembre 1991 déclare l'Arménie indépendante et donne à Yerevan son véritable statut de capitale. Cependant, les conditions urbaines se dégradent en raison de nombreux facteurs comme l'afflux de réfugiés, le manque de matières premières, l'affaiblissement des ressources énergétiques et la pénurie générale. Pendant les premières années de l'indépendance, les modes de vie des habitants sont radicalement transformés. Le prix des matières premières augmente considérablement ; le travail manque et les salaires sont bas. Alors que l'Arménie est victime d'une pénurie d'essence depuis un an, Bakou ferme l'approvisionnement de gaz, passant lui-même par la Géorgie qui

arrive à peine à couvrir ses besoins minimaux.

En 1992, Yerevan déclare l'état d'urgence suite au blocus par Bakou ; l'absence de gaz stoppe les transports et donc la production industrielle. Dans la même année, un accord est passé avec la Turquie qui fournit à l'Arménie trois cents millions de kilowatts. À la fin de l'année 1992, le Premier ministre lance un appel à l'aide à la diaspora arménienne pour renforcer l'aide humanitaire.

Dès le début de 1993, Yerevan a des airs de ville fantôme, privée d'électricité et de chauffage. Dans les hôpitaux, on opère à la lueur des bougies. Pour survivre, les habitants coupent les arbres et détruisent une grande partie des espaces verts de la ville. En une année, un million d'arbres sont décimés.

Pendant les dix premières années qui suivent l'indépendance, Yerevan a peu à peu abandonné une gestion socialiste de l'espace urbain au profit de la privatisation du foncier. Ces changements urbains se font surtout dans le centre de la capitale.

Blocus et  
transition  
économique

Une des plus grandes modifications de l'espace public est l'introduction de commerces aux rez-de-chaussée et aux sous-sols des immeubles ainsi que les passages souterrains et les stations de métro. Les affiches publicitaires par centaines dans le centre envisagent l'entrée dans l'ère de la globalisation. La statue de Lenine est remplacée par un écran où défilent des annonces. Les restaurants et cafés se multiplient par centaines jusqu'à venir saturer le centre.

Parallèlement, peu de bâtiments publics sont construits à cette période à l'exception de la fameuse église Saint-Gregoire l'Illuminateur.

On discute également de faire du maire une fonction élective. Alors que depuis 1997 plusieurs maires se sont succédés, on entend souvent parler de mauvaise gestion municipale en parlant de Yerevan. En effet, la municipalité n'a que peu de pouvoir et dépend pour beaucoup des opérations de privatisation et de ventes foncières.

À Yerevan, il est dit que la privatisation a mené à une vraie «haussmanisation» en parlant de l'unique zone piétonne de la ville, l'Avenue du Nord. En effet, en 2002, il est question de ressusciter le projet de la percée, reliant l'Opéra à la place de la République, dessiné dans les plans d'Alexandre Tamanian. L'Avenue du Nord offre même un axe jusqu'à la Cascade, immense escalier urbain qui relie la partie basse et la partie haute de la ville au nord du centre.

L'Avenue du  
Nord

Si l'on compare le master plan de 1924 avec celui de 1936, nous constatons que l'Avenue du Nord devient plus étroite. Selon Sarhat Petrossyan, «L'Avenue du Nord n'était pas une partie si importante

pour Alexandre Tamanian. C'est quelque chose qui est ressorti dans les années 1960, mais lui ne voulait pas créer cette avenue, une méthode chirurgicale, car elle coupait le tissu urbain original, ce qui va à l'encontre de l'Histoire.»<sup>2</sup>

En 1966, Mazmanian — un architecte moderniste — rentre d'exil pour retourner à Yerevan. Il devient alors une personnalité influente dans le domaine de l'urbanisme en Arménie et commence à construire plusieurs banlieues autour du centre de la capitale. «Il est à son tour impliqué dans les master plans de Yerevan et c'est lui qui ramène l'idée de l'Avenue du Nord afin de se débarrasser des bidonvilles qu'on trouvait dans cette partie de la ville. Il est aussi le premier à construire des tours dans le centre de Yerevan. Avant, il n'y en avait pas.»<sup>3</sup>

Les élections de 1998 opposent Robert Kotcharian — ancien président — et Karen Demirtchian, dernier leader communiste. La campagne de ce dernier se base sur la grande structure des bâtiments qu'il avait fait construire lorsqu'il était au pouvoir. Alors, quand Robert Kocharyan est élu, «il se dit qu'il a besoin de construire lui aussi quelque chose qui puisse concurrencer les bâtiments de Demirtchian.»<sup>4</sup> C'est dans ce contexte que débute alors un nouveau projet pour l'Avenue du Nord qui faisait partie des plus grands projets urbains de cette région post-soviétique, en dehors bien sûr des projets de l'ampleur d'Avan au Kazakhstan ou du développement de Moscou.

«Bien-sûr ils n'ont pas planché dessus assez longtemps, vous pouvez le voir dans le résultat. Ce n'est pas un succès. Mais ce repère spatial a influencé par la suite le développement de la ville.»<sup>5</sup> L'Avenue du Nord a donc été le début de la poursuite de la construction dans le cœur de Yerevan. Tous les développements qui ont suivi se sont basés sur cette avenue ; on remarque le même style, la même échelle, tout est pareil, même jusqu'aux défauts, paraît-il. «La seule chose qui compte c'est la façade, comment est-ce que l'on perçoit le bâtiment. Ce qu'il y a à l'intérieur leur importe peu.»<sup>6</sup>

Il y a eu différents plans généraux d'urbanisme durant la période soviétique qui toujours proposaient des projets pour l'Avenue du Nord. En général, tous ont été plus ou moins semblables. Cependant, les règlements concernant la hauteur des bâtiments ont depuis changé et aujourd'hui, ils dépassent de loin le premier niveau de l'Opéra qui devait à l'époque, et selon Tamanian, être l'un des plus hauts bâtiments de la ville ; un repère urbain.

2-6

Sarhat Petrossyan  
3 septembre 2015



7  
Ashot Kanayan  
5 septembre 2015

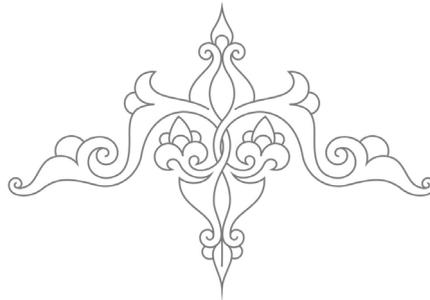
Au départ, les façades des bâtiments devaient présenter neuf étages. Très hauts en comparaison à la largeur de la rue, ils ont pensé qu'il était préférable de mettre les deux derniers étages en retrait de telle façon à ce qu'ils ne se voient pas depuis la rue. «L'idée était donc que temps que l'on se trouve en bas, dans l'Avenue du Nord, on ne devrait pas ressentir la hauteur des bâtiments. Mais au final, nous la ressentons quand même et l'Opéra s'écrase alors au fond de l'avenue.»<sup>7</sup>

*« Pour moi, l'Avenue du Nord a été le catalyseur  
de tout le développement de Yerevan. »*

Sarhat Petrosyan, Kentron, 3 septembre 2015

8  
T.T.Minassian

Cette opération, notamment financée par des entrepreneurs étrangers, a été un moyen d'accélérer le développement touristique et économique de la ville. Apparue depuis 1924 dans le plan de Tamanian, cette percée a complètement rasé l'unique vieux quartier du centre de la capitale. Yerevan est devenue une ville attirant grand nombre d'investisseurs — spéculateurs — immobiliers, qui sont issus de la diaspora, de Russie ou même d'Iran. Contrairement à Moscou qui a introduit des baux fonciers, Yerevan a succombé aux avantages de la privatisation; l'exemple de l'Opéra avec son anneau de cafés montre bien une privatisation des espaces verts au détriment des espaces publics. Près de 700 hectares d'espaces verts ont d'ailleurs été perdus lors du boom de l'immobilier. En 2006 seulement, la ville a passé de 570 à 507 hectares d'espaces verts.<sup>8</sup>





HRAZDAN

PARC TUMANYAN

PARC DE LA VICTOIRE

CASCADE

MÉMORIAL DU GÉNOCIDE

OPÉRA

AVENUE DE L'OPÉRA

PLACÉ DE LA RÉPUBLIQUE

## 4. RÉFLEXION SUR L'ESPACE OUVERT À YEREVAN

**Le centre-ville** Durant l'empire soviétique, la ville de Yerevan a vu son territoire évoluer et redéfinir ses limites. Elle a construit de grands ensembles de logements et s'est développée en terme de transports publics et d'infrastructures. Mais depuis la chute du régime soviétique, l'espace ouvert de la ville s'est profondément modifiés notamment en raison du démantèlement de tout son système de transport et d'un fonctionnement étatique déficient. Parallèlement, l'économie arménienne a évolué vers une économie libérale afin de se remettre de la crise économique qui a touché la ville au début des années 1990. Yerevan a alors dédié tous les rez-de-chaussées et premiers étages des bâtiments du centre-ville aux commerces et services publics, remplaçant ainsi les logements qui y prenaient place. En plus d'améliorer l'économie, cela a permis d'offrir une certaine animation — puisqu'au temps de l'Union soviétique plus rien ne se passait au-delà de vingt-deux heures<sup>1</sup>- et de modifier l'image du centre qui constitue aujourd'hui un véritable aimant dans le territoire.

*«À l'époque, lorsque l'on se donnait rendez-vous quelque part en ville, on se disait plutôt de se retrouver devant tel établissement, devant telle école, etc. Aujourd'hui, c'est devant chez Orange, devant tel restaurant... C'est toute une mentalité qui a donc changé!»*

Ashot Kanayan, 5 septembre 2015

Le centre offre également plusieurs parcs, dont le fameux « parc des amoureux » dessiné par l'architecte-urbaniste Sarhat Petrossyan et qui n'a pas été colonisé par nombre de ces terrasses et cafés qui se sont implantés dans la plupart des autres parcs du centre.

Les cours des îlots staliniens offraient à l'époque de grands jardins intérieurs et il était alors possible de traverser la ville de cour en cour. Cette alternative est aujourd'hui mise en échec par la construction de tours et d'immeubles et par l'initiative individuelle qui bâtit des extensions de leur appartement, rétrécissant toujours un peu plus l'espace à l'intérieur des cours.

*« Je suis rentrée de Paris un jour et j'ai découvert une immense terrasse sous la fenêtre de ma cuisine. En fait, le voisin du dessous a dû faire une extension de son appartement. Alors maintenant j'organise des barbecues sur son toit et j'enjambe la fenêtre. »*

Chaga, Kentron, 9 novembre 2015

Aussi, le système de transport n'a pas pu anticiper la démocratisation de la voiture, ce qui a eu pour effet de saturer le centre de la ville qui n'avait pas été prévu pour supporter un tel trafic. Aujourd'hui donc, la majorité du centre est congestionné, ce qui provoque une agitation autant visuelle que sonore. Les habitants profitent depuis peu de feux aux passages piétons, obligeant les automobilistes à s'arrêter avant de repartir, les pneus crissant sur le bitume. Heureusement, beaucoup de voitures roulent au gaz, qui s'est répandu en Arménie à la chute de l'union soviétique en raison de son faible coût. Alors qu'il est assez aisé aujourd'hui de se déplacer à pied à l'intérieur du cerle vert, cela devient une autre histoire lorsqu'on s'en éloigne. Effectivement, les larges avenues qui traversent le centre sortent de la ville pour rejoindre les alentours. Mal en prend à celui qui s'aventure par là et qui ne trouve aucune ligne jaune au sol pour passer d'un trottoir à...

## La périphérie

2  
www.  
worldpopulationreview  
.com

Le démantèlement du réseau de transport en commun a également contribué à isoler les quartiers périphériques de deux manières. L'une s'exprime évidemment en terme de connectivité. Aller et rentrer du travail peut s'avérer très long et fastidieux. De cette première manière découle la seconde qui est programmatique. En effet, face aux 1.2 million d'habitants que compte la ville<sup>2</sup>, sa périphérie souffre d'un manque accru d'infrastructures liés aux loisirs, ce qui la rend très peu attractive.

En plus d'être dans une région plutôt aride, les érévanais ont été contraints de couper du bois pour se chauffer dans les années 1990. Il ne reste donc que très peu d'espaces verts aux abords de la ville. Le canyon du Hrazdan qui traverse le territoire du nord au sud pourrait constituer un lieu très prisé, de plus qu'il accueille une rivière qui rafraîchirait de la canicule que connaît la ville en été. Cependant, cette immense tranchée n'est que peu entretenue ou aménagée et quand elle n'est pas polluée, elle est prise d'assaut par de petits cafés et bars branchés qui la dénature. À contrario, le parc de la Victoire, auquel on accède par les escaliers de la Cascade au Nord du centre, s'ouvre sur un paysage magnifique; le mont Ararat veille sur la ville toute entière et fait face à la statue de « mère Arménie » qui a remplacé celle de Staline. Un petit lac artificiel accueille quelques barques, tandis que des enfants courent dans un petit parc d'attraction. Les érévanais apprécient le parc Tumanyan, suspendu sur les hauteurs du canyon Hrazdan à côté d'Achapnyak à l'ouest de la ville. Mais sa situation dans la ville ne le rend pas facilement accessible à tous.

À une échelle plus rapprochée, les espaces ouverts des banlieues environnantes ont subi le même sort que l'intérieur des îlots stalinien. Ils ont été grandement modifiés puisqu'ils ont vu s'implanter nombre de constructions informelles qui ont alors modifié leur nature. Beaucoup de places de jeux et de cours d'immeubles se sont remplies de petits garages de fortune, et les surfaces d'herbes ont été grillagées pour en faire des jardins privés. Certains commerces se sont improvisés ça et là évitant aux habitants d'aller trop loin pour remplir leur frigo.

Dans la deuxième partie de ce travail, nous proposons une analyse rapprochée des espaces ouverts de la ville.

À une échelle territoriale, nous étudions la répartition des infrastructures sur le territoire afin de mieux réussir à définir l'espace ouvert.

À une échelle de quartier, nous analysons les espaces ouverts dans les ensembles soviétiques, en étudiant l'impact dans le temps que les constructions informelles ont eu sur eux.





ՆՈՐՈՒՔՆԵՐ



ASUS



TOSHIBA



VAIO



DELL



+ՆՎԵՐՆԵՐ

ՀԱՅՈՒՍՏԱՆԻ ԷԼ ԻՆՏԵՆԻ

*«Tu dois aller quelque part à  
Yerevan, tu ne te promènes pas.»*

Maxence, 5 septembre 2015



Vue depuis la forteresse d'Ardebil



YEREVAN  
**ET SES ESPACES  
OUVERTS**

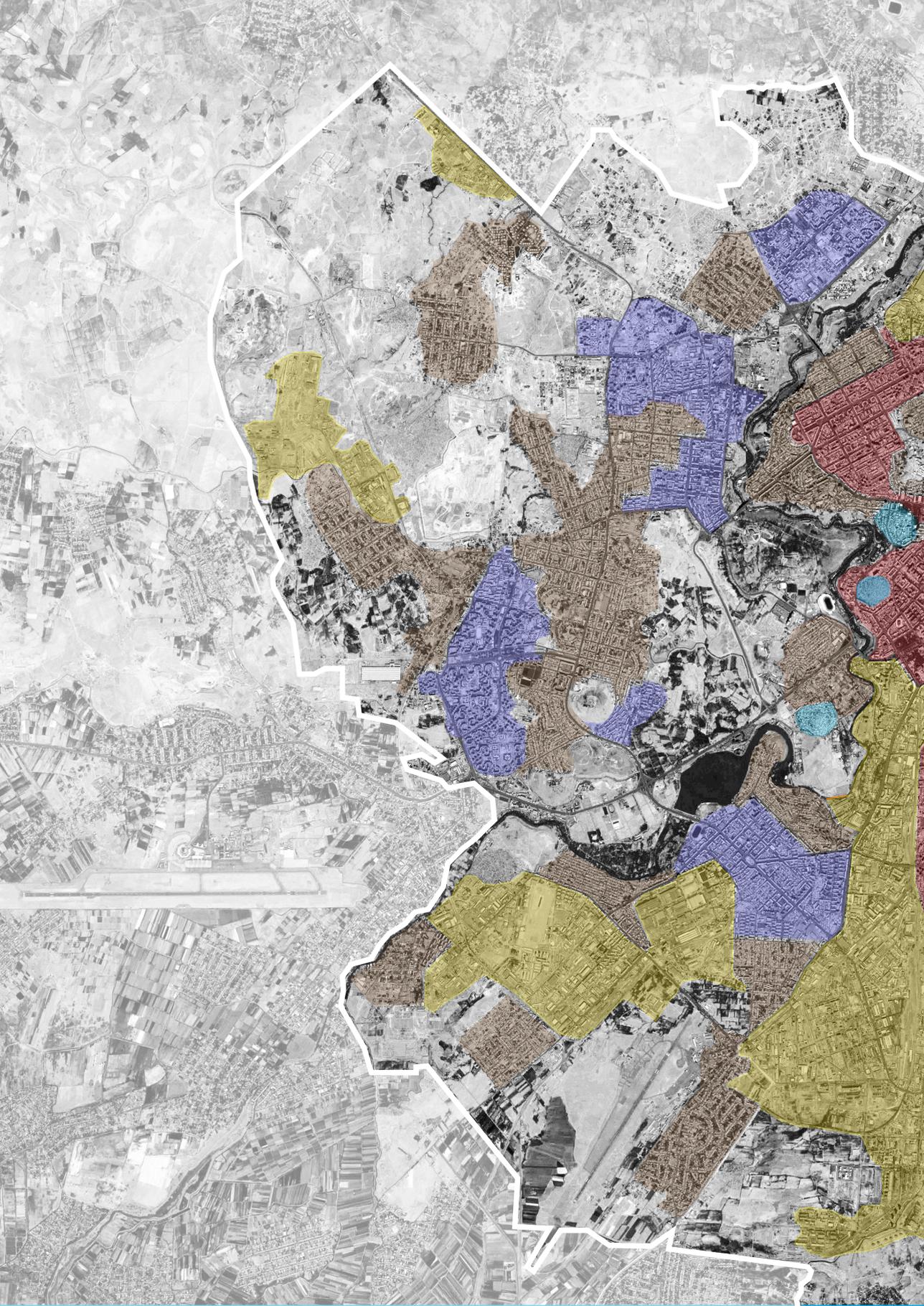


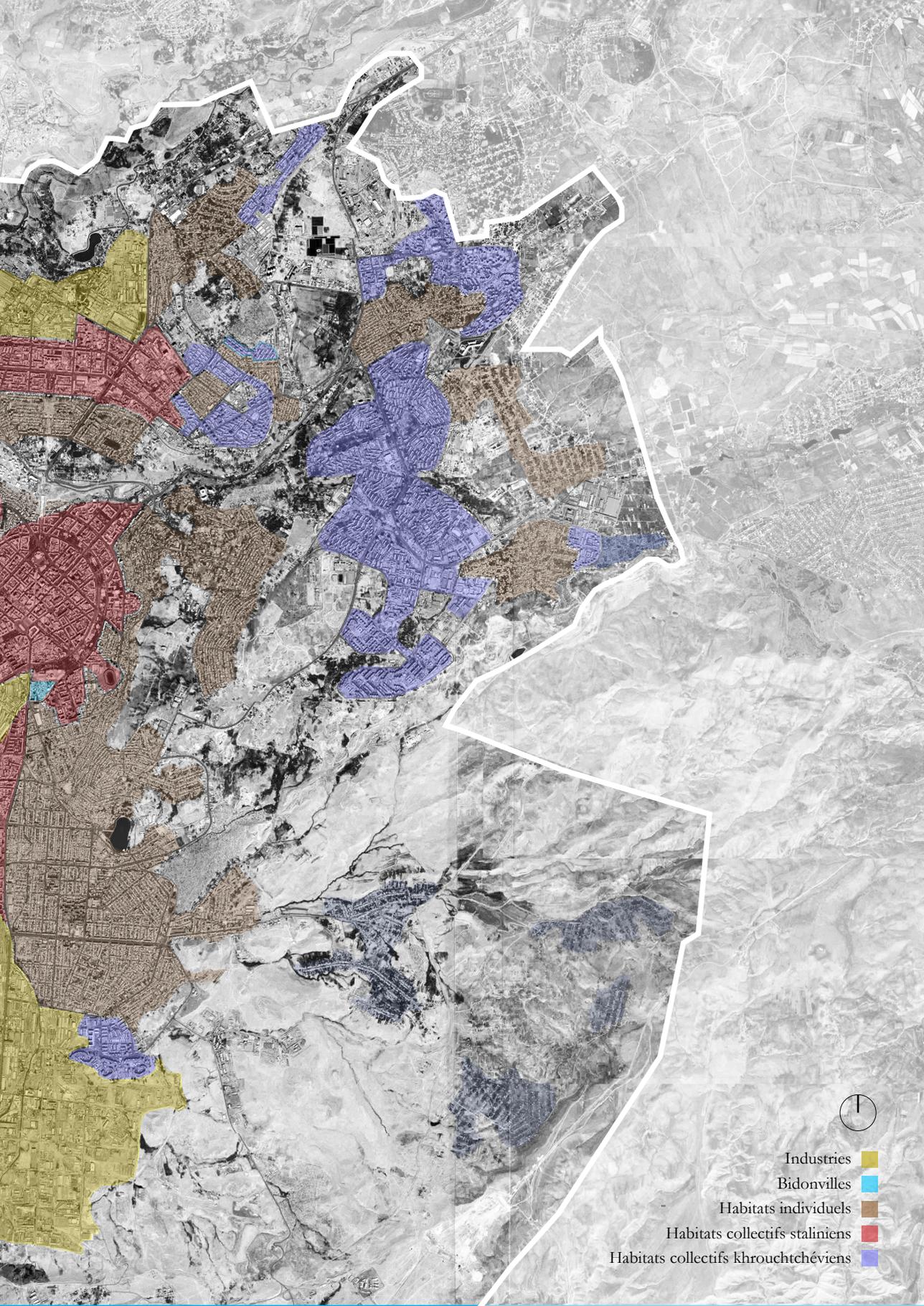
Projet à Nork, avant 1960

# 1. ÉCHELLE TERRITORIALE

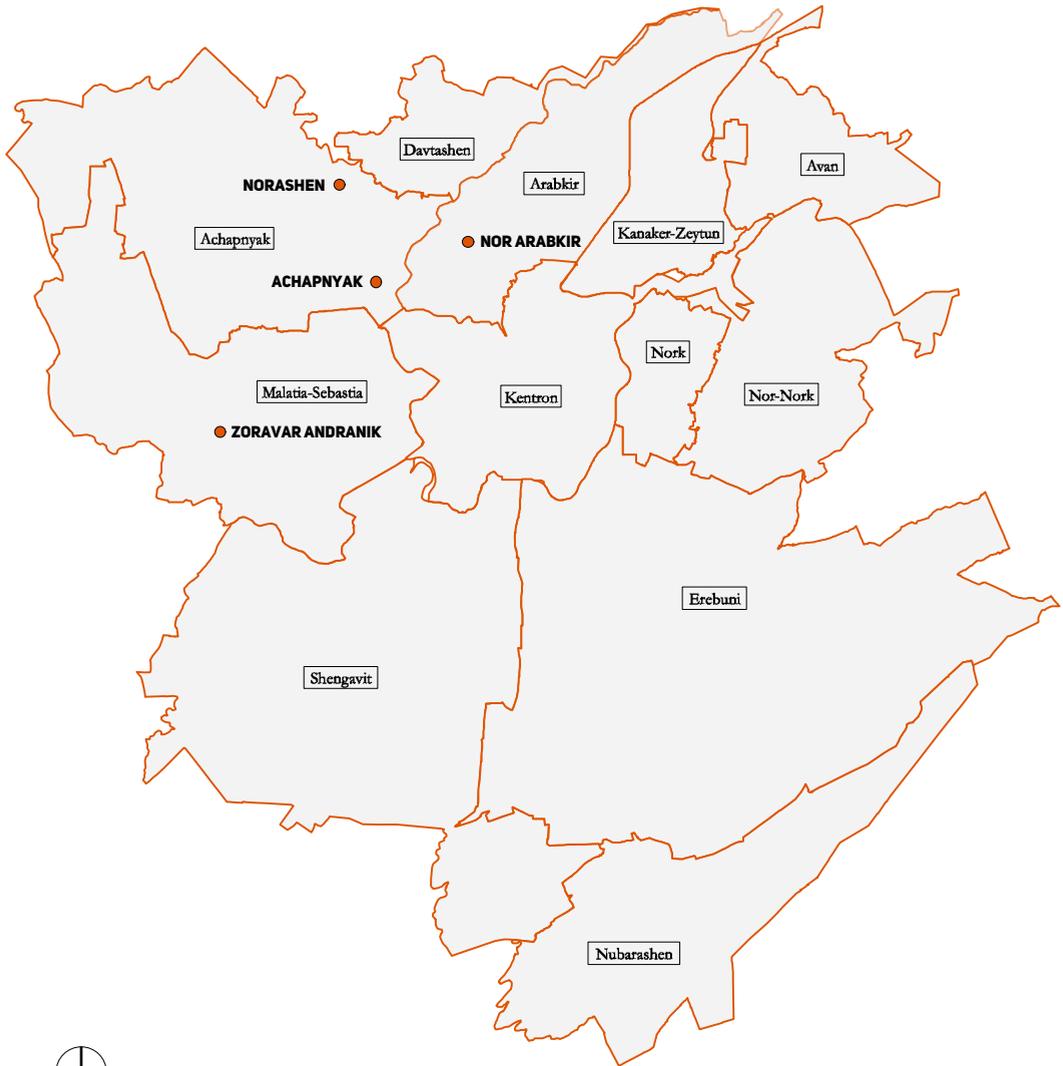
## 1.1 TISSUS URBAINS

La ville de Yerevan, dont les fondements remontent à plus de 2 750 ans, est une ville plutôt nouvelle. En effet, c'est à l'époque de Staline que le centre se construit, suivis quelques décennies plus tard, sous Khrouchtchev, par les quartiers environnants. Le tissu urbain de Yerevan se trouve dès lors en grande partie composé d'ensembles soviétiques. Lors de nos voyages en Arménie, nous avons visité tous les quartiers présentant, à première vue, une organisation différente les uns des autres. Traversant les champs de tours d'Avan, les îlots d'Arabkir ou les barres de Kanaker Zeytun, nous avons sillonné la périphérie de Yerevan en commençant par le district de Malatia Sebastia au sud-ouest et en poursuivant dans le sens des aiguilles d'une montre pour terminer notre ronde à Shengavit.





- Industries ■
- Bidonvilles ■
- Habitats individuels ■
- Habitats collectifs staliniens ■
- Habitats collectifs khroutchchéviens ■



## Industries

Avant l'ère soviétique, Yerevan ne disposait que de quelques industries liées au vin et au cognac. Elles apparurent à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, quand l'Arménie était encore sous domination russe, et furent ainsi les premiers signes d'un essor industriel. Mais ce ne sont encore que de petites fabriques qui relèvent plus de l'artisanat que de la réelle industrie. Ces premières infrastructures prirent place au centre de la ville et non pas dans sa périphérie comme ce fut le cas plus tard. Implantée à l'entrée même de la ville lorsqu'on arrive de l'aéroport, leur situation permit entre autres d'appliquer aux bâtiments industriels le caractère architectural national jusqu'à leur donner d'ailleurs un statut de monument et leur conférer un intérêt touristique. Utilisé aussi comme outil de propagande à l'égard de la diaspora, ces bâtiments ont joui d'un certain luxe de détails architecturaux et dans l'ensemble, d'une certaine architecture de prestige.

L'industrie de Yerevan a été en grande majorité développée pendant la période soviétique et a sans aucun doute été un élément clé pour son élévation au rang de « capitale » puisqu'elle est vue comme le symbole de la modernité urbaine. L'industrie chimique a notamment joué un grand rôle dans l'attribution à Yerevan du statut de capitale industrielle sous le régime soviétique.

Les activités industrielles de la ville prirent place au sud de la capitale le long de la percée Ordjonikidze qui constitue un axe de communication majeure le long duquel sont apparues différentes générations de l'habitat ouvrier. À l'origine, cette zone se développa autour de la gare dans les années 1920 où les alentours n'étaient que de vastes terrains vagues. Cette topographie a sans doute été déterminante dans le choix de la localisation de la zone industrielle.

Essentiellement construite après-guerre, cette zone se développa jusque dans les années 1970. Le principe de la cité linéaire de 1930 qui organisait l'espace selon des bandes linéaires a sans doute influencé la décision d'appliquer un déplacement minimum entre l'habitat et le lieu de travail des ouvriers qui fut un principe appliqué à tout l'urbanisme soviétique. Les années qui ont suivi la chute de l'U.R.S.S. ont vu l'abandon progressif et le désœuvrement de toute cette partie de la ville. À partir des années 2000, la zone industrielle est en ruine.

### Les bourgs d'immigrés de l'entre-deux guerres

Les premières vagues de rapatriement qui font suite au génocide arrivent entre les années 1921 et 1936 et correspondent à environ 42 000 rapatriés. Issus de beaucoup de pays différents, ils se répartirent selon leur lieu d'origine à leur arrivée en Arménie soviétique.

Entre 1921 et 1925, une vague d'immigrants, originaires pour la majorité d'Irak et de Grèce, sont regroupés dans de petits villages ruraux proches de la capitale, comme Arabkir qui fait partie aujourd'hui de la ville.

Cette première vague d'environ 20 000 personnes et suivie, entre 1926 et 1936, d'une seconde vague de plus de 22 000 immigrants, placés à leur tour dans de petits bourgs ruraux, dans et hors de la région de Yerevan, qui se fondent suite à leur arrivée.

Ces bourgs d'immigrants se trouvent à l'époque encore passablement éloignés et mal connectés à la ville. Les bourgs fondés aux alentours du début des années 1930 forment une ceinture autour de la capitale et l'absence de liaison les garde dans l'isolement le plus total.

À l'époque, il semble qu'aucune stratégie ou anticipation ne se soit véritablement mise en place. Ces petits villages, pour la plupart totalement improvisés, ne semblent être qu'une initiative de la diaspora, qui aide également à leur financement.

### L'immigration de masse de l'après- guerre

Après la Seconde Guerre mondiale, l'U.R.S.S doit se reconstruire autant d'un point de vue économique que démographique. Dans ce contexte, il est nécessaire alors de rapatrier les Arméniens de la diaspora. Une propagande soviétique est lancée, arguée sur l'économie et le patriotisme et présentant Yerevan comme la «ville promise». La diaspora arménienne se trouve alors animée par une vision idéalisée de la «ville-mère» et plus de 100 000 rapatriés, notamment issus du Moyen-Orient, de la Grèce et de la France, arrivent en Arménie.

À part les agriculteurs qui s'installent dans la plaine de l'Ararat, la plupart s'installent à Yerevan et dans sa banlieue. Cette nouvelle vague d'immigration contribue en grande partie à la croissance démographique que connaît alors la ville et vient combler le déficit provoqué par les purges et la guerre.

Cependant, la vision d'une patrie tant rêvée, idéalisée, est très vite confrontée à la réalité de la situation soviétique de l'après-guerre. Pour les rapatriés, c'est un véritable choc qui s'inscrit physiquement dans le territoire urbain de Yerevan. Les bourgs d'immigrés de l'entre-deux-guerres font face à de nouvelles arrivées en masse tandis que de nouveaux quartiers d'immigrés émergent plus proches du centre de la capitale. En 1951, l'adoption du nouveau plan de développement urbain du Grand Yerevan témoigne de la participation notable des rapatriés de 1946-1948 à la croissance urbaine, et également économique, de la capitale.

## Crise du logement et habitat individuel

Malgré l'urbanisme de l'empire russe qui n'avait légué qu'un parc immobilier très réduit à Yerevan ainsi qu'une crise du logement très aiguë au lendemain de la guerre, le nombre de mètres carrés habitables atteint le million en 1940 alors qu'il n'était que d'environ 400 000 une dizaine d'années plus tôt. Cependant, cette hausse fait face à une population qui a quadruplé durant cette même décennie, ne permettant pas d'offrir un logement par famille comme promis dans la propagande de rapatriement d'après-guerre.

Cette pénurie de logements, alors toujours constante malgré une forte augmentation de la construction, va encourager l'habitat individuel. En dépit des normes découlant d'une société fondée sur le collectivisme, l'habitat individuel est toléré par le régime soviétique et connaît une forte hausse durant cette période d'après-guerre. Les rapatriés ont effectivement l'autorisation de construire un grand nombre de maisons individuelles grâce à l'acquisition de parcelles de terrains et à des crédits à faible taux d'intérêt. En résulte alors le nombre de 428 000 mètres carrés de surface destinés aux constructions individuelles pendant les seules années de 1946 à 1950.

C'est peut-être par souci d'encouragement à l'auto-organisation et également dans l'intention de palier aux déficits constructifs que les autorités ont tolérés que les rapatriés se construisent leurs propres maisons, afin de ne pas réitérer la situation déplorable des bourgs d'immigrés de l'entre-deux-guerres.

Aujourd'hui, malgré la présence d'une forte émigration, ces quartiers d'immigrés — actuellement partie intégrante de la capitale — ont gardé une identité dans la toile urbaine de Yerevan. Le parcellaire de ces quartiers est encore clairement identifiable ainsi que la nature de leurs constructions, avec leurs toits de tôle et l'existence encore des jardins et potagers qui servirent autrefois à l'autosubsistance de ses habitants.

Plus qu'une simple trace des vagues d'immigrations successives auxquelles se confronta la capitale, cette ségrégation urbaine témoigne également des difficultés d'intégration des membres de la diaspora, alors vue comme des Arméniens de «l'occident capitalisé», au sein de la population arménienne soviétique locale.



Maisons à Shahumyan  
Photo de Sébastien Stadler



Au travers des prochaines cartes, nous tentons de représenter les infrastructures à l'échelle territoriale dans la mesure où elles participent à une compréhension plus large de l'espace ouvert.

Par le biais d'une organisation rigoureuse, l'urbanisme soviétique souhaitait offrir des lieux publics répartis de façons homogènes sur son territoire afin de garantir, entre autres, une égalité d'accès à tous. Les infrastructures destinées aux enfants assuraient la participation des femmes à la bonne réussite des plans quinquennaux mis en place par le régime. Effectivement, l'offre en garderies, écoles et places de jeux ne manque pas lorsque l'on considère la ville dans son ensemble, et constitue un héritage direct et cher aux érévanais.

Cela semble avoir été moins le cas concernant les infrastructures de loisirs proposées à la population adulte. Bien qu'un centre-ville ainsi que les services qui lui sont propres ne puissent pas toujours être remplacés, notons tout de même un manque cruel de cinémas malgré la récente construction d'une salle dans le quartier de Zoravar Andranik.

«Yerevan n'est pas seulement pour la population de la capitale, il y a aussi les gens des environs. Ce qui manque le plus dans les quartiers périphériques, c'est tout ce qui concerne la culture et les services. L'on trouve cela uniquement au centre et parfois de manière surabondante. Par exemple, il n'y a pas beaucoup de cinémas à Yerevan, ils sont concentrés au centre-ville, les anciens ont été réhabilités à d'autres fonctions mais à l'époque il y en avait dans les districts. Malheureusement, l'initiative privée n'arrive pas à mettre sur pied des projets qui ne font pas tout de suite des bénéfiques. Nous n'avons pas la possibilité d'investir et d'attendre des années avant que ça tourne.»<sup>1</sup>

<sup>1</sup>  
Ashot Kanayan  
29 novembre 2015

Aussi, si l'offre en parc paraît acceptable d'un point de vue quantitatif, elle s'avère moins généreuse d'un point de vue qualitatif. Les dures années qui ont suivi la chute du régime soviétique ont effectivement vu les habitants contraints de couper des hectares de forêt afin de se chauffer, ce qui a eu un impact considérable sur la nature et le paysage de Yerevan.

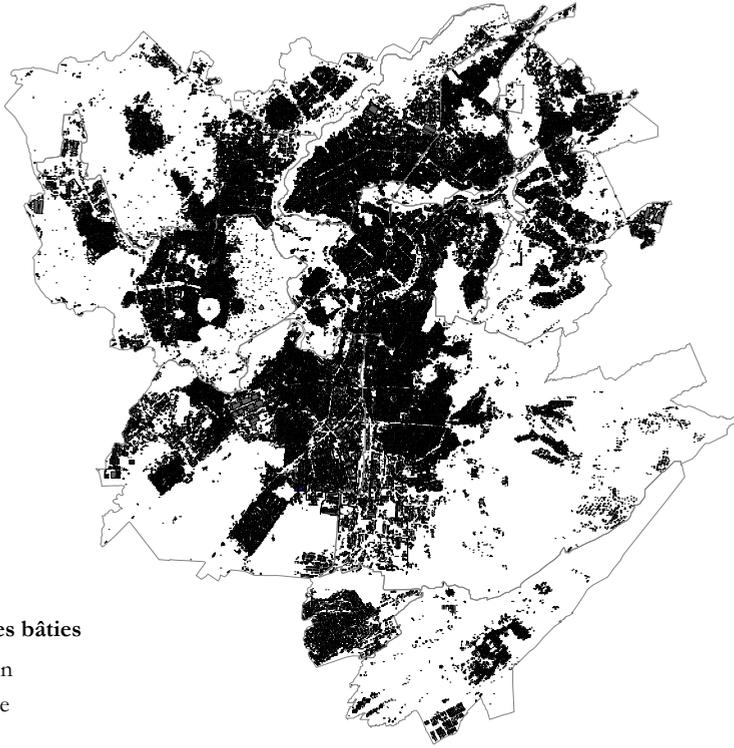
Berceau du Christianisme, l'Arménie compte de nombreux édifices religieux, témoins de son passé. Si la religion participe encore très fortement aujourd'hui à l'identité arménienne, les églises de Yerevan n'ont pas toutes survécu aux différents processus d'urbanisation et les récentes constructions d'églises ne suffisent pas à combler sa fidèle population.<sup>2</sup>

<sup>2</sup>  
Ashot Ghazaryan  
9 septembre 2015

Le centre-ville concentre la presque totalité des loisirs de l'adulte, tandis que la périphérie est plus propice à l'enfant. Cependant, l'un

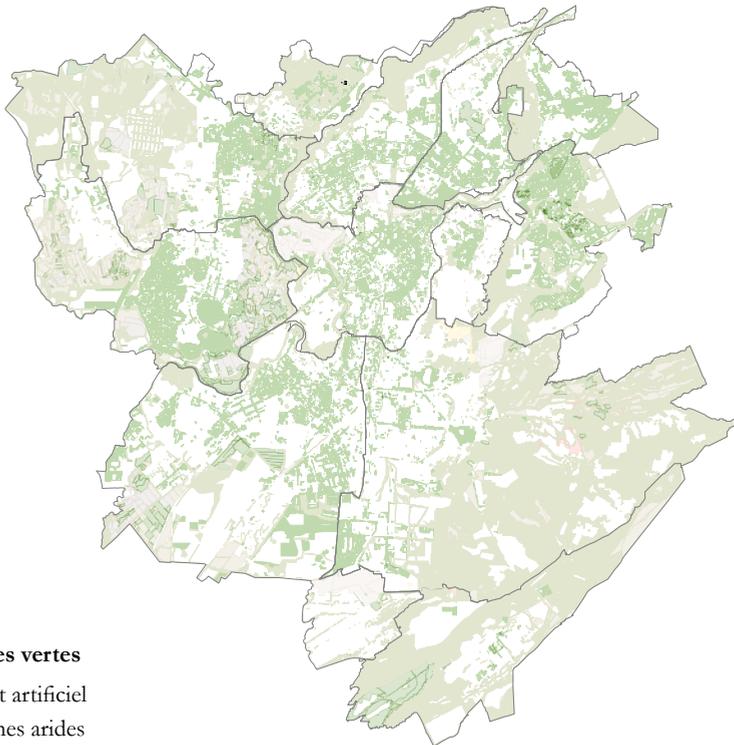
est difficilement dissociable de l'autre, notamment dans une culture arménienne très axée sur la famille.

L'espace ouvert de la ville n'est pas approvisionné de manière équilibrée à l'échelle du territoire et le centre comme la périphérie souffrent de ce déséquilibre. Le centre est surrengorgé et tous les regards se tournent vers lui — notamment ceux des investisseurs — tandis que les districts environnants deviennent trop grands pour la population décroissante de la ville, due à l'exode constant des jeunes. Mais l'épanouissement de la périphérie comme du centre n'est pas qu'une question d'équilibre programmatique. Il ne s'agit pas de répartir les programmes de façon trop homogène sur le territoire. Chaque quartier doit posséder ses propres caractéristiques, sa propre atmosphère. C'est cela qui fait la richesse du territoire et contribue à son équilibre rationnel.



**Surfaces bâties**

- Plein
- Vide



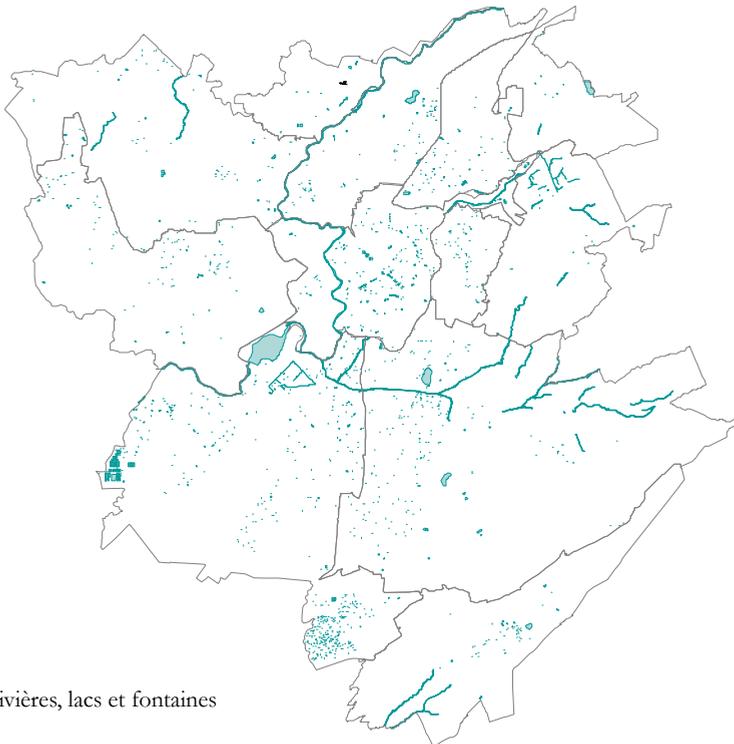
**Surfaces vertes**

- Vert artificiel
- Zones arides
- Forêts



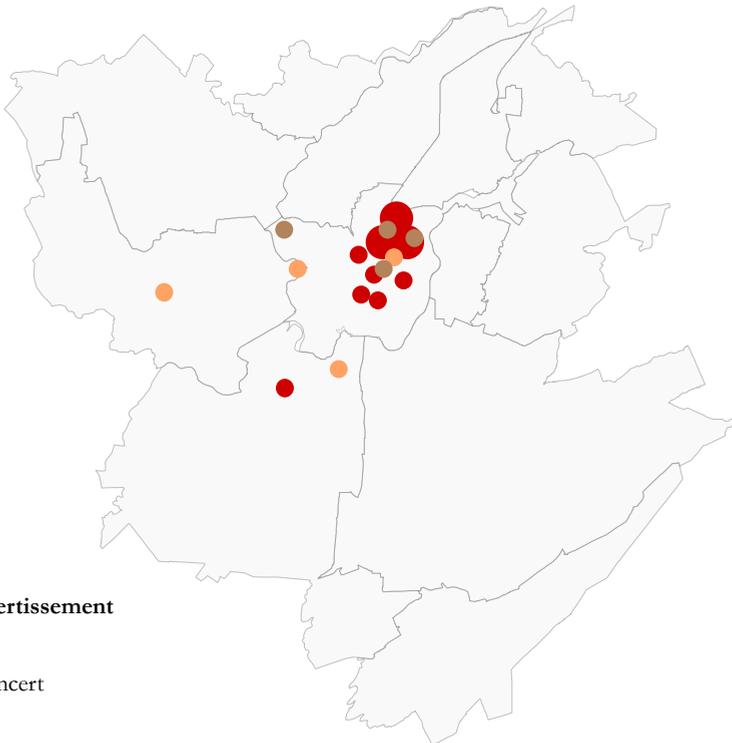
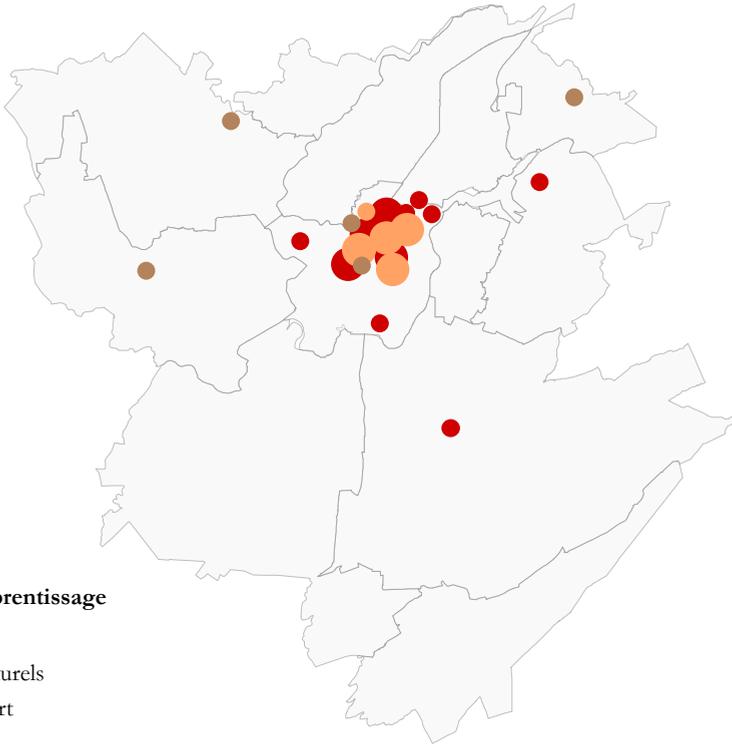
**Voirie**

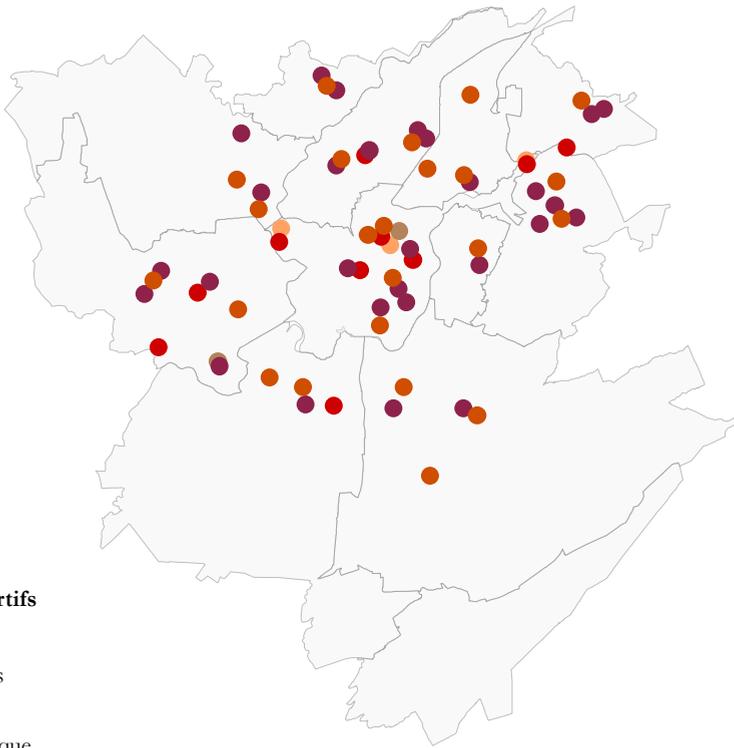
■ Réseau routier



**Eau**

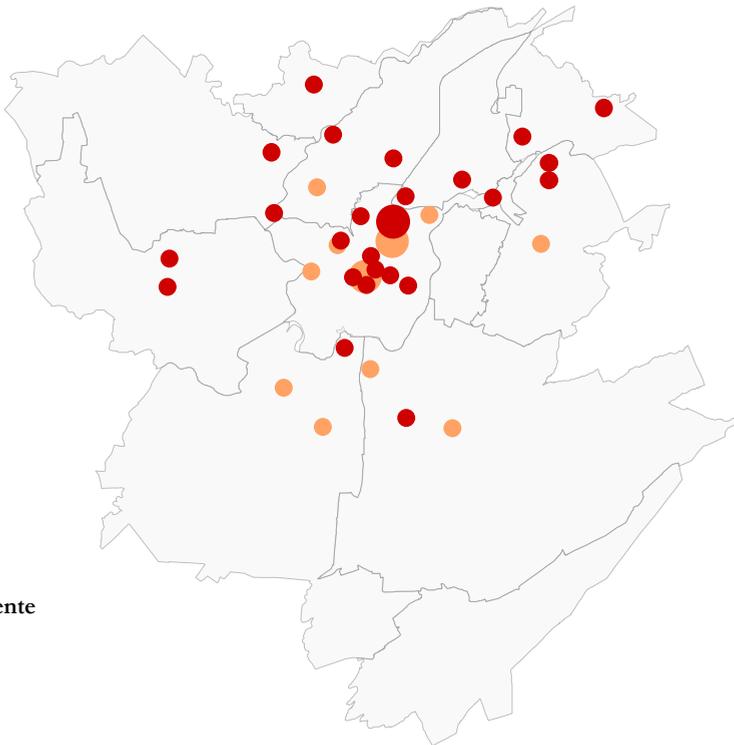
■ Rivières, lacs et fontaines





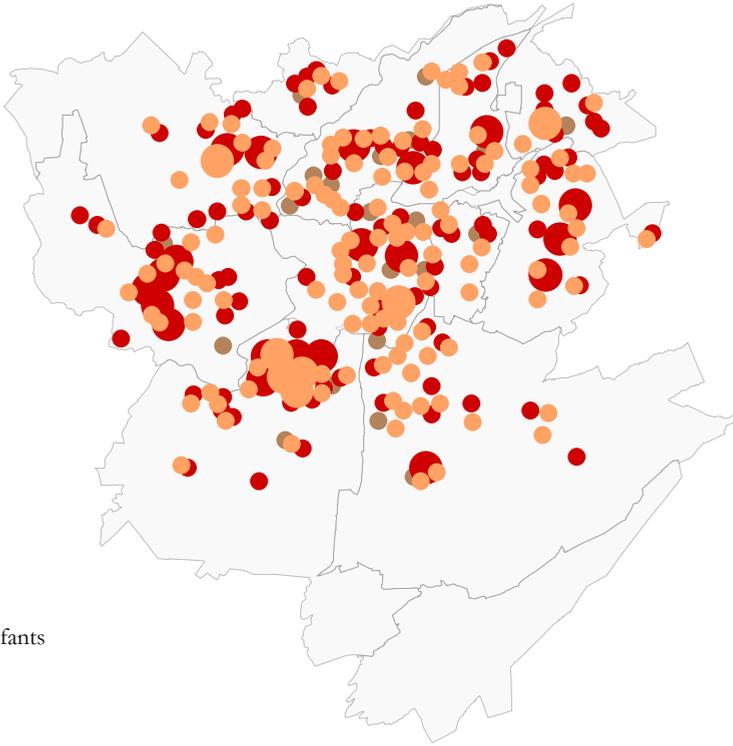
**Loisirs — sportifs**

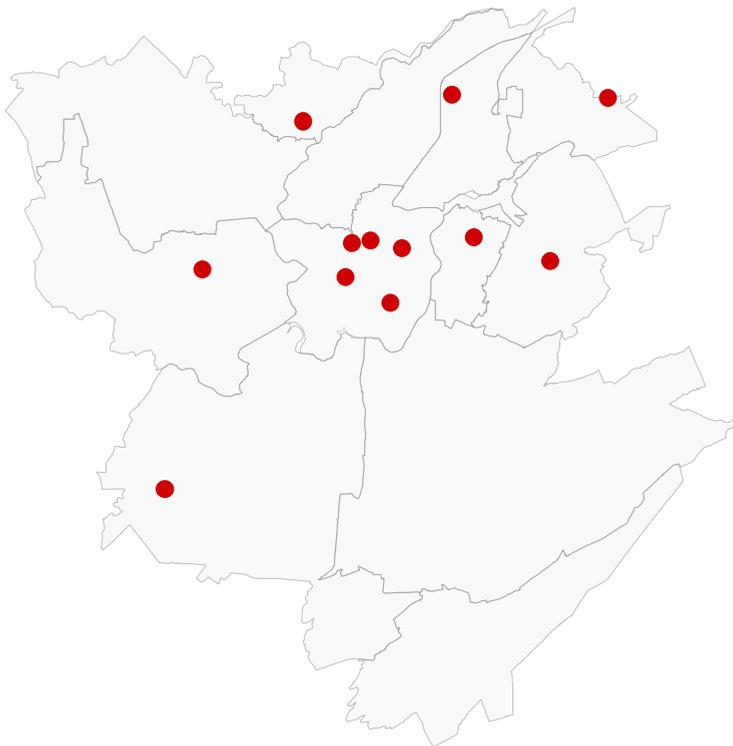
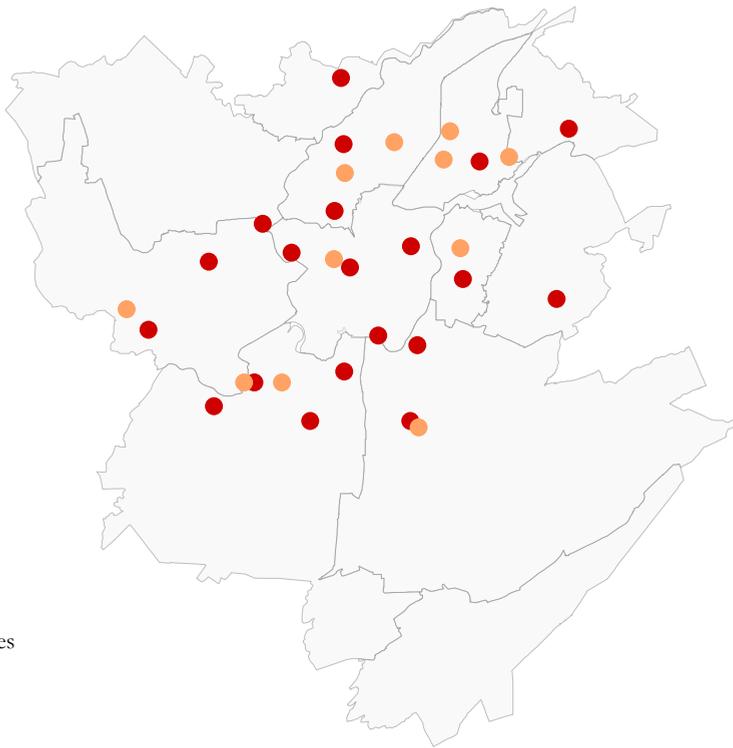
- Fitness
- Vélodrômes
- Patinoires
- Art & Musique
- Centres sportifs



**Loisirs — détente**

- Parcs
- Places





## 1.2 MODÈLES URBAINS: MOSCOU ET YEREVAN

### Le Grand Moscou 1924

Les idées neuves en matière d'urbanisme naissent avec les projets de réaménagement de Moscou et Petrograd. Les architectes de l'époque se demandent quels rôles devaient jouer les plus grandes villes dans le développement d'une société socialiste. Cela aura un impact sur Yerevan. Entre 1921 et 1924, le professeur Sergueï Chestakov réalise un projet pour le Grand Moscou, englobant ainsi la ville et ses banlieues. Sa volonté principale est d'alterner les zones de constructions nouvelles avec des bandes radiales composées de parcs, le tout rassemblé dans une ceinture de verdure. Cette idée d'alternance — bien que trouvant son origine dans le concept de la cité-jardin — mettait en résonance la tradition nationale russe de la ville pénétrant son environnement à l'image des doigts écartés de la main.

Moscou est la ville de Russie où le plus grand effort a été accompli et où les nouvelles constructions s'édifient dans le centre et dans la périphérie. Au centre, c'est non loin des grands boulevards circulaires que s'implantent les principaux chantiers. En périphérie, les constructions sont réfléchies par rapport au vent, une stratégie d'implantation que l'on retrouve également dans les principales idées d'Alexandre Tamanian lorsqu'il conçoit le plan de Yerevan.

### La nouvelle Moscou 1935

Le Gouvernement soviétique publie en 1935 un plan général de reconstruction de la ville de Moscou qui aura une influence dans toute l'U.R.S.S. Ce plan — véritable dogme de l'urbanisme soviétique — énonce les importants principes de la reconstruction des villes sous le régime socialiste. L'ordonnance ajoute qu'il est important d'assurer des conditions de vie normales et saines à la population urbaine.

Cette grande échelle d'intervention est rendue possible grâce à un cadre et à des conditions exceptionnelles. Effectivement, le régime politique de cette période permet une mainmise très étendue de l'État sur la production. Aussi, l'absence de notion légale liée à la propriété privée du sol et des biens immobiliers constituent également une condition unique, sinon rêvée par nombre d'urbanistes.

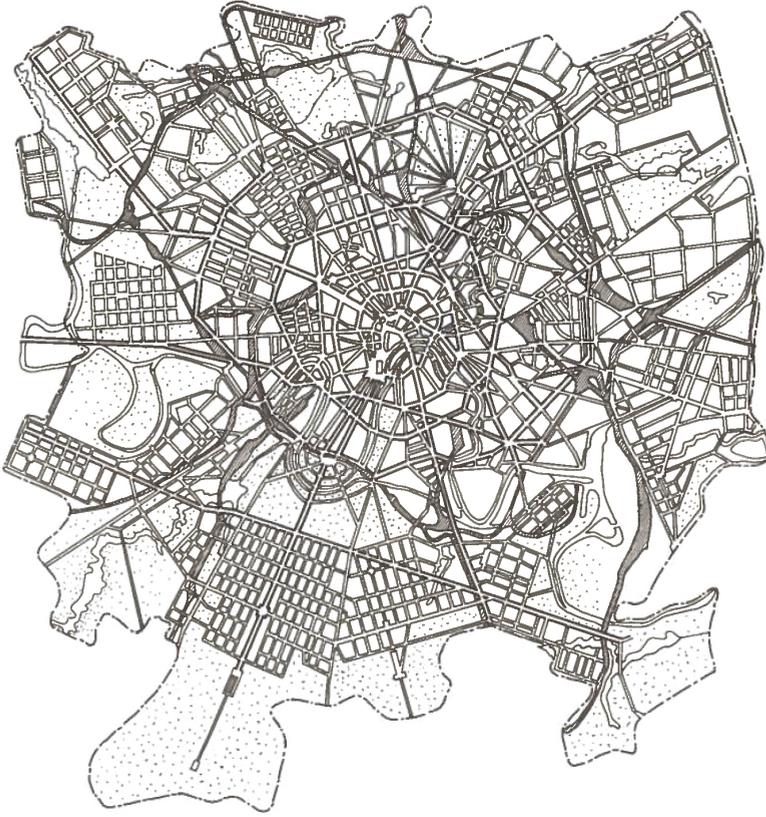


Schéma directeur de réaménagement de Moscou, 1935

Ce schéma directeur de 1935 est réalisé par un groupe d'architectes et d'urbanistes mis en place en 1933. Le plan prévoit de doubler la surface de la ville, d'y implanter de nouveaux systèmes de transport et de multiplier le nombre de mètres carrés de logement par trois. Cette nouvelle Moscou souhaite également empêcher la construction davantage d'usines ou entreprises à l'intérieur des murs de la ville en décentralisant ses institutions à l'extérieur de sa zone dense qu'est la ville ancienne, qui ne peut plus tout contenir. Ce phénomène s'est déjà produit dans de grandes capitales telles Paris avec la Défense ou encore New York avec Washington. L'on voit alors apparaître l'idée de zonage puisque l'on commence à regrouper les différentes fonctions.

Parallèlement, le fondement de ce schéma reconnaît la valeur de la structure radio-centrique originelle de la ville. Les rues originelles doivent être reconstruites et élargies et de nouvelles artères de circulation doivent être percées. Afin de libérer le centre-ville, les artères doivent

permettre de relier, de la manière la plus rapide, les voies radiocentriques aux quartiers périphériques.

Contrairement aux percées haussmanniennes qui détruisaient le bâti sans intérêt du cœur des îlots, le plan de 1935, du fait qu'il opère par élargissement, s'attaque au plus précieux : le bâti sur rue. La conservation des anciens bâtiments est ainsi dictée par leur capacité à être déplaçables ou transformables grâce aux techniques importées d'Amérique.

Ces grandes percées, ou «prospect» en Russe, divisent alors Moscou en grandes unités urbaines. Déjà le siècle passé, de très beaux projets urbains s'étaient inspirés des perspectives des villes classiques d'Italie et de France, mais avec les «prospects», l'on assiste à un urbanisme d'une plus grande ampleur prêt à accueillir les manifestations organisées par le pouvoir en place de l'époque. Les «prospects» ont alors une largeur qui varie de cinquante à cent vingt mètres et sont ponctués de vastes places. Une série de choses incroyable peut donc y être organisée. Leurs proportions sont calculées de manière à amener un éclairage naturel satisfaisant. Ces grands boulevards moscovites sont des espaces qui sont en même temps des couloirs verts. Ce sont des lieux équipés qui accueillent tous les types de déplacements. Transports en communs, voitures et piétons. Le nouveau Moscou se caractérise ainsi par de grandes perspectives qui sont des éléments de continuités magnifiques permettant de ne pas mettre en opposition l'idée de continuité verte et de continuité spatiale et physique dans la ville.

Un métro ayant pour but de résoudre une grande partie des transports publics doit épouser le schéma circulaire de la voirie. Le réaménagement du centre-ville prévoit quant à lui un effort particulier ; plusieurs grandes artères sont élargies et liées à la nouvelle structure de la capitale. La rue Gorki, artère radiocentrique principale de Moscou, voit sa largeur passer de 16 à plus de 50 mètres, sur trois kilomètres de long. Afin de donner une harmonie à cette artère — dans le but d'offrir également une unité à la ville — les travaux se limitent aux bâtiments de façade, hauts de 6 étages, et n'apportent que peu de transformations dans les parties situées à l'arrière. La rue Gorki fût ainsi transformée à l'image d'une voie triomphale.

Les radiales de Moscou sont quant à elles des lignes de chemin de fer le long desquelles se trouvent des quartiers, mais aussi toutes les zones dévolues aux datchas. Les datchas sont de petites résidences secondaires de campagne surtout utilisées le printemps et l'été pour cultiver son potager. Comme évoqué précédemment, au temps de l'Union soviétique il n'y avait pas de propriété de sol. Cependant, chaque famille pouvait

avoir une datcha et c'était la seule expression d'individualité de cette période.

D'ailleurs, les datchas ont permis à la population russe de passer au travers des années de souffrance qui ont suivi la chute de l'U.R.S.S., par le biais des jardins potagers.

Nous pouvons lire les traces de la structure urbaine de la période stalinienne dans toutes les grandes villes soviétiques. Tous les futurs projets ont dû tenir compte de cette matrice pour s'y intégrer. Effectivement, la perpétuation des grandes artères et le respect de l'échelle font de ces villes des ensembles dont la structure est aujourd'hui clairement identifiable. Le paysage urbain en fût profondément et durablement modifié.

Pour les villes russes, les années 60 furent le début d'une nouvelle phase de développement. Dès ce moment-là, la base des schémas directeurs d'aménagement des villes se faisait par planification de quartiers, à l'encontre d'une idée de ville autonome, comprise comme une entité unique. On considérait alors la ville comme faisant partie d'un réseau complexe dans lequel tout est en relation.

C'est ainsi que Moscou fût divisée en huit zones d'urbanisations différentes — chacune constituée de trois ou quatre quartiers — comprenant entre 600 000 et 1 000 000 d'habitants. Dans chaque zone se construisent diverses entreprises, commerces, centres sociaux et la ceinture verte pénètre dans le tissu urbain. Aujourd'hui, Moscou demeure d'ailleurs la ville ayant le plus d'espaces verts au monde.

Dans ce schéma directeur de 1971, le remplacement du système monocentrique par un système polycentrique en étoile partant du centre pour rejoindre les sept centres extérieurs a permis de faire survivre et fonctionner la ville avec succès.

Le plan de  
réaménagement  
1971



Vue aérienne de Moscou



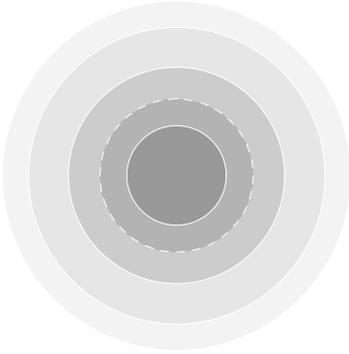
Comme Moscou, Yerevan suit un modèle urbain circulaire. Ce dernier a été beaucoup utilisé dans les villes et grandes capitales en ex-U.R.S.S comme nous venons de le voir. Son but premier est de désengorger la ville d'une circulation trop importante en obligeant les automobilistes à la contourner le centre en empruntant des routes circulaires.

À Yerevan, la forme circulaire est présente, même si elle est bien moins prégnante qu'à Moscou. Elle trouve son origine dans le plan de Tamanian qui dès 1924 avait prévu de reconstruire la ville de façon circulaire. Cependant après la forte augmentation de la démographie, la ville s'est densifiée sans faire évoluer son modèle urbain. Une telle croissance de population provoque une généralisation de la mobilité qui demande à être correctement canalisée. Aujourd'hui, la capitale ne profite pas de sa forme particulière qui possède un énorme potentiel. Les automobilistes devraient voir dans les routes circulaires un raccourci pour se rendre d'un point A à un point B sans devoir passer par le centre-ville. Pourtant, si l'on s'en tient aux faits et aux observations, tous les habitants de Yerevan sont contraints à traverser le centre car les routes limitrophes ne sont pas assez rapides, ni assez nombreuses pour limiter le trafic, notamment aux heures de pointe.

Quelles sont les conséquences du mauvais fonctionnement du réseau de transport sur l'espace ouvert? Le polycentrisme, ou l'idée de créer des seconds centres — localisés sur des voies circulaires — afin de désengorger le quartier central est une idée de développement rationnelle, cependant, il est envisageable uniquement si le réseau de transport fonctionne. Comme ce n'est pas le cas, l'espace ouvert à l'échelle du territoire est alors déséquilibré puisque tous les programmes de loisirs sont concentrés dans le centre. L'espace ouvert se voit alors complètement saturé dans le centre-ville alors qu'il est presque vide en périphérie.

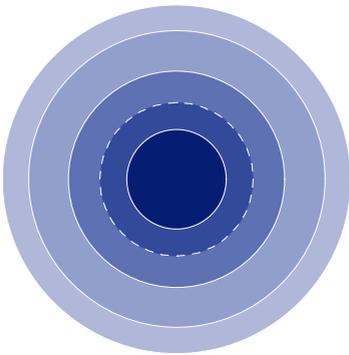
Il serait logique de penser que dans un plan en damier, les activités programmatiques peuvent plus facilement se répartir de manière homogène sur le territoire. Le schéma circulaire contraint en quelque sorte cette répartition égale des activités puisque, de par son fonctionnement en pelures d'oignon, il concentre les activités de manière inégale sur le territoire. Cette idée est encore amplifiée à Yerevan, construite sur un terrain présentant une importante topographie.





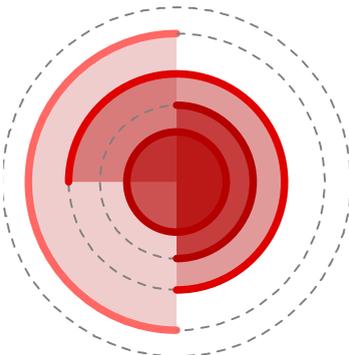
**Répartition programmatique**

- Centre-ville, commerces
- Campus universitaires
- Périphérie du centre
- Grands ensembles
- Faible densité bâtie



**Répartition des classes**

- Centre culturel et financier
- Universités
- Logements classe moyenne à élevée
- Logements classe moyenne à faible
- Logements classe faible



**Réseau routier**

- Réseau routier à connectivité efficace
- Réseau routier à connectivité modérée
- Réseau routier à faible connectivité

*«Quand je vais au travail, il n'y a malheureusement pas le métro. Alors je prends le bus, il monte au 16e quartier et redescend au pont de Kiev, en passant devant le Tumo Center. La durée de ce trajet dépend de la circulation; ça peut être 45 minutes, 50, 55; si tout va bien, ça prend 30 minutes. S'il y a beaucoup de trafic, c'est 55 minutes...enfin, presque une heure.»*

Anushka, Achapnyak, 11 novembre 2015



Pont de Kiec, Achapnyak



Place de la République, avant 1960

## 2. ÉCHELLE LOCALE : QUARTIERS

De la dizaine de quartiers que nous avons visités, nous avons choisi d'en analyser quatre que nous avons jugés représentatifs de l'ensemble du tissu soviétique et intéressants pour y développer notre problématique. En raison de l'analyse sur l'espace ouvert et de la porosité des tissus, nous représentons les jardins privatisés comme des pleins, car nous considérons qu'ils agissent dans l'espace de la même façon que le bâti. C'est-à-dire qu'ils participent à l'articulation de l'espace et qu'ils sont également susceptibles de constituer des obstacles au cheminement piéton.

Les «nouveaux pleins» sont ensuite représentés par les périmètres qu'ils définissent afin de mieux identifier leur impact sur l'espace ouvert et le nouveau tissu urbain qu'ils créent. Nous tâchons là d'identifier des familles où les «nouveaux pleins» se sont organisés de telle manière à créer des espaces similaires.

Finalement, nous avons pour chaque quartier représenté une cour qui illustre notre problématique à une échelle plus architecturale et plus explicite.





## Զորավար Անդրանիկ

### 2.1 ZORAVAR ANDRANIK

Ce quartier, plus connu sous le nom de Bangladesh, se situe dans le district de Malatia-Sebastia, localisé dans la partie ouest de la ville. Nous avons tenté de comprendre d'où venait ce surnom attribué au quartier par les érévanais ; la même réponse nous était toujours donnée « Car c'est loin, pauvre et personne n'en sait grand-chose ». Bien qu'énoncé avec beaucoup d'humour, ce propos n'apparaît pas comme foncièrement faux lorsque l'on voit affiché sur de nombreux marshrutkas le nom de Bangladesh comme terminus.

C'est après avoir quitté le centre et avoir passé l'immense ambassade américaine en empruntant la route principale menant à l'aéroport que nous entrons petit à petit dans les banlieues érévanaises. Zoravar Andranik en fait partie et est certainement l'une des plus éloignées. Les banlieues diffèrent du centre-ville par l'atmosphère particulière qui s'en dégage ; immenses blocs et tours en béton, routes flanquées des deux côtés par des garages, et petites boulangeries sur rue.

Construit dans les années 1970, il a été l'un des premiers grands ensembles réalisés sur le territoire de la capitale. Évidemment, la construction d'un quartier d'une telle ampleur est directement liée aux différentes vagues d'immigrations durant la période soviétique.

Le district est officieusement divisé en quatre différents quartiers, dont Zoravar Andranik où nous avons estimé qu'environ 44 600 personnes vivent dans la partie analysée. Le quartier est coupé en son centre par un large boulevard — la rue Raffi — sur laquelle se concentre une partie des services, qu'ils soient commerciaux, sociaux, de loisirs ou de transports. Le reste du paysage se résume grossièrement à une forêt de hautes tours de béton ponctuée d'espaces publics.





7



10



8



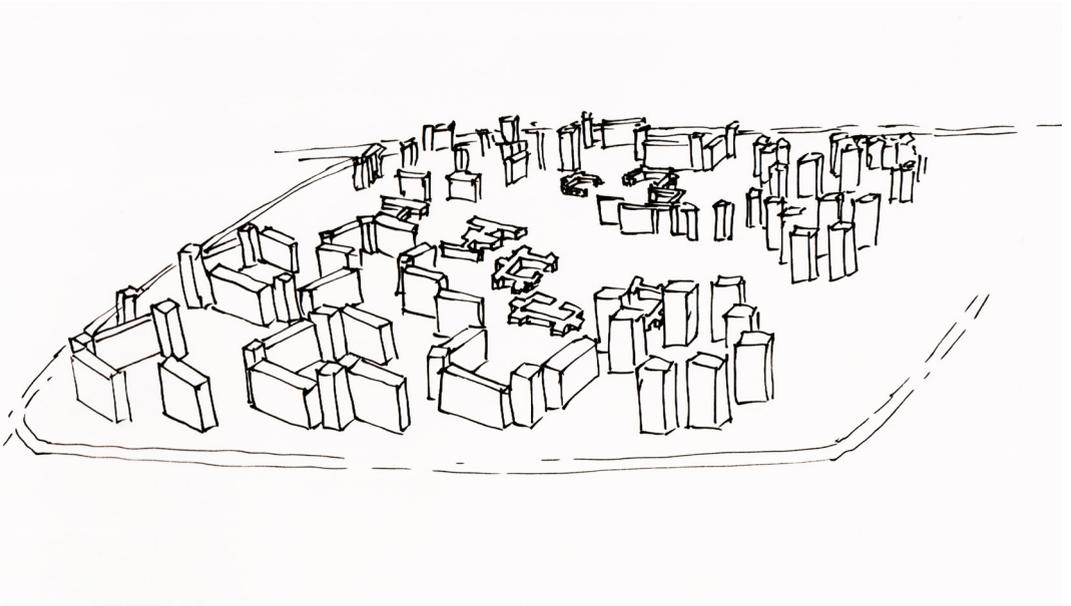
11

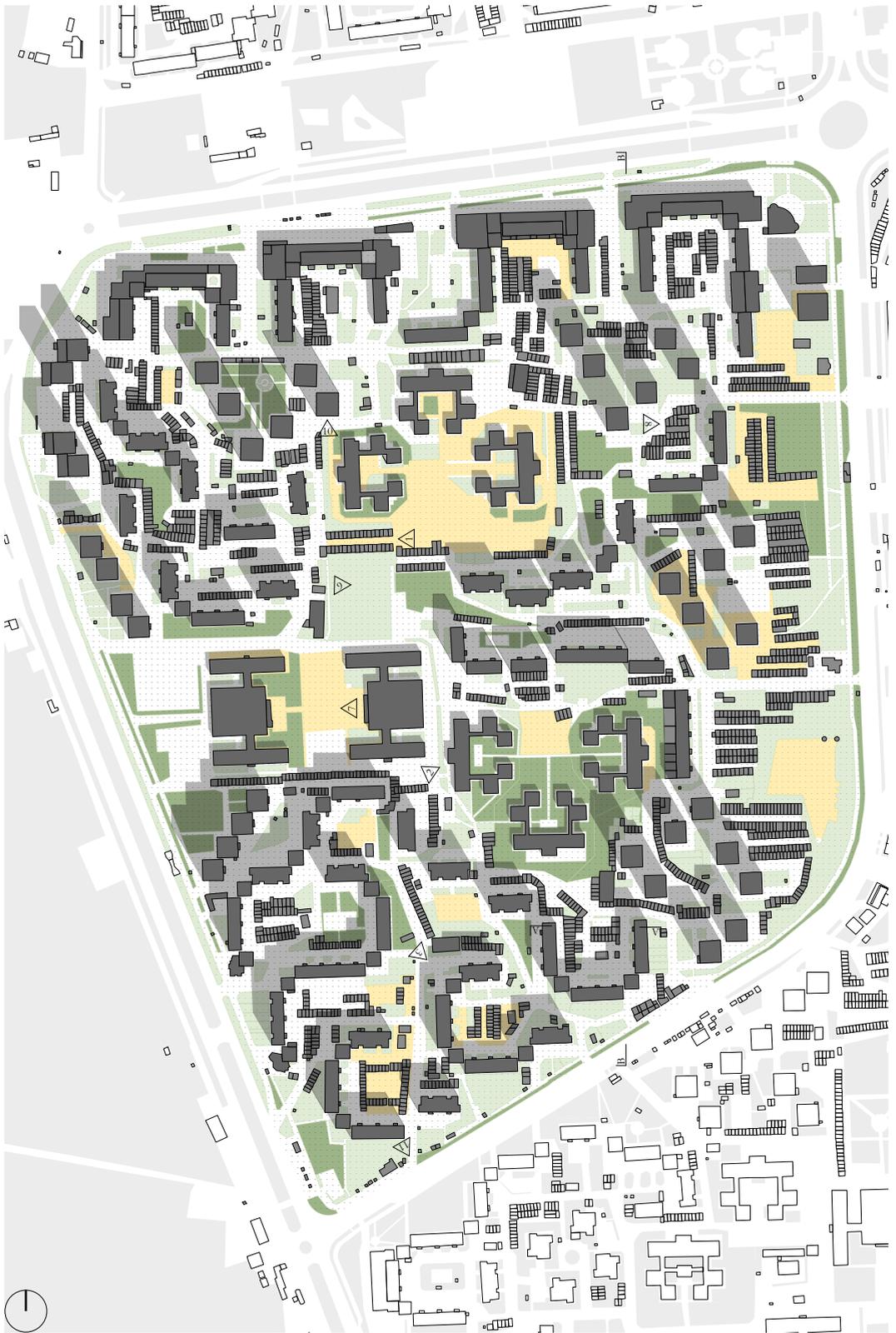


9



12





Nature du plan | 1:5000

■ Bâti

■ Gazon

■ Arbres

■ Places de jeux et surfaces communes

Dès les premiers pas à l'intérieur du quartier, nous nous sentons comme observées par dix mille yeux. L'environnement est calme et silencieux. Une ambiance réellement paisible, à l'abri de la circulation de la ville et de ses klaxons. Les hauts immeubles d'habitation apparaissent comme d'énormes murs antibruits. L'espace intérieur du quartier contraste avec les avenues séparant les différents groupes d'ensembles sur lesquelles l'on trouve beaucoup de vie, de magasins et de voitures, comme le boulevard Raffi qui constitue un véritable centre pour Zoravar Andranik. Spatialement, nous observons un phénomène de petite ville dans la ville. La hauteur des bâtiments et la largeur des cours offrent un côté très convivial. Une sorte de cocon qui donne un sentiment d'appartenance malgré l'immensité de l'ensemble bâti et cela notamment grâce à la forme organique des bâtiments qui créent des sortes de petites niches imbriquées les uns dans les autres. Malgré la hauteur et la massivité des bâtiments, l'air circule et la lumière entre aisément dans le quartier.

La rue commerçante peut être décrite comme improvisée; au fil du temps, les commerçants ont implanté leurs magasins. Les trottoirs sont larges et la rue est parsemée de beaucoup d'arbres. En guise d'espace destiné au public, on trouve des petits coins aménagés avec des banquettes autour d'une table, le tout couvert par une pergola. Aussi, plusieurs petits commerces en tout genre – depuis l'utilisation du rez-de-chaussée de certains bâtiments à des constructions initiées par les habitants eux-mêmes jusqu'à une vente improvisée de pommes de terre dans le coffre d'une voiture (fig. 5) – ont pris place à l'intérieur même des quartiers pour un marché local.

Ainsi, de petites échoppes, coiffeurs, boulangeries permettent aux habitants de faire seulement quelques pas hors de leurs immeubles afin de se procurer le nécessaire (fig. 9).



Cet ensemble, comme tous les grands ensembles construits durant la période soviétique, comporte plusieurs écoles et jardins d'enfants, situés au centre du quartier, à l'abri des routes trop fréquentées (fig. 2). Les espaces dédiés aux enfants comportent diverses activités ; balançoires, toboggans, terrains de basket ou de football (fig. 8). Les hauts bâtiments entourant ces espaces surveillent de leurs multitudes d'yeux les moindres faits qui s'y passe ! Ces places de jeux, bien que solidement construites pendant la période soviétique, ne sont pas entretenues de la meilleure des manières ; leur ancienneté se manifeste par le plastique qui s'écaille ou les couleurs qui se fanent.







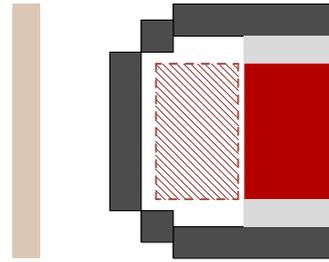


Disposition spatiale des nouveaux pleins | 1:5000

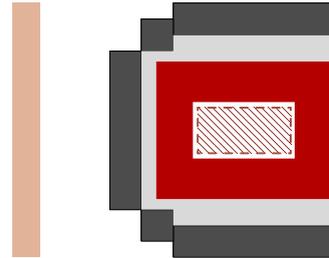
■ Privatisation: constructions informelles et jardins

Un premier schéma de situations à l'intérieur des cours dans lesquelles les constructions informelles forment une cour de plus petite taille, située à l'arrière.

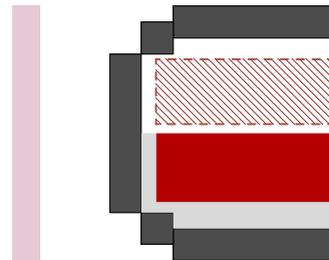
Ce nouveau sous-espace est caché, sans contact direct avec l'environnement.



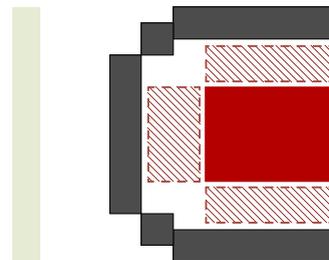
Un deuxième exemple où les garages entourent complètement un sous-espace. Les espaces restants à l'extérieur ont à présent un potentiel limité à accueillir autre chose que de la circulation.



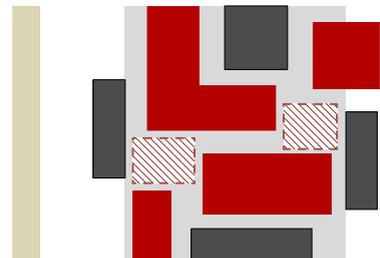
Cette troisième situation est similaire à la première puisque les garages forment une cour de taille réduite à celle initiale. Cependant, cette nouvelle cour n'est pas située à l'arrière, mais de côté, en contact direct avec son environnement.



Dans ce quatrième exemple, un groupement de constructions informelles se sont construites au cœur de la cour, générant des sous-espaces qui s'articulent autour. Certains d'entre eux sont parfois trop étroits pour y accueillir des activités.



Finalement, ce dernier type montre que des formations de garages entrent et s'insèrent dans la cour pour former de petits sous-espaces aléatoires. Le reste étant dévolu à la circulation des piétons et des automobiles.



La disposition des bâtiments autour d'une cour semi-ouverte est un caractère bien spécifique et particulier du quartier de Bangladesh. Alors qu'à Achapniak — que nous analysons après — les immeubles sont disposés sur une grille suivant un système ouvert, ici l'intention initiale est différente. Si l'on prend chaque niche individuellement, nous pouvons — vu leur énorme taille autant en surface qu'en hauteur — les considérer comme un quartier dans le quartier. La cour devient donc un espace ouvert indépendant (fig. 6).

Nous pouvons définir ce quartier comme étant assez vert puisqu'il possède une multitude de zones d'herbes. Très peu d'entre elles sont plantées d'arbres que l'on trouve presque uniquement à l'intérieur des cours d'immeubles (fig. 3).

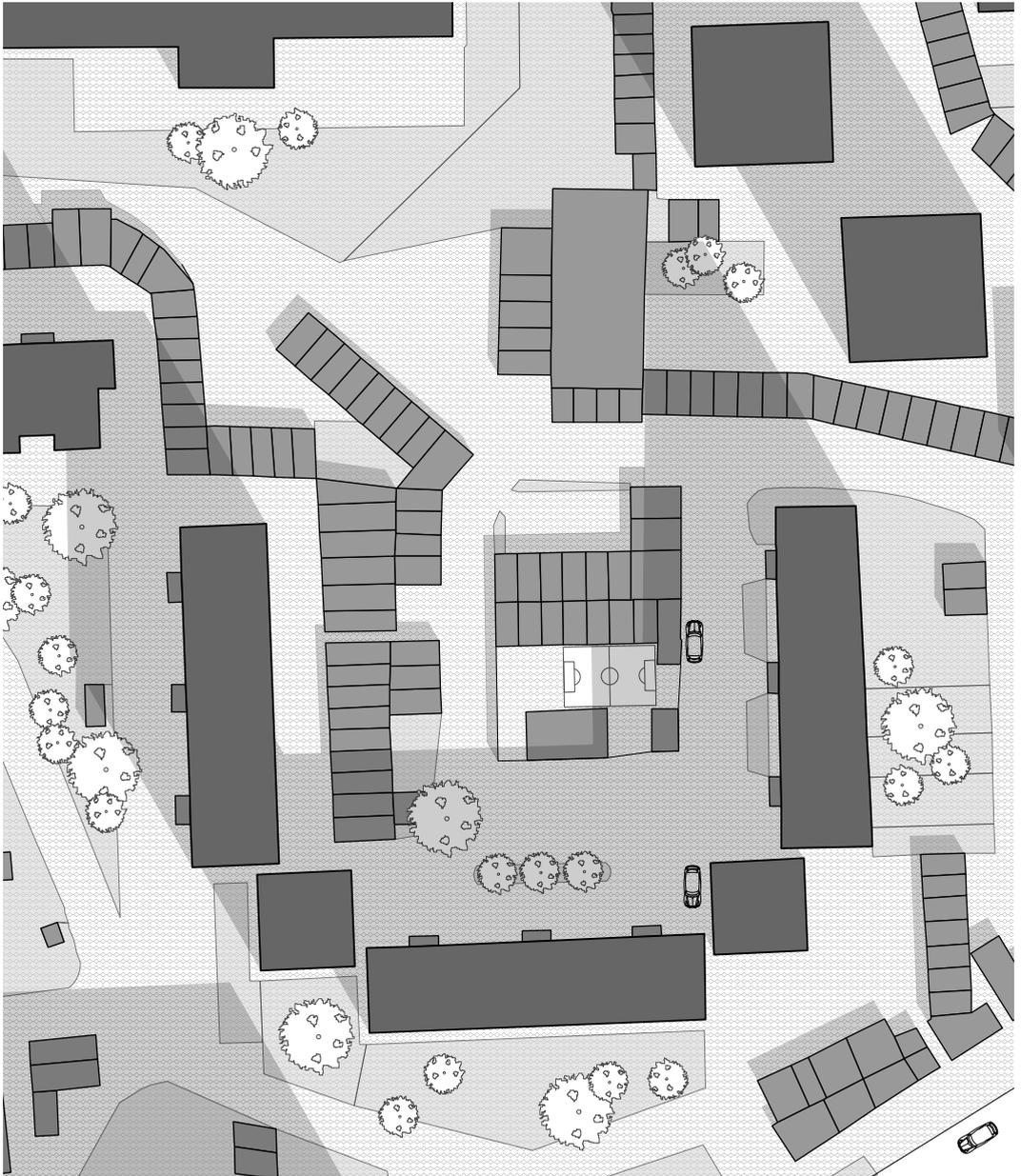
En s'éloignant de l'échelle des cours d'immeubles, la question de la cour du quartier se pose. En effet, au centre même de l'ensemble la cour a une toute autre dimension: elle devient immense, presque plus délimitable. L'idée de cocon retrouvée à la première échelle est bien loin puisqu'au centre de ce deuxième type de cour, l'individu ne se sent plus à l'abri mais à découvert, presque vulnérable. Est-ce le sentiment ressenti par les habitants dans les premières années après la construction du quartier, lorsque le « vide » était en plus grande proportion que le « plein »?

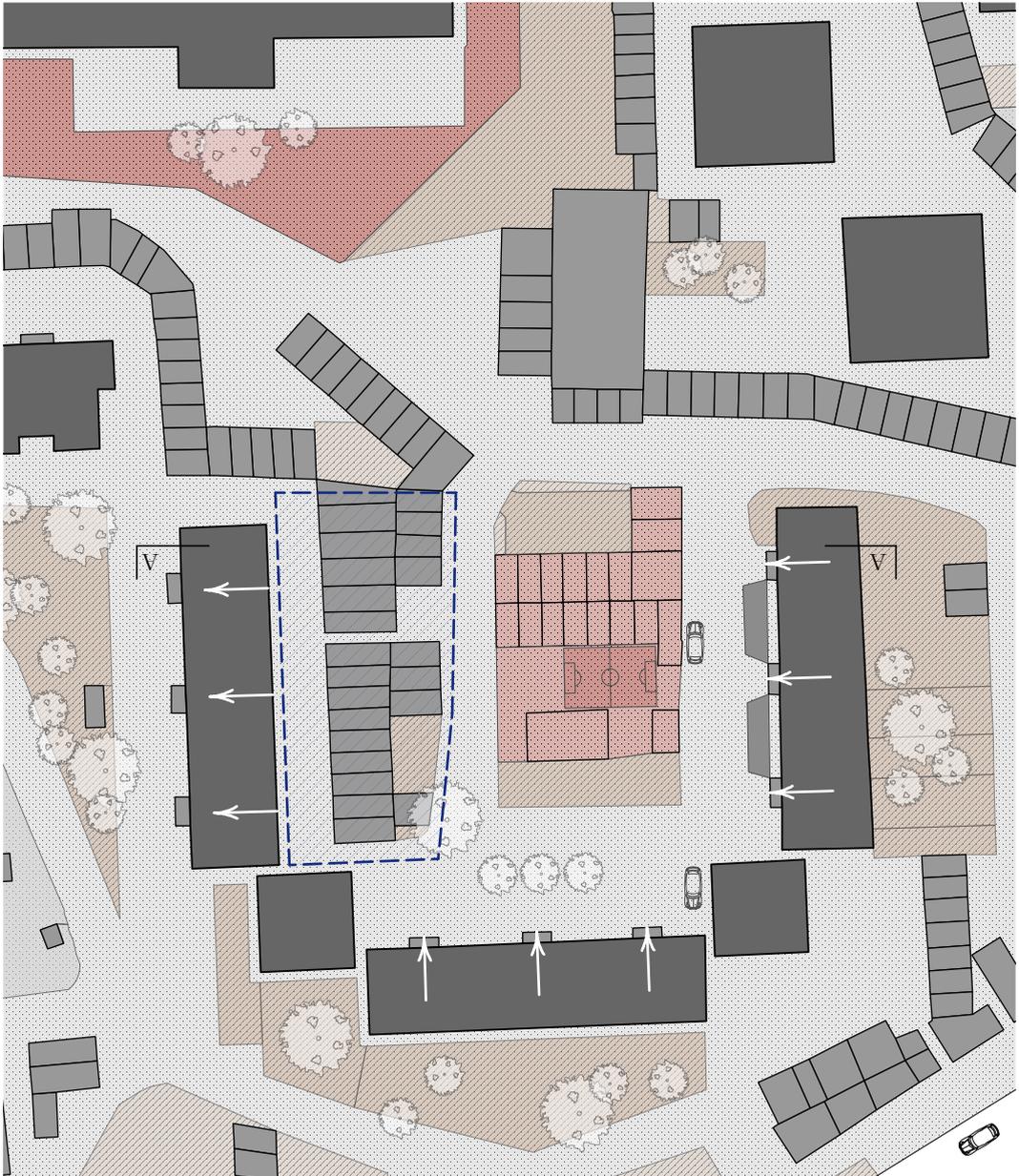
*« On s'habitue à ces immenses ensembles de bâtiments où l'on perçoit tous les alentours et où l'on discute de balcon en balcon. Nous grandissons ici. Il n'y a pas vraiment d'autre vue que les fenêtres des voisins. Ainsi, nous nous demandons si les rideaux sont jolis ou non, si les vitres sont propres. »*

Mara, Bangladesh, 10 novembre 2015



Lessive suspendue, Bangladesh





- Logements
- Constructions informelles
- Zone de circulation
- Zone d'activité
- Zone sans fonction notable
- Zone commune
- Zone peu utilisée
- - - Zone bloc privée
- ← Orientation des bâtiments



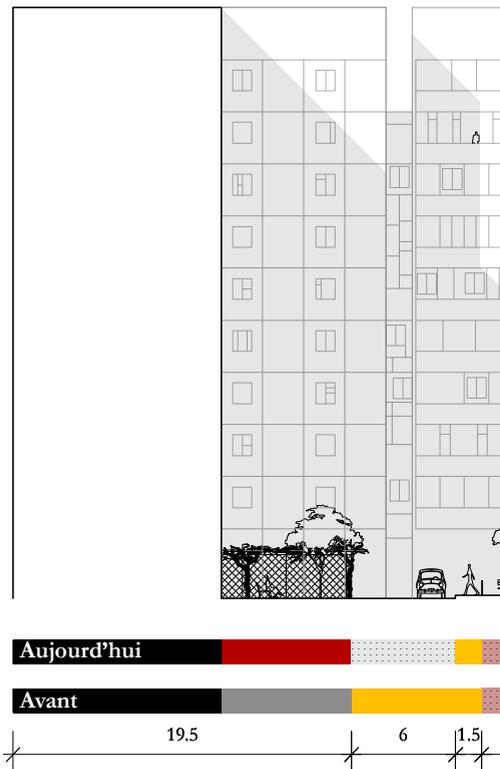
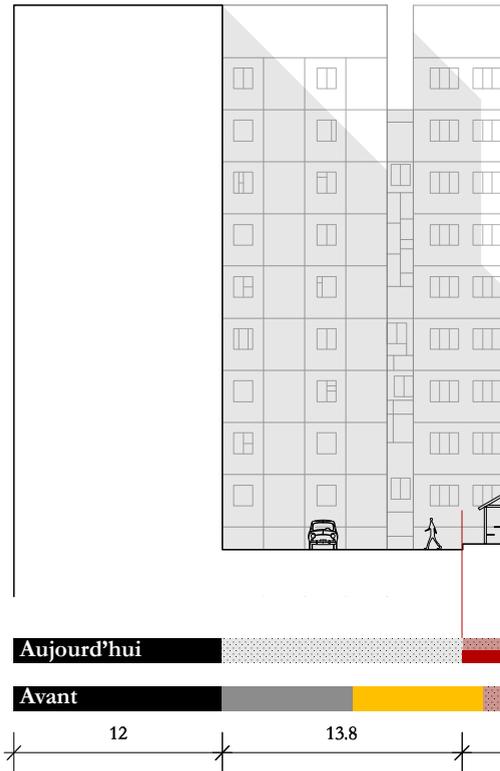
Si l'on compare la situation actuelle avec le modèle soviétique, nous constatons dans la première coupe qu'une grande partie de la zone d'activité commune est devenue privée. Nous remarquons également que ces constructions de fortune respectent la plupart du temps une certaine distance critique les unes par rapport aux autres et aux immeubles existants. Cette distance semble pensée en fonction du croisement de deux voitures. La voiture n'était pas la bienvenue à l'intérieur de ces cours, chose qui a changé aujourd'hui puisque l'espace vide du quartier peut être défini comme une surface où piétons et voitures cohabitent.

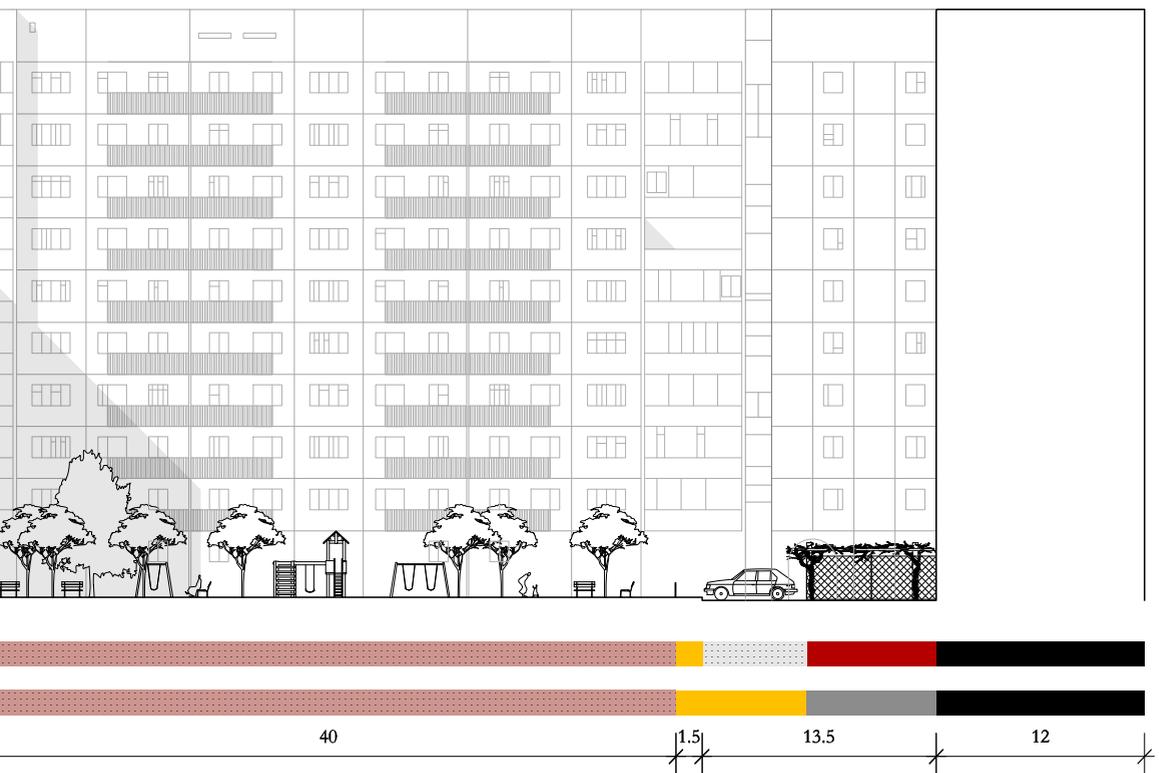
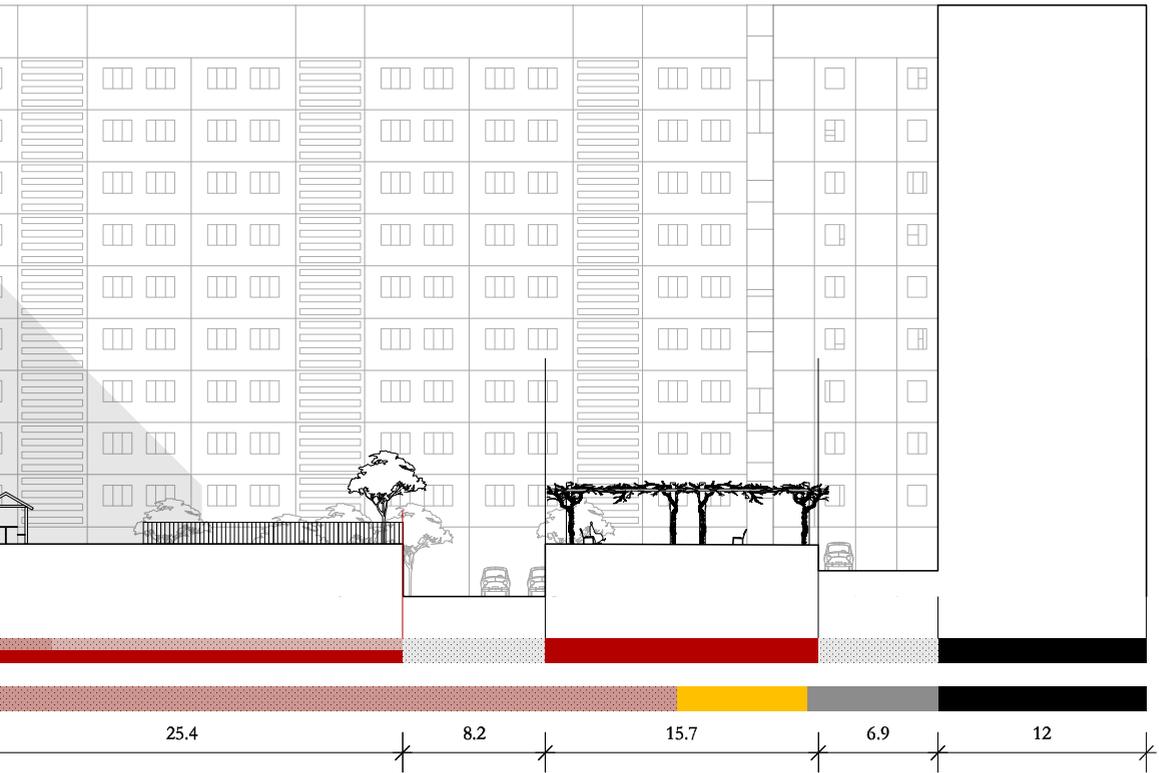
Malgré la présence de quelques voitures à l'intérieur du quartier (fig. 12), le piéton n'est pas dérangé lorsqu'il se déplace. Les automobilistes sont sensibles à cette question et ne roulent pas vite, même s'ils se parquent de façon anarchique, sur les trottoirs par exemple. Il y a une réelle promiscuité entre piétons et voitures, avec très peu de moyens mis en œuvre; juste le respect de l'autre.

La deuxième coupe a été faite un peu plus bas dans le quartier, c'est pourquoi elle n'est pas visible en plan dans la partie que nous avons analysée. Mais cette coupe est intéressante car elle présente une cour proche de son état d'origine. Les habitants se sont approprié les bandes de gazon initialement prévues à l'embellissement urbain. Par contre, la place de jeux pour enfant date de l'époque soviétique (fig.6).

**Coupe AA | 1:500**

- Logements
- Constructions informelles
- Zone de circulation
- Zone piétonne
- Zone d'activité
- Zone sans fonction notable
- Gazon





## MARA

Nous avons rencontré Mara à son lieu de travail. Elle habite à Bangladesh, en face de la piscine, dans un immeuble de 9 étages, *pas si grand* selon elle. Son appartement, elle y est née et y a habité toute sa vie. Ce sont des membres de sa famille qui l'ont obtenu après la construction du quartier. L'idée de déménager ne lui a jamais traversé l'esprit.

Et le voisinage dans tout ça? Femme active, son emploi du temps de lui ne permet pas de partager des choses avec ses voisins. De temps en temps, elle sort dans le quartier avec sa fille chaussée de ses rollers, mais pas pour y retrouver des voisins. Elle avoue même être l'une des personnes les plus âgées, à 38 ans. En effet, comme Bangladesh se situe loin du centre, *loin de tout*, les appartements ne sont pas trop chers, les jeunes sont donc plus propices à venir y habiter.

Mara situe le centre de son quartier au milieu, sur le boulevard Raffi. Autour de la place centrale, on trouve des magasins, diverses activités prenant place, et ce n'est que quelques minutes à pied de chez elle.

Pour faire les courses, le supermarché est un peu plus au Nord. Il y a aussi un super café où les enfants peuvent fêter leur anniversaire

«Aujourd'hui, les gens sont étonnés si l'on se promène en vélo, pourtant ce quartier pourrait vraiment profiter d'une piste cyclable, il est temps que les choses changent!»

Pour se rendre à son travail, elle prend le bus devant chez elle qui l'amène au centre, en 30 à 45 minutes, selon l'intensité du trafic. C'est à l'arrêt Opéra qu'elle descend puis marche encore dix minutes jusqu'à son travail. Quant à sa fille, elle se rend à l'école en bus en à peine dix minutes. Plus petite, Mara fréquentait également la même école y allait à pied, toute seule.

Et pendant son temps libre, elle ne sort pas obligatoirement au centre-ville, car elle trouve une grande variété d'occupation à Bangladesh pour elle et sa fille : plusieurs piscines, des concerts mensuels dans le parc et des places de jeux. Pour elle, c'est très important que sa fille puisse sortir et discuter avec les autres enfants du voisinage et qu'elle ne s'isole pas à la maison. Elle doit pouvoir utiliser les services et communiquer avec des enfants de son âge qui viennent de niveaux sociaux différents.







## Աչափնյակ

### 2.2 ACHAPNIAK

Le quartier d'Achapnyak se situe dans la banlieue nord-ouest de Yerevan. Son nom signifie « rive droite » en raison de son implantation par rapport à la rivière Hrazdan qui traverse la ville du Nord au Sud. En face se trouve le très apprécié parc Tumanyan et le pont de Kiev qui assure la connexion au centre ainsi que le fameux complexe sportif Karen Demirtchian.

«Le parc Tumanyan offre une vue vertigineuse sur le canyon de la Hrazdan et sur le pont de Kiev. Les amoureux sont à nouveau là, blottis sur un banc ou sur l'herbe verte, à l'ombre d'un arbre aux fleurs étranges que maman a planté un jour au fond du jardin au retour d'un voyage en Arménie. Cette langue de verdure est malheureusement séparée des habitations par une large route à quatre voies sur laquelle les voitures filent à grande vitesse vers le nord et le sud.

Nous nous enfonçons dans les habitations. Gros blocs de plusieurs étages en tuf rose arrangés selon un plan orthogonal. Les rues sont étonnamment vertes, mais l'atmosphère y est bien pauvre en comparaison avec le centre-ville.»<sup>1</sup>

1  
Extrait du journal de  
bord de Mané  
7 septembre 2015

La rue Estonakan (fig.8) qui traverse le quartier en son centre est bordée de part et d'autre de barres de logements n'excédant pas quatre étages et dont la longueur ne va pas au-delà de nonante mètres. Ces bâtiments, construits dans les années 1960, n'étaient censés héberger les Arméniens que pour une courte durée – environ 10 ans – le temps de pallier à la crise du logement à laquelle le pays faisait face. L'état actuel des bâtiments est donc compréhensible puisqu'ils devaient être détruits après cette période. Nous avons estimé qu'environ 8 300 habitants vivent dans la partie analysée d'Achapnyak.





7



8



10



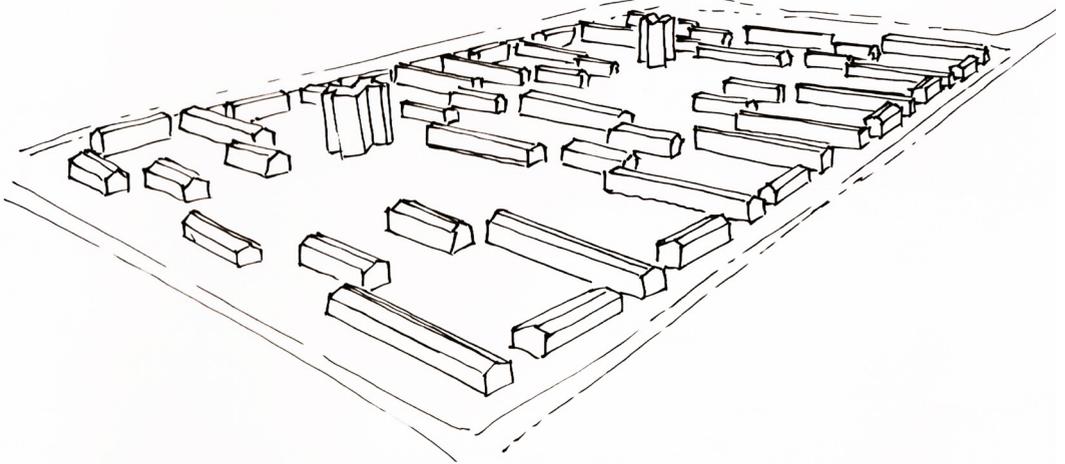
9

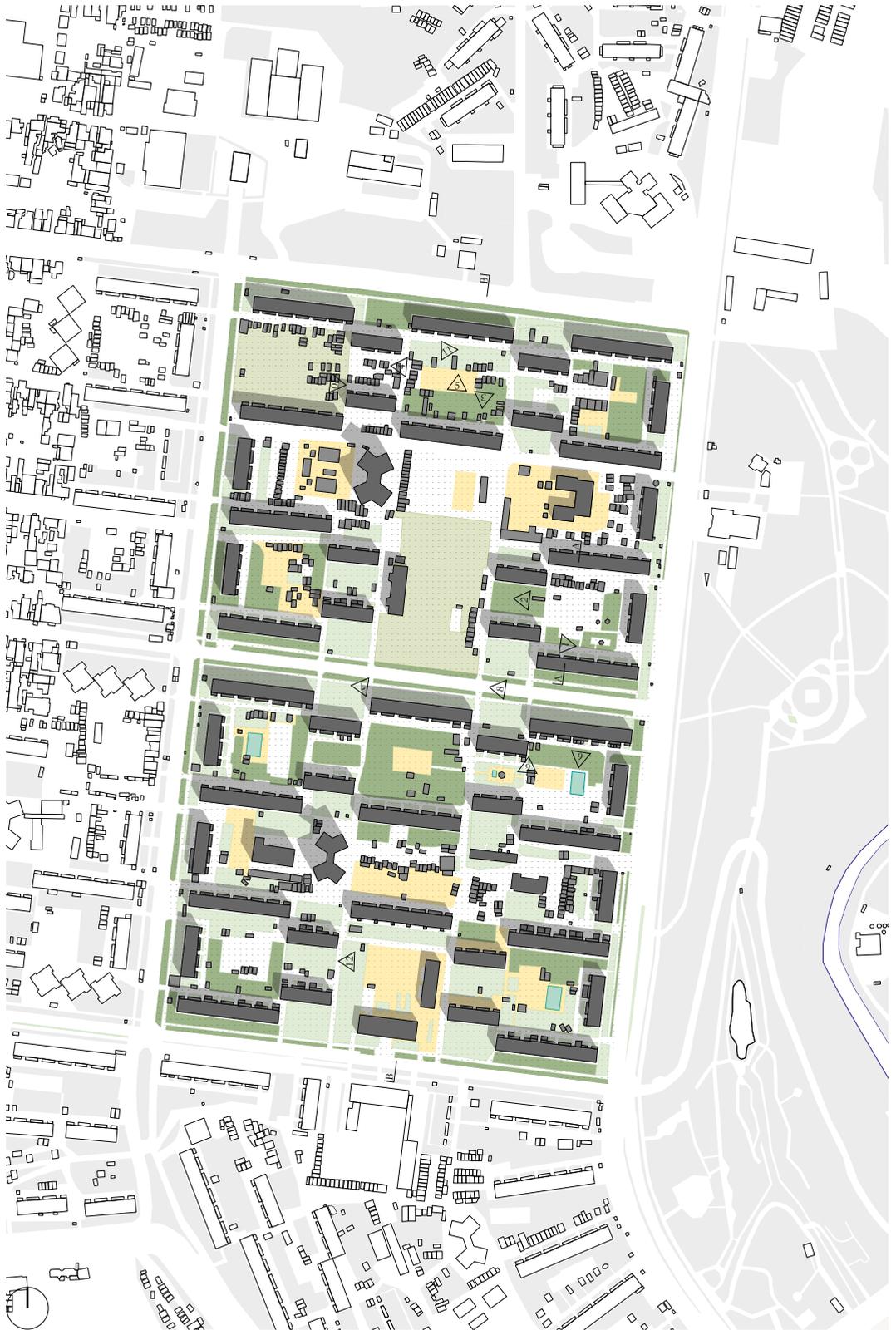


11



12





Nature du plan | 1:5000

- Bâti
- Gazon
- Arbres
- Places de jeux et surfaces communes

Lorsque nous pénétrons à l'intérieur du système, nous constatons des dimensions plus humaines que dans le quartier de Bangladesh et découvrons un exemple poignant de façades « patchwork » (fig.11) situé la plupart du temps côtés cour étant donné l'orientation originelle des balcons. En manque de place, les érévanais ont bouché tous leur balcons afin de gagner une pièce en plus dans leur appartement. Fais avec des matériaux différents, le résultat offre des façades hétérogènes qui contrastent avec celles qui donnent sur rue. Ces façades ainsi que les lessives qui sèchent au soleil (fig.4) renvoient une image du quartier plutôt charmante. Aussi, il est plus animé, les parents ont accompagné leurs enfants aux places de jeux (fig.12) et les jeunes se rencontrent sur les terrains de football ou de basket.

L'organisation du quartier est rapidement identifiable: Les bâtiments se font face par deux avec au centre une activité commune, comme un terrain de foot ou un petit parc avec des bancs, des kiosques pour faire des pique-niques (fig.2) ou des petites fontaines.

Souvent, une partie de ces espaces prévus initialement pour la communauté sont encombrés de petits hangars et garages de fortune (fig.5). De plus, l'espace accueille maintenant de petites cabanes de jardin ou cabanes à outils improvisées et grillagées (fig.3) qui ont la plupart du temps pris place sur ce qui devait être de simples bandes d'herbe décoratives. Flâner dans le quartier d'Achapnyak peut alors s'avérer difficile, mais il est plaisant de découvrir parfois de grandes zones communes après un petit chemin étroit dans la végétation (fig.9). L'espace ouvert se dilate au gré des diverses appropriations spatiales (fig. p.130). Les piétons et les automobilistes se partagent une seule et même chaussée et cette cohabitation semble fonctionner (fig.1)



Le quartier est étonnement silencieux grâce au positionnement parallèle des bâtiments par rapport aux rues avoisinantes. Cependant, il n'y a que très peu de lumière, notamment en raison de la végétation qui prend une grande ampleur à l'intérieur du quartier. En effet, cette dernière a repris peu à peu ses droits sur l'espace public et comme elle n'est pas ou très peu entretenue, elle mange autant de place d'un point de vue visuel que physique.

Mais cette abondance de verdure et de parcs donne l'impression d'avoir un espace plus confiné et non un grand vide inutilisé. Effectivement, il coupe l'immense perspective que l'on aurait depuis l'intérieur des cours, procurant à nouveau à l'espace une échelle plus humaine. Aussi, la végétation de certaines places est telle qu'elle nous coupe visuellement des immeubles alentour et nous donne alors le sentiment d'être ailleurs que dans une zone résidentielle, comme cachés du monde extérieur (fig.6).

Finalement, il n'y a que très peu d'activités commerçantes à l'intérieur du quartier si ce n'est quelques maisonnettes improvisées vendant des fruits et légumes (fig.7). Mais le quartier est bordé de deux grandes rues qui chacune offrent plusieurs commerces.



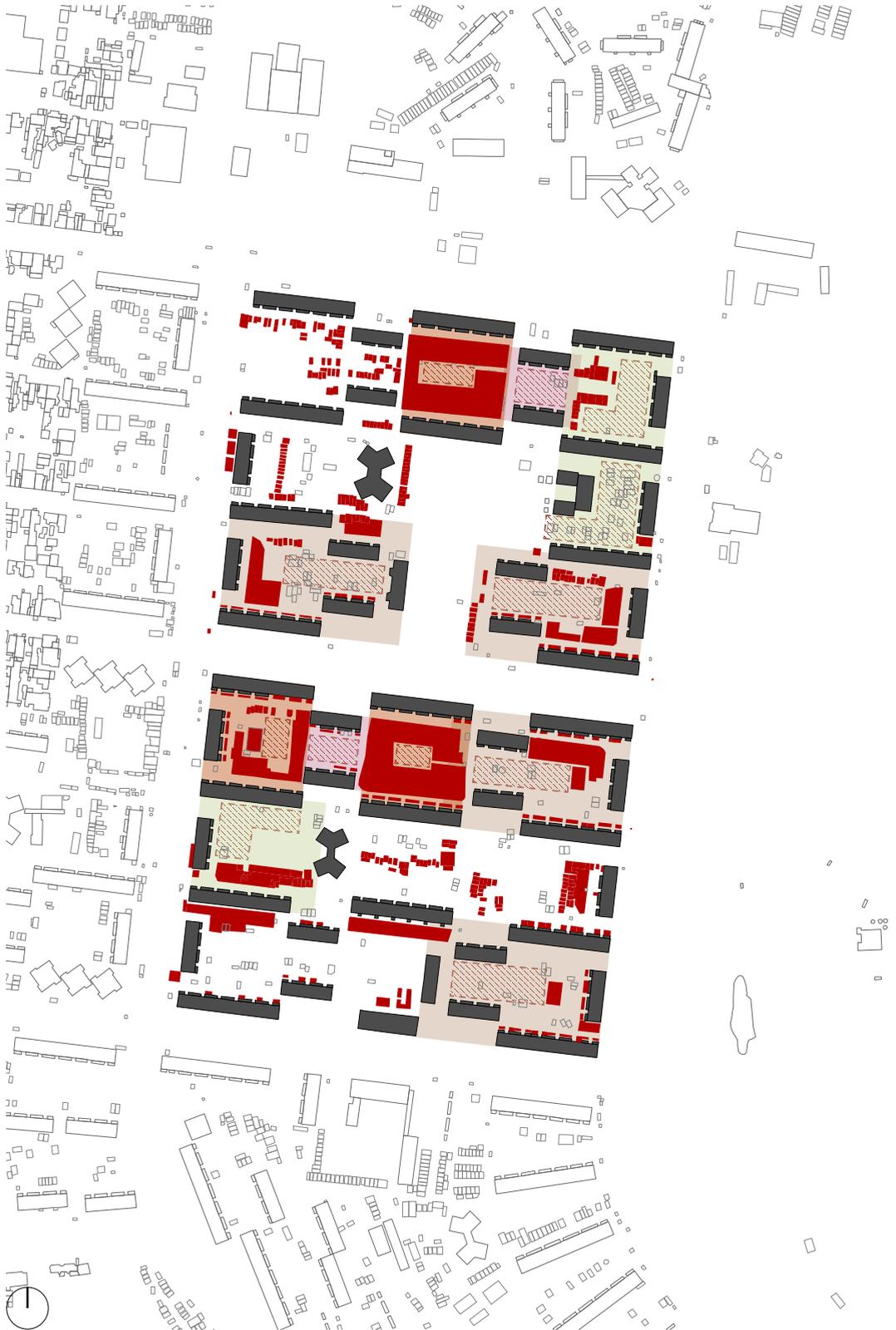


Évolution du bâti | 1:5000

■ Union soviétique: plan de base

■ Privatisation: constructions informelles





Disposition spatiale des nouveaux pleins | 1:5000

■ Privatisation: constructions informelles et jardins

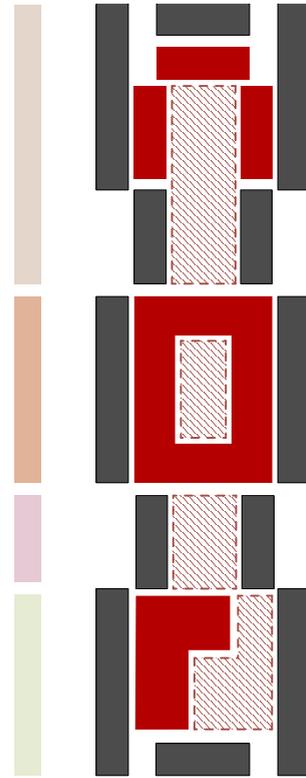
Les nouveaux pleins s'organisent dans la lignée des barres intérieures de manière à laisser derrière eux un espace suffisant pour la voiture.

Alors que dans la configuration initiale, une grande cour était suivie d'une plus petite, le nouveau plan propose une seule même cour allongée.

Ici, les garages et les jardins ont pris une telle ampleur qu'ils isolent totalement un espace public de son contexte, ne laissant que des chemins étroits pour y accéder. La cour résiduelle s'apparente ainsi plus à un espace semi-privé plutôt que public (fig.9).

Conséquence du destin des cours qui leur sont voisines, certaines petites cours se retrouvent fermées sur leurs quatre côtés.

Ce dernier cas de figure s'apparente plus au potentiel de certaines places à pouvoir proposer des cours en forme de L.





Les bâtiments du quartier d'Achapnyak se positionnent sur cette trame très régulière proposant un système ouvert, type de la période de Khrouchtchev. Effectivement, le projet initial devait permettre au quartier d'être économique, aéré et lumineux.

Mais le projet initial, de par sa rationalisation, n'offrait au final pas une grande variété d'espaces. À part les places entre les grandes barres et celles entre les petites, il ne restait encore que les espaces environnant les tours. Il manquait de variété typologique.

Aujourd'hui, les nouveaux pleins ont créé plusieurs espaces de nature et de tailles différentes. L'ensemble du quartier a donc un riche potentiel de diversité et par là, d'attractivité, même si actuellement ces nouveaux espaces gagneraient à être définis plus clairement.

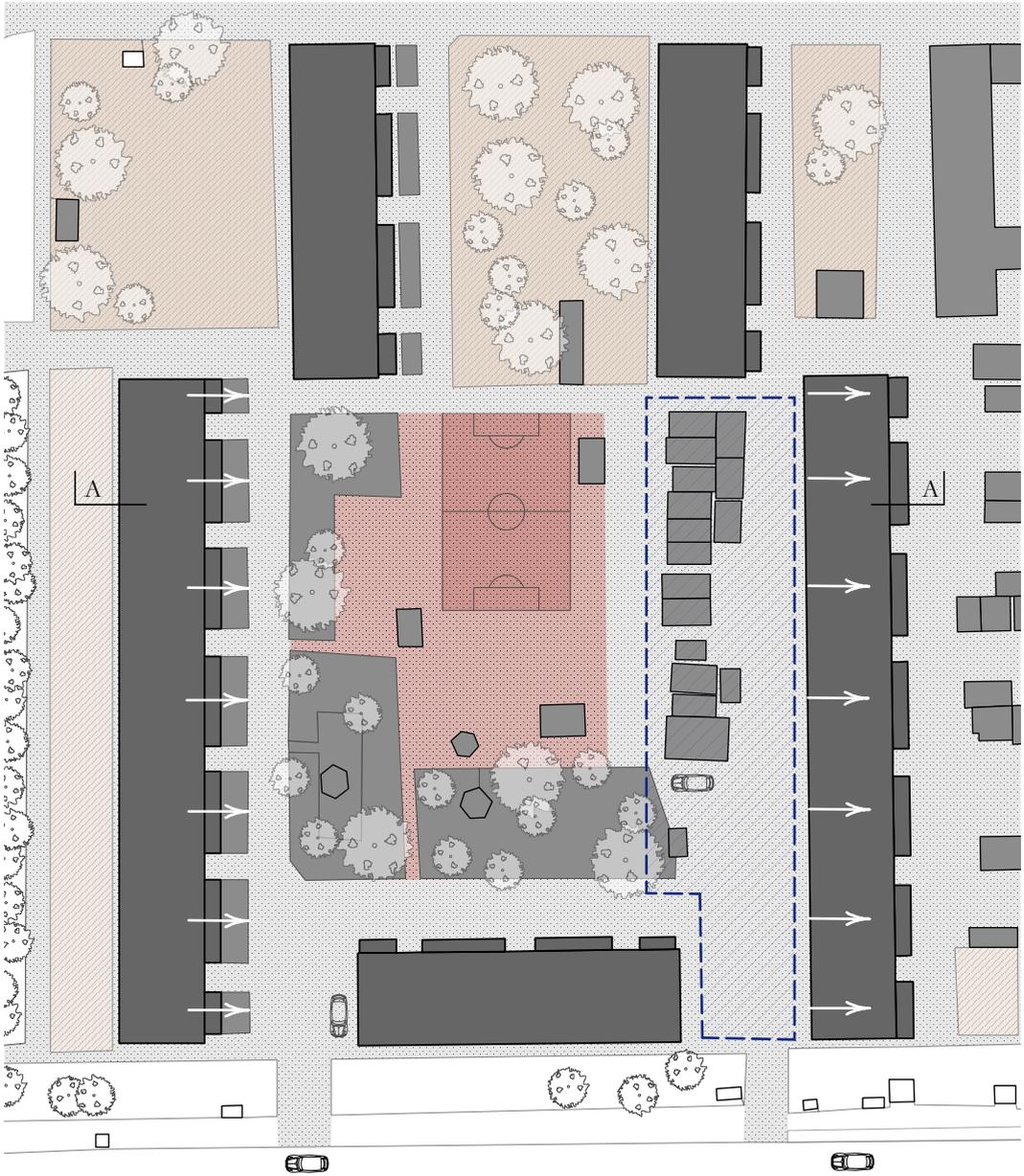
Aussi, ce n'est pas uniquement l'ajout d'entités qui offre une diversité d'espaces, mais également l'absence de certaines barres d'habitations qui furent projetées mais n'ont jamais été construites, libérant de grands espaces. En effet, l'on peut distinguer un immense espace vide au cœur du quartier qui fait beaucoup de bien à son aspect parfois surchargé. Aujourd'hui cet espace n'est qu'un terrain vague, mais il pourrait être aménagé intelligemment et devenir le centre de l'espace public du quartier, un lieu de rencontre, un repère dans le paysage urbain.

*Le week-end je préfère aller en ville. Je vais à la Cascade, je vais aux cafés. Dans mon quartier il n'y a pas de cafés, rien pour se réunir avec mes copines. Il y a seulement des petites choses pour manger, pour les courses et quelques magasins de vêtements. Il n'y a pas une grande diversité de choix, juste le minimum, il manque des cafés ou un cinéma par exemple.*

Anushka, Achapnyak, 11 novembre 2015







- Logements
- Constructions informelles
- Zone de circulation
- Zone d'activité
- Zone sans fonction notable
- Zone commune
- Zone peu utilisée
- - - Zone bloc privée
- ← Orientation des bâtiments



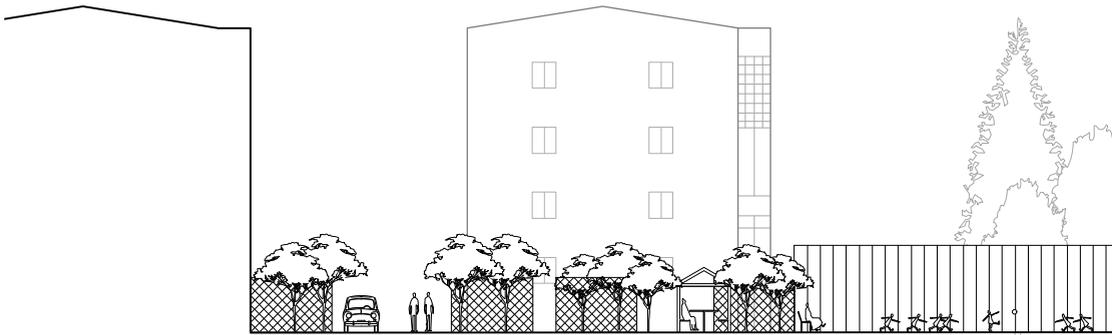
La coupe et le plan rapprochés montrent comment la colonisation de l'espace ouvert par les espaces privés a créé des sous-espaces ayant une définition plus claire de leurs fonctions. Effectivement la distance laissée entre les barres d'habitations et les garages ou les jardins ne permet pas d'autres activités que celle de circuler en voiture. Au centre, l'espace préservé se réduit au programme qu'il accueille; un terrain de foot.

Les « nouveaux pleins » posent donc une sorte de cadre à l'espace, permettant de ne pas mélanger les usages. Mais n'est-il tout de même pas trop réducteur lorsqu'il est si bien délimité qu'il n'est alors capable que d'accueillir une seule fonction précise comme le passage des voitures par exemple, excluant une dimension alors propre au piéton? N'est-ce pas trop rigide? Aussi, une fragmentation de l'espace non réfléchie peut amener certains espaces à être totalement incapables d'y accueillir quoi que ce soit en raison d'un mitage total de l'espace.

La fragmentation de l'espace doit alors être projetée de manière consciente afin d'offrir aux espaces nouvellement créés la possibilité non seulement d'avoir une fonction et de ne pas être saturé, mais de pouvoir s'adapter aux différents rôles que le temps leur administrera.

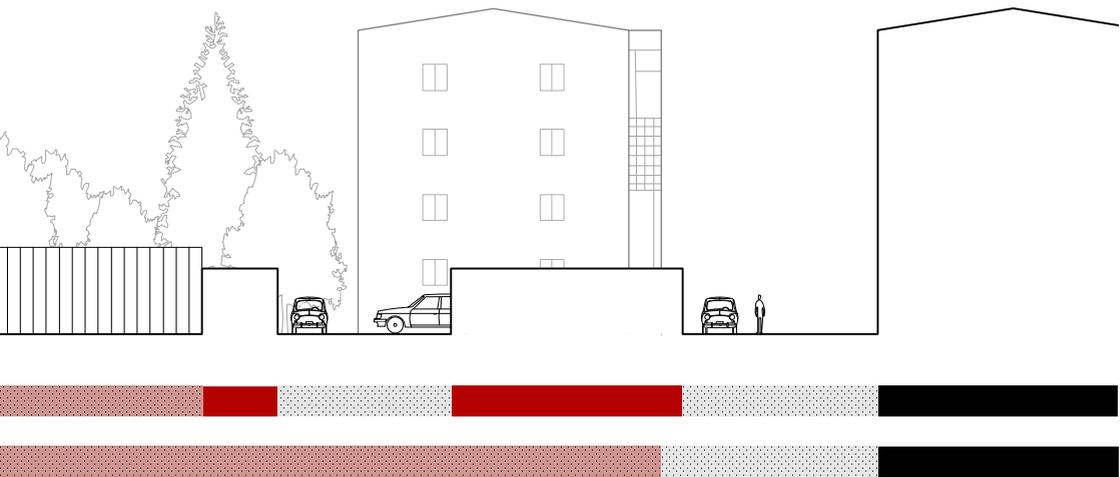
#### Coupe AA | 1:350

- Logements
- Constructions informelles
- Zone de circulation
- Zone d'activité
- Gazon



Aujourd'hui

Avant







## Նորաշեն

### 2.3 NORASHEN

Visible au loin, le quartier de Norashen a des allures de forteresse imprenable. Il se situe également dans le district d'Achapnyak et peut aisément s'associer au quartier de Khaghagh Don dans le district d'Erebuni situé au sud de la ville. Effectivement, ces deux quartiers sont les seuls dans toute la ville à posséder des dimensions spatiales de cette ampleur. Et pour cause, nous avons estimé qu'environ 30 000 personnes vivent à Norashen.

Situé non loin du pont de Davtashen ouvert en 2000, le quartier de Norashen est intéressant, car bien qu'il soit fait uniquement de tours, celles-ci sont tellement rapprochées qu'elles donnent l'impression d'une immense enceinte fermée. C'était sans doute la meilleure réponse que les concepteurs aient trouvée pour pouvoir construire des tours de plus de 50 mètres de haut dans une région à forts risques sismiques, tout en créant l'illusion d'un espace clos.

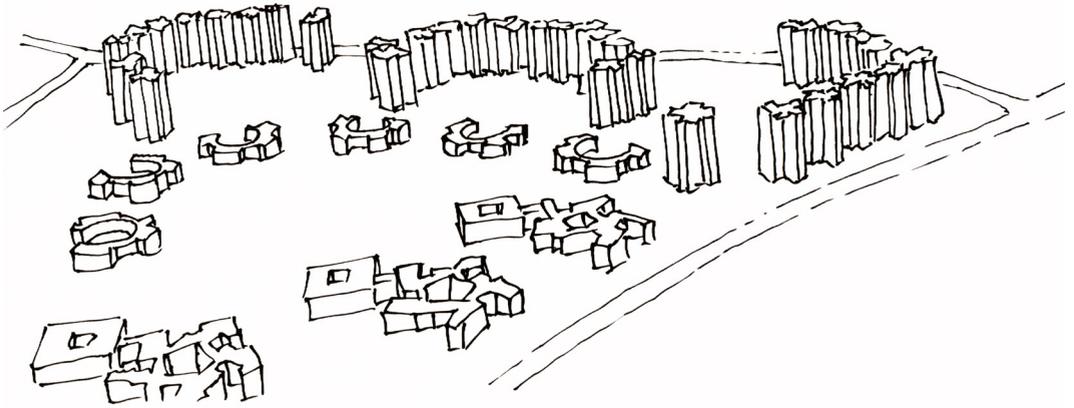
Estimée comme datant des années huitante, la rumeur voudrait que le projet d'origine dessine les lettres СССР du cyrillique « Союз Советских Социалистических Республик » désignant l'Union des républiques socialistes soviétiques.

«Aujourd'hui les quartiers sont un peu délaissés par la population par rapport à ce que l'époque soviétique prévoyait. L'une des raisons sont les conditions économiques du pays: L'État ne se soucie plus d'aménager les quartiers et de les entretenir. De plus, ces grands ensembles n'ont jamais fini d'être construits et aménagés. Ils ont fait les bâtiments, les crèches et les écoles et parfois quelques petits centres commerciaux (fig.11). Aujourd'hui grâce à l'initiative individuelle, il n'y a pas de problème de commerce. L'on peut s'acheter n'importe quoi à peu près partout (fig.4 et 12)»<sup>1</sup>

1  
Ashot Kanayan  
29 novembre 2015









Nature du plan | 1:5000

■ Bâti   ■ Gazon   ■ Arbres   ■ Places de jeux et surfaces communes

Au cœur du quartier, l'espace est aussi vaste que les tours sont hautes. Les proportions spatiales sont harmonieuses et malgré la mégalomanie du projet, l'air passe, la lumière aussi, et temps que l'on se tient suffisamment éloignés des tours, nous ne ressentons pas d'oppression (fig.7).

C'est un quartier difficile à lire comme une seule entité. D'une part, les bâtiments d'origine forment trois ensembles distincts d'allure monumentale et de l'autre, les petites constructions informelles ajoutées au fil du temps ont modifié les généreuses connexions spatiales entre chaque bloc pour ne laisser qu'un cheminement piéton minimal (fig.6). Notons qu'ici, les « nouveaux pleins » ne sont que des garages et qu'il n'existe pas ou trop peu de jardins privés pour en faire une carte.

Comme partout, les balcons en façade ont été bouchés, mais de loin, l'ensemble se mélange en un tout assez homogène (fig.1) qui rappelle le quartier de Bangladesh. L'abolement d'un chien résonne sur chaque façade et nous fait ressentir un peu plus le vide immense (fig.3).







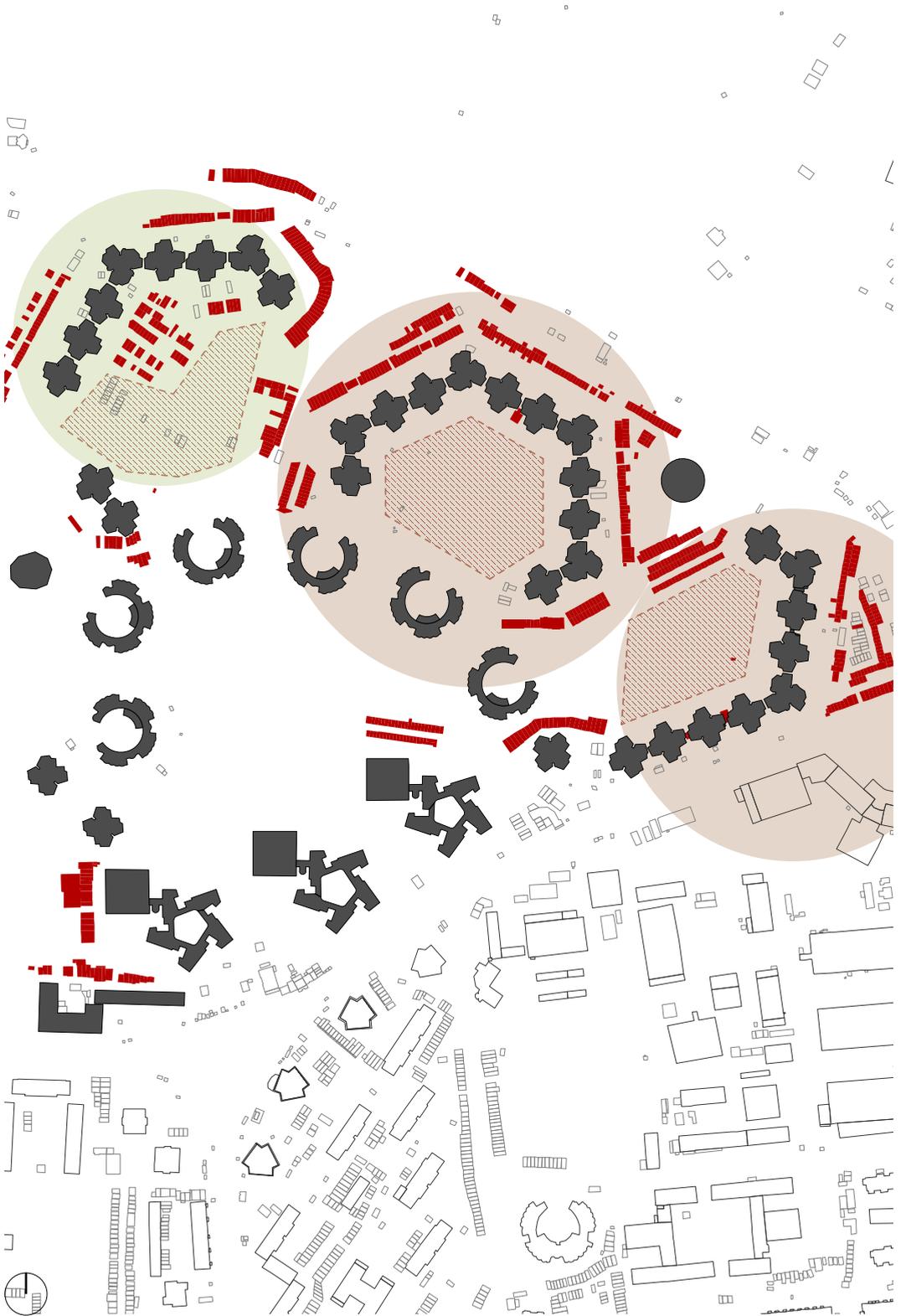
Évolution du bâti | 1:5000

■ Union soviétique: plan de base

■ Privatisation: constructions informelles



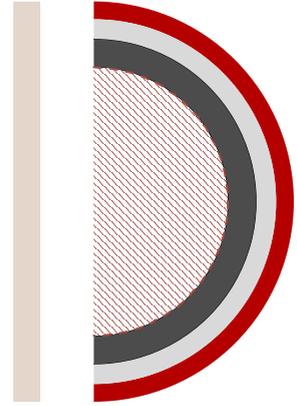
Engins de fitness soviétiques, Norashen



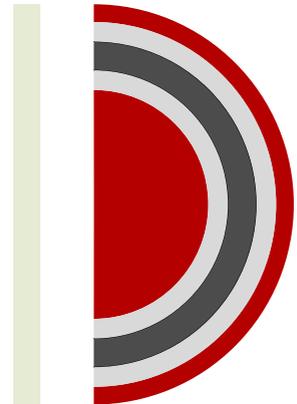
Disposition spatiale des nouveaux pleins | 1:5000

■ Privatisation: constructions informelles et jardins

Nous observons deux cas de figure. Celui-ci voit son espace intérieur conservé, les « nouveaux pleins » ont pris place à l'extérieur du système créant entre eux et les tours un espace dédié à la circulation et également à la vie en communauté puisque quelques petits magasins ont pris leur quartier aux pieds des immeubles. La forme en croix des tours propose de petites alcôves capables d'accueillir un espace public séparé des voitures. L'intérieur accueille toujours quelques places de jeux (fig.10) et autres infrastructures de sport héritées de l'époque soviétique (fig.2 et 5), mais le système semble s'être renversé puisque l'espace que l'on ressent le plus comme public est à l'extérieur du système.

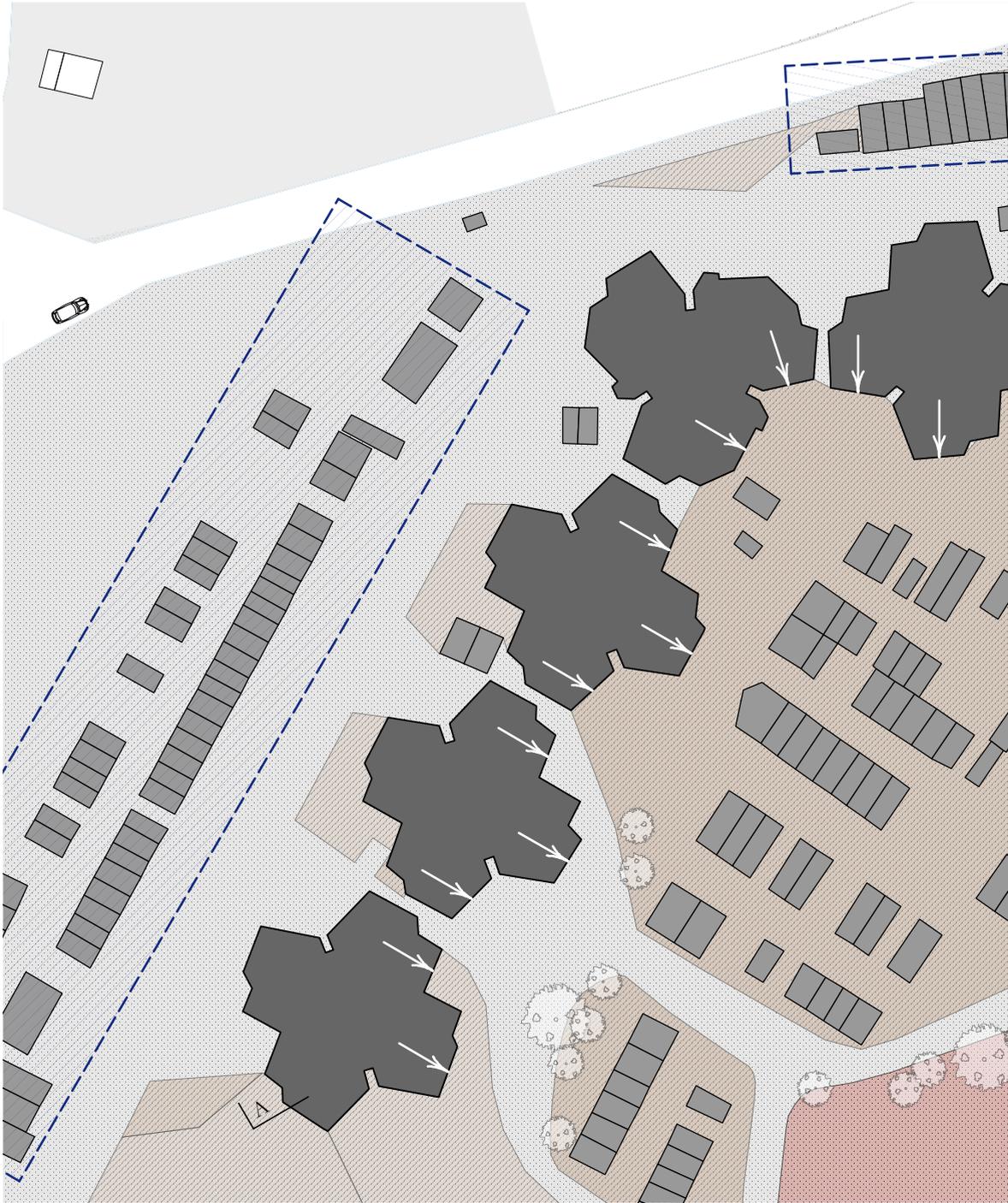


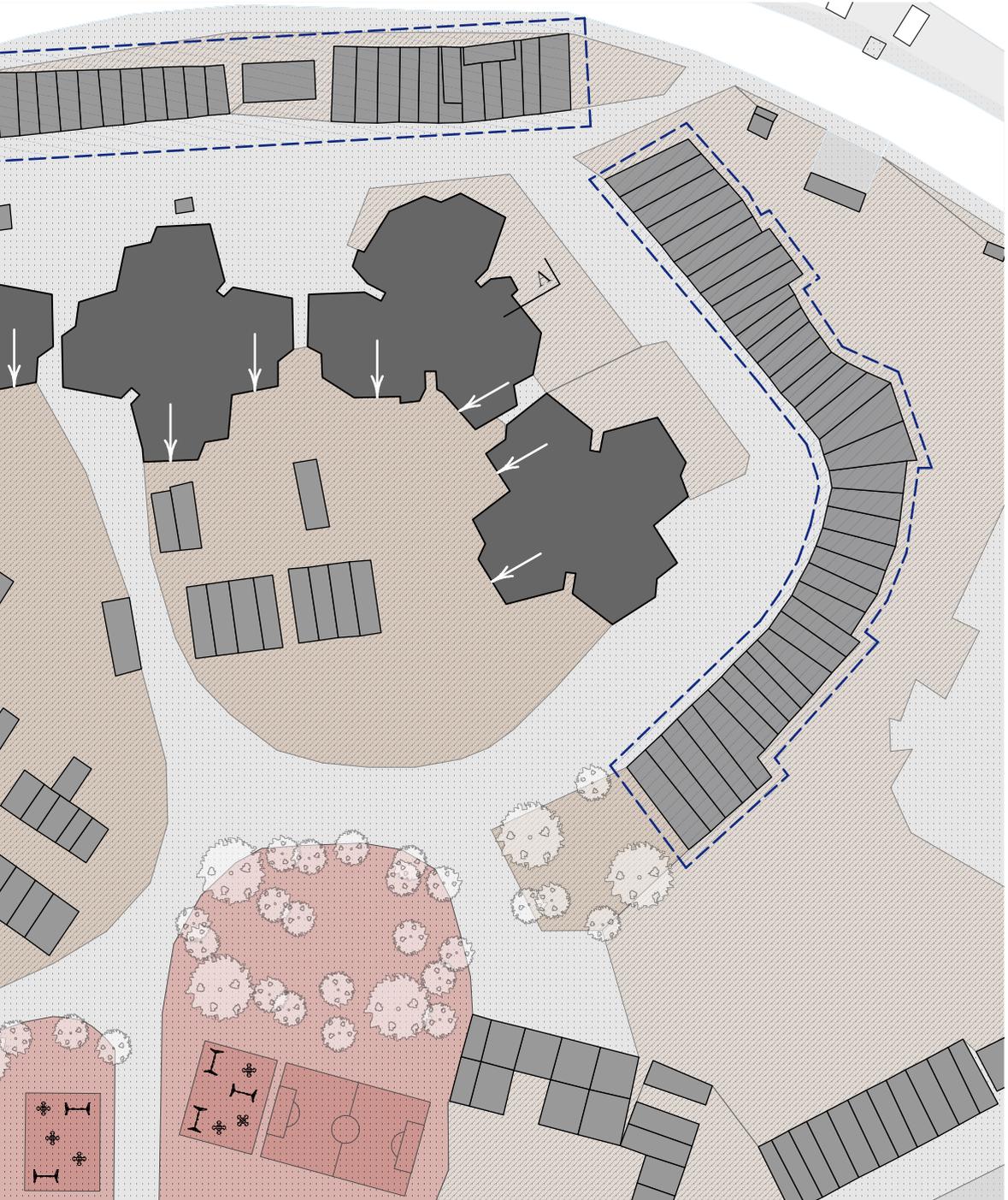
Dans le dernier schéma, l'individualité ne semble pas avoir trouvé suffisamment d'espace extradados pour se satisfaire et s'est également développée intrados. Pourtant, les constructions se sont pour la plupart construites perpendiculairement aux façades, et non parallèles comme à l'extérieur, de manière à conserver un lien visuel et physique avec les places de jeux pour enfants soviétiques qui ont été conservées.











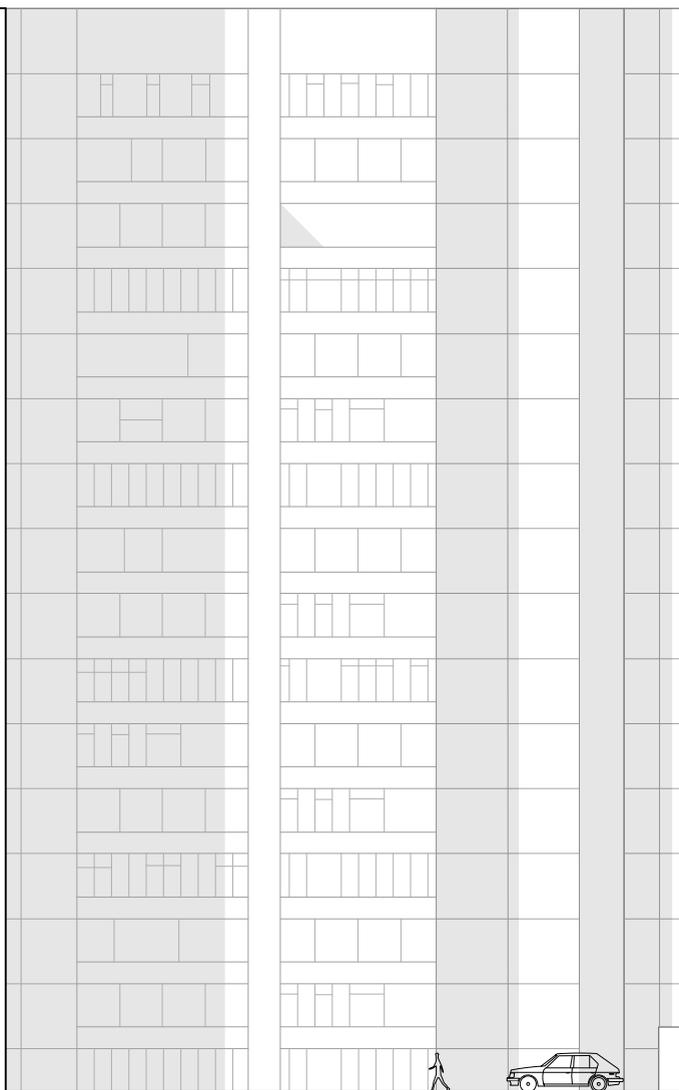
- Zone d'activité
- Zone sans fonction notable
- Zone commune
- Zone peu utilisée

- Logements
- Constructions informelles
- Zone de circulation

- Zone bloc privée
- Orientation des bâtiments

La coupe et le plan permettent de comparer aisément l'ampleur du projet par rapport aux autres quartiers analysés. Parallèlement, ils montrent comment des constructions dix fois plus petites ont finalement tout autant de force pour articuler l'espace extérieur.

L'emprise au sol régle la porosité du tissu, tandis que la coupe a un impact plus considérable sur l'atmosphère.



Aujourd'hui

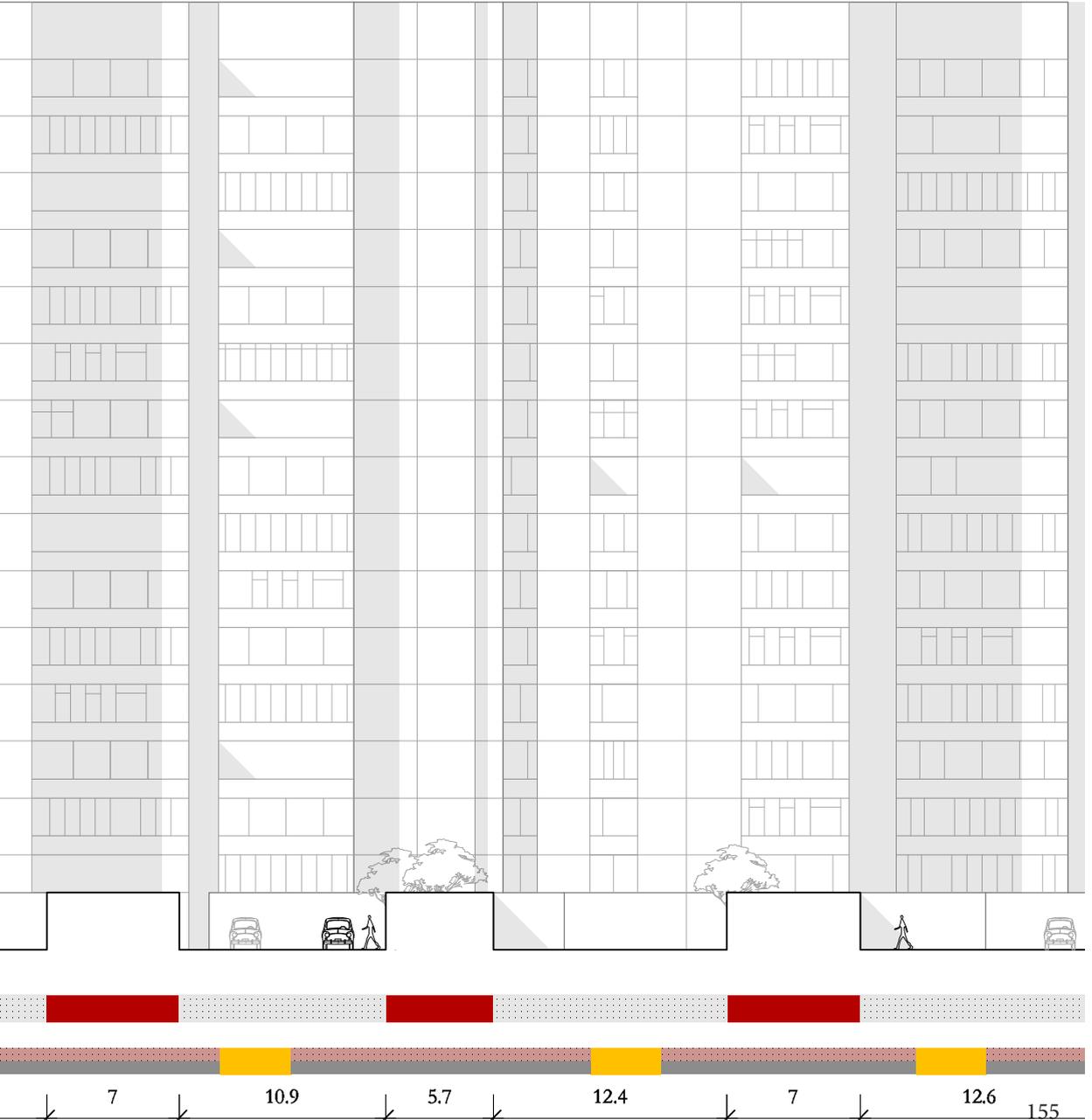
Avant

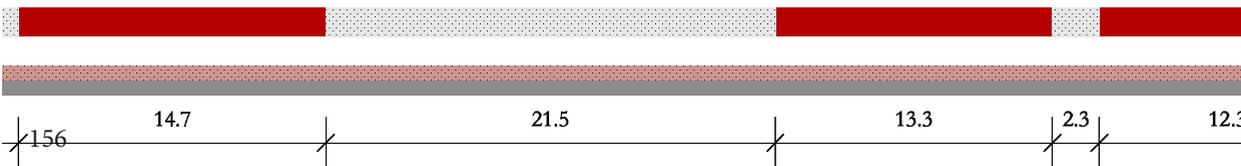
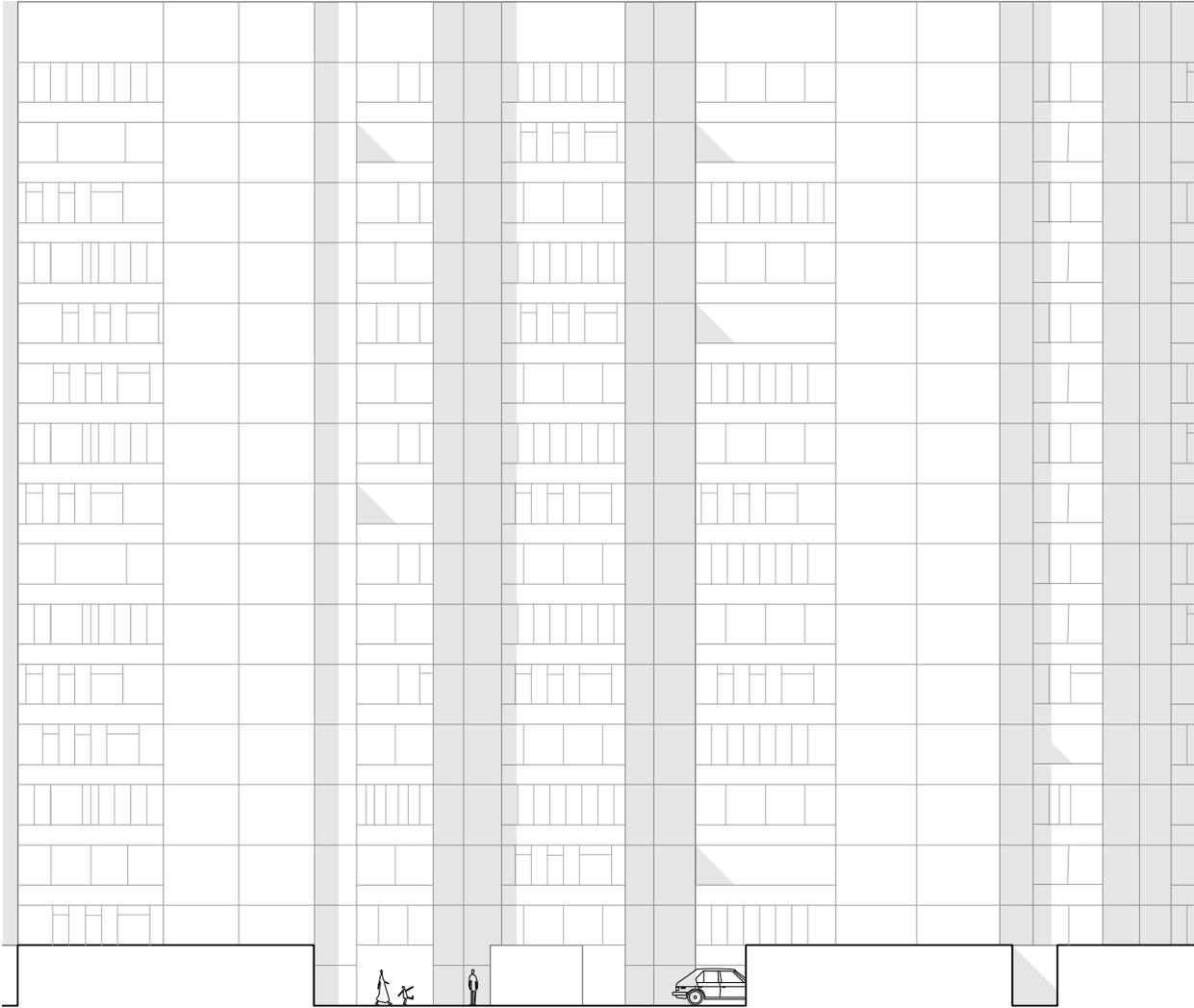
25.6

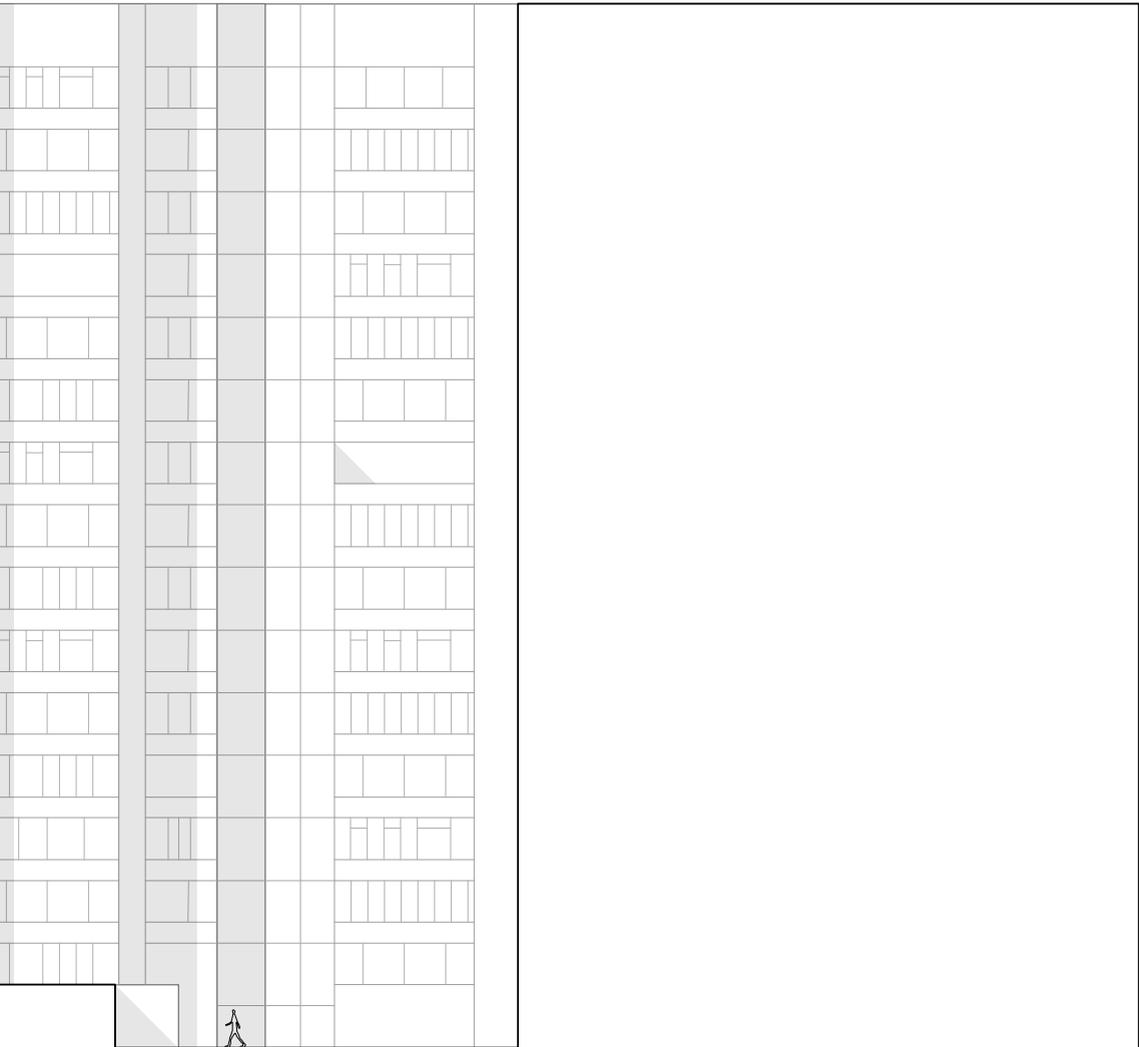
33.6

Coupe AA | 1:350

- Logements
- Constructions informelles
- Zone de circulation
- Zone piétonne
- Zone d'activité
- Gazon









Intérieur d'un îlot, Nor Arabkir



## Նոր Արաբկիր

### 2.4 NOR ARABKIR

Ce quartier est localisé dans le district d'Arabkir situé au nord de la ville, juste au-dessus du centre. Bordé par la rivière du Hrazdan de haut en bas, il a été récemment relié aux quartiers de l'autre côté du canyon — Davtashen et Achapnyak — grâce au pont de Davtashen. Ainsi, depuis les années 2000, les habitants vivant de l'autre côté de la rive traversent Nor Arabkir pour se rendre au centre. Il s'agit d'un des quartiers accueillant la population la plus aisée de la ville, ceci principalement grâce à sa grande proximité avec le centre; les erévanais considèrent même ce quartier comme central. Une plus-value est le terminus du métro, ce qui a contribué à attirer une population fortunée.

Architecturalement et spatialement parlant, Nor Arabkir ressemble beaucoup au centre puisque le quartier expose également fièrement ses îlots en tuf rose, de gabarit moyen, aux façades sur rue lisses et bien léchées (fig.12) qui contrastent avec les façades « patchwork » sur cour (fig.7).

Cette ressemblance flagrante n'est pas surprenante puisque Nor Arabkir fût planifié par Alexandre Tamaian dans son plan de 1924. Par ailleurs, il a ensuite été le premier quartier réalisé après le centre-ville à la fin des années 1940. Contrairement aux quartiers de Zoravar Andranik, Achapnyak ou Norashen, réalisés après la crise du logement des années 1960, la planification de Nor Arabkir n'a pas été soumise aux normes restrictives de l'habitat de masse de l'époque de Khrouchtchev qui exigeaient un nombre minimum d'habitants par mètre carré et une construction économique exempte de toutes décorations coûteuses.

Le district d'Arabkir est divisé officiellement en cinq différents quartiers et s'étend sur 12 km<sup>2</sup>. Il comprend des commerces dans la plupart de ses rez-de-chaussées et est traversé en son centre par un large boulevard — l'avenue Komitas — sur lequel se trouve un grand nombre de services (fig.2). Nous avons estimé qu'environ 16 000 personnes vivent dans la partie analysée de Nor Arabkir.





7



8



10



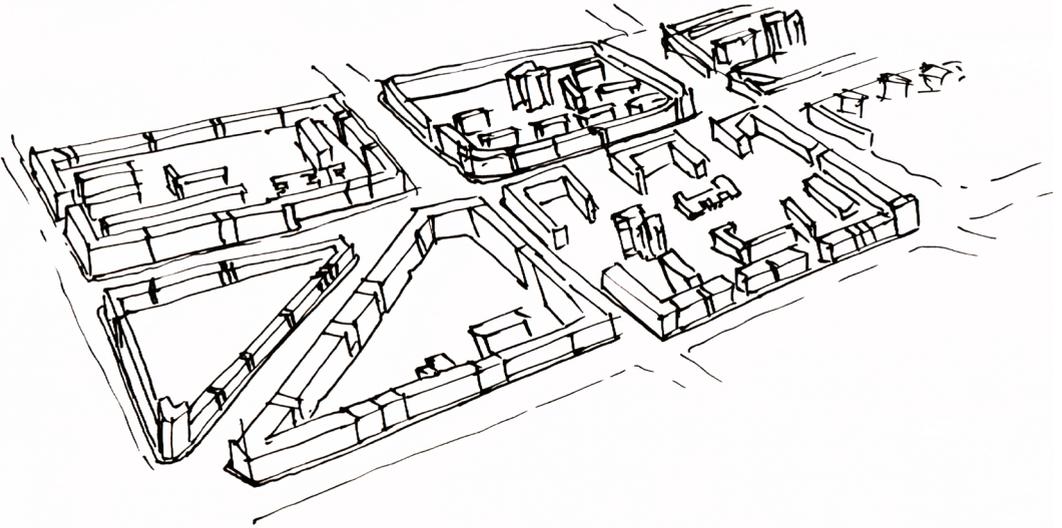
9

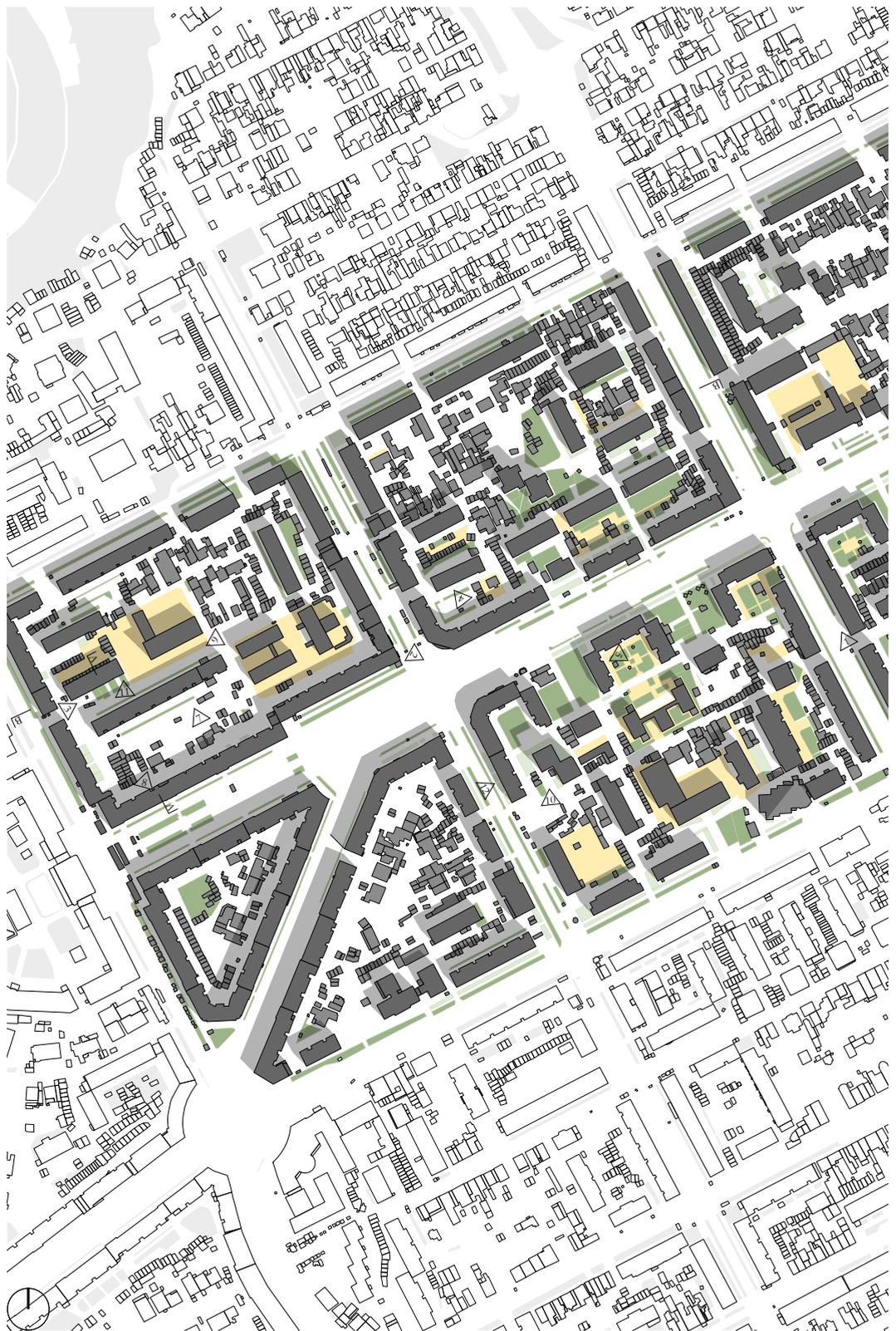


11



12





Nature du plan | 1:5000

■ Bâti

■ Gazon

■ Arbres

■ Places de jeux et surfaces communes

Ce quartier est composé d'îlots staliniens, ce qui le rend fondamentalement différent des quartiers analysés jusque-là puisque l'espace ouvert est clôturé. Une fois sorties du taxi, nous entrons littéralement dans le grand îlot et le contraste est évident entre le dedans et le dehors ; à l'intérieur, l'on s'aventure dans un monde complètement déconnecté de la ville bruyante et engorgée de voitures. L'ambiance y est paisible et à part quelques hommes qui travaillent à leurs jardins, aucune agitation n'est perceptible. Les majestueux murs en pierres de tuf coupent le son de la rue et l'ambiance visuelle nous rappelle celle d'Achapnyak en raison des façades « patchwork » et de leur hauteur (fig. 4).

Toutes les entrées sont côté cour (fig. 12), ce qui implique qu'il faut entrer dans l'îlot pour accéder à son logement. On ne peut s'empêcher de penser à une volonté d'autosurveillance puisque chacun peut avoir un œil sur qui entre ou sort de l'îlot.

Étant donné sa grande proximité avec le centre et sa population aisée, les voitures occupent une place considérable à l'intérieur des îlots. Pourtant, même si les habitants sont plus enclins à avoir une voiture, très peu d'entre elles sont parquées ou entravent le flux piéton. Certains garent même leur automobile dans leur jardin ce qui dégage d'avantage le passage (fig. 11 et 6). Ce qui vient limiter la porosité du tissu est l'accumulation des « nouveaux pleins ».

La cour intérieure est d'une telle taille qu'en plus des garages et des hangars, certains habitants y ont construit leur propre maisonnette (fig.8). On y trouve également des bâtiments plus imposants comme des barres d'habitations ou des écoles (fig.6). Ces dernières s'inscrivent sur des lignes parallèles au grand côté de l'îlot et permettent de réduire ce



grand vide. Parfois même, on bute sur des tours d'une dizaine d'étages qui sont venues s'implanter plusieurs décennies après la construction du quartier afin de pallier au manque de logements du début des années 1960 (fig. 10). Ce genre de situation est encore plus fréquente dans les îlots du centre-ville.

Dans la cour, on trouve ponctuellement des écoles et des parcs pour les enfants (fig. 5 et 6). Occasionnellement, il est possible de rencontrer des petits programmes publics comme des coiffeurs, des marchés ou même des personnes âgées qui vendent quelques fruits sur une table en bois mal calée qui leur sert de comptoir. L'intérieur des îlots n'accueille pas beaucoup de programmes commerciaux puisque ce sont les rez-de-chaussées côté rue qui contiennent tous les services.

«À Yerevan, vous pouvez trouver des constructions qui sortent sur le trottoir (fig.1) c'est absolument affreux mais c'est fait. C'est une mentalité. Après l'Indépendance en 1991, on a pensé qu'on était libres, qu'on pouvait faire tout ce que l'on veut et on a commencé peu à peu à perdre la beauté de la ville. La partie sud de Yerevan est moins touchée; il y a des rues et une ambiance qui ne se sont pas dégradées comme au centre-ville. Comme c'est périphérique, commercialement c'était moins intéressant et donc moins touché par ce phénomène qui a modifié l'image urbaine.»<sup>1</sup>

1  
Ashot Kanayan  
3 novembre 2015







Intérieur d'un îlot, Kentron  
Photo de Sebastian Stadler



Évolution du bâti | 1:5000

■ Union soviétique: plan de base

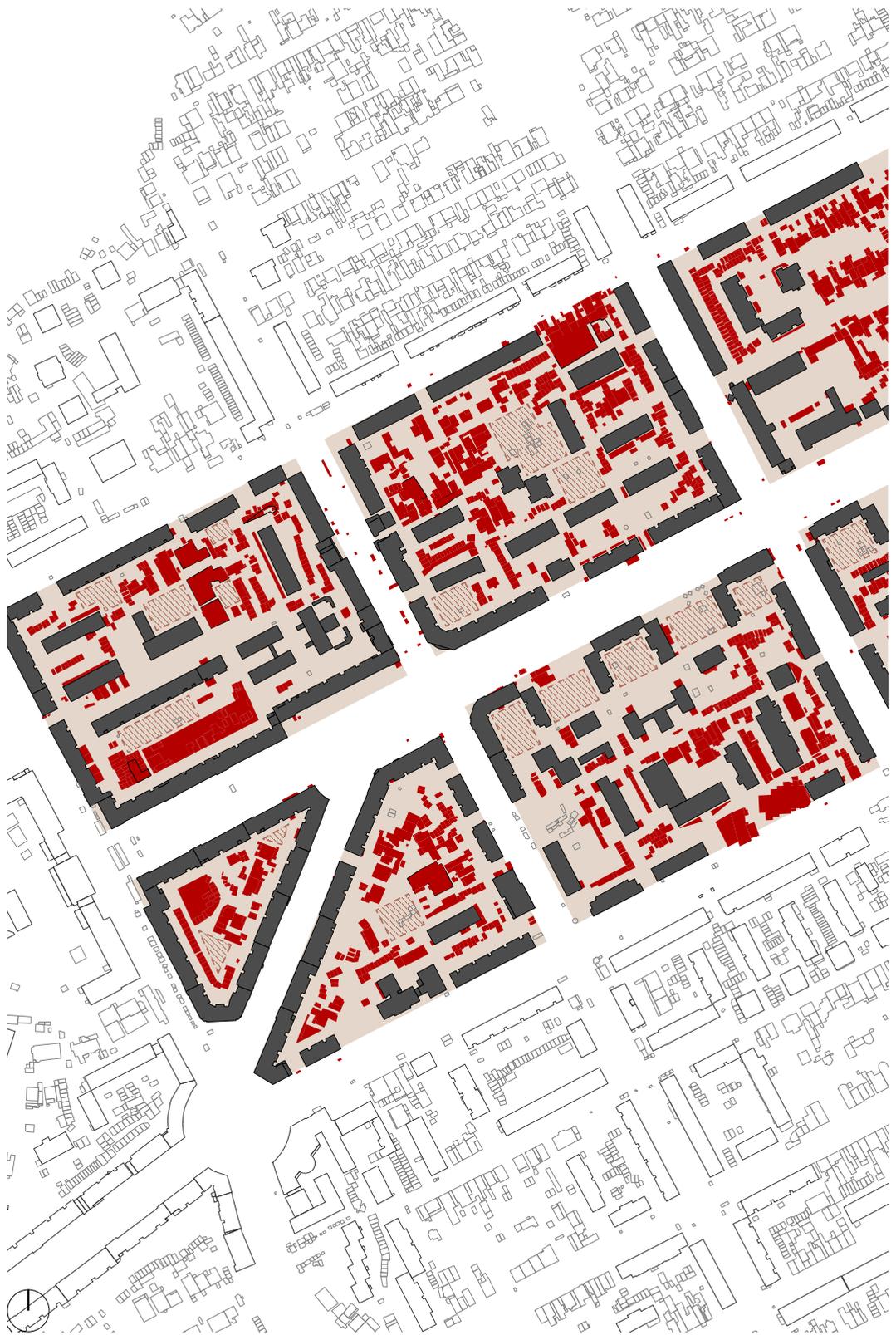
■ Privatisation: constructions informelles



La nature de l'espace ouvert à Nor Arabkir diffère de celui des grands ensembles khrouchtchéviens ; alors que dans ces derniers, les bâtiments sont disposés de sorte à générer un système ouvert, le système est ici fermé. Chez Khrouchtchev, les quartiers sont composés de « pleins » disposés régulièrement dans un « vide » alors que chez Staline, c'est le « plein » qui contrôle le « vide », il ne le laisse pas s'échapper, il l'enferme. Cet espace clôturé a été initialement créé telle une grande surface verte dans laquelle venaient se disposer d'autres barres. Les sous-espaces alors créés accueillent aujourd'hui une multitude de constructions informelles qui s'assimilent souvent à un immense chaos.

L'espace à l'extérieur des ilots est de nature complètement différente: des voies urbaines importantes, commerciales et exemptes de construction informelles. En effet, les « nouveaux pleins » restent tous contenus dans les ilots qui souvent se retrouvent alors plus saturés que dans d'autres quartiers. Aussi, il est intéressant de constater que l'espace public chez Staline est à l'intérieur, à l'échelle de l'ilot et passe à l'extérieur à l'échelle de l'ensemble des ilots.

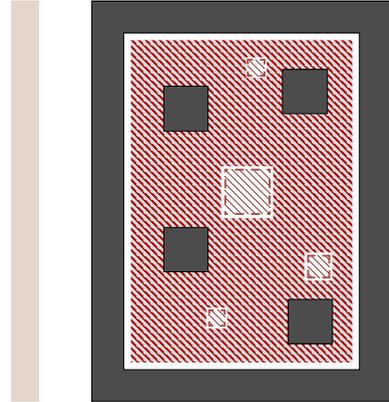


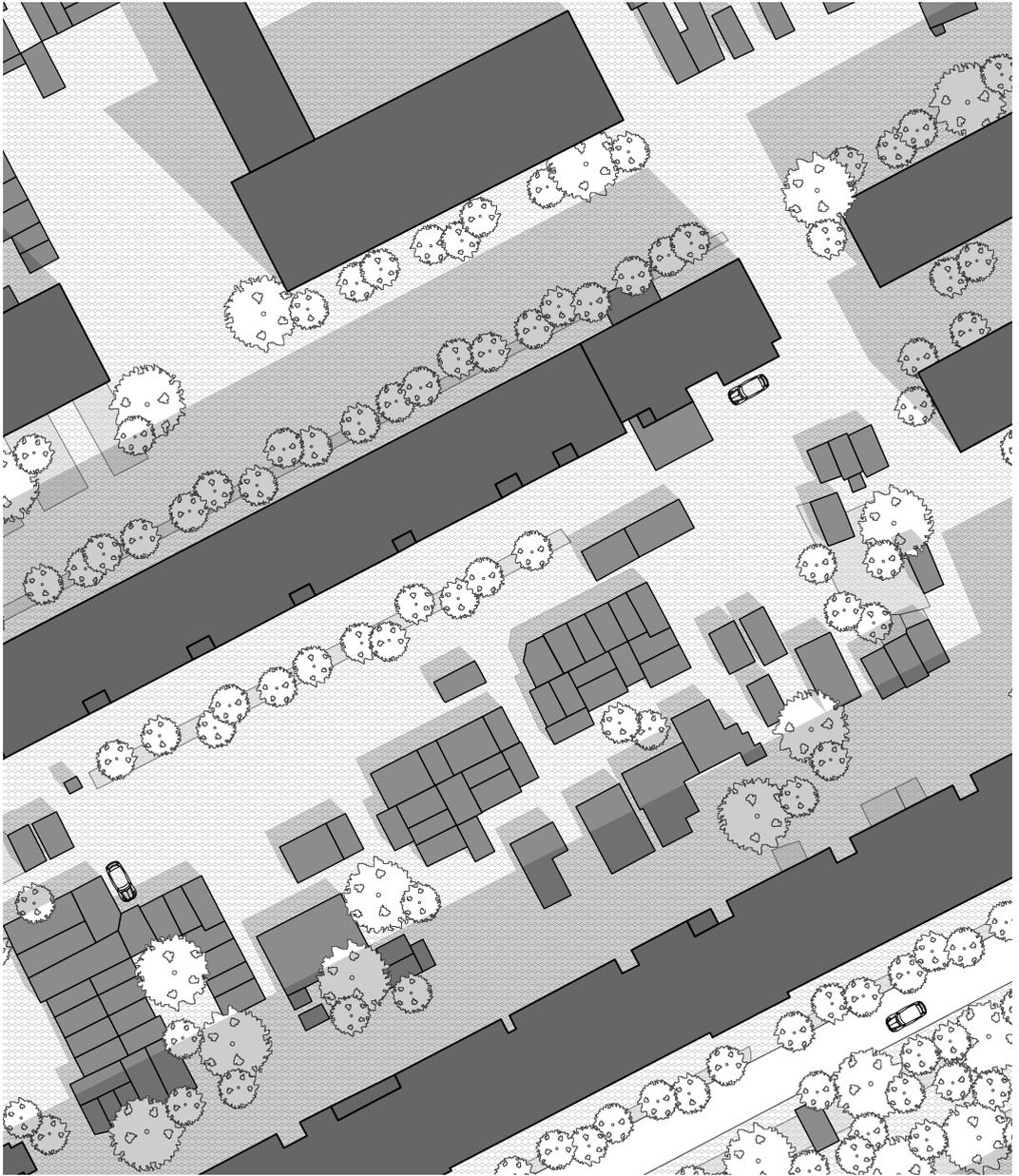


Disposition spatiale des nouveaux pleins | 1:5000

■ Privatisation: constructions informelles et jardins

Dans ce quartier les situations semblent se ressembler: une enceinte bâtie entourant un grand vide dans lequel sont venus s'implanter divers éléments pleins et ponctuels, laissant un espace ouvert la plupart du temps mité.







- Logements
- Constructions informelles
- Zone de circulation
- Zone d'activité
- Zone sans fonction notable
- Zone commune
- Zone peu utilisée
- - - Zone bloc privée
- ← Orientation des bâtiments



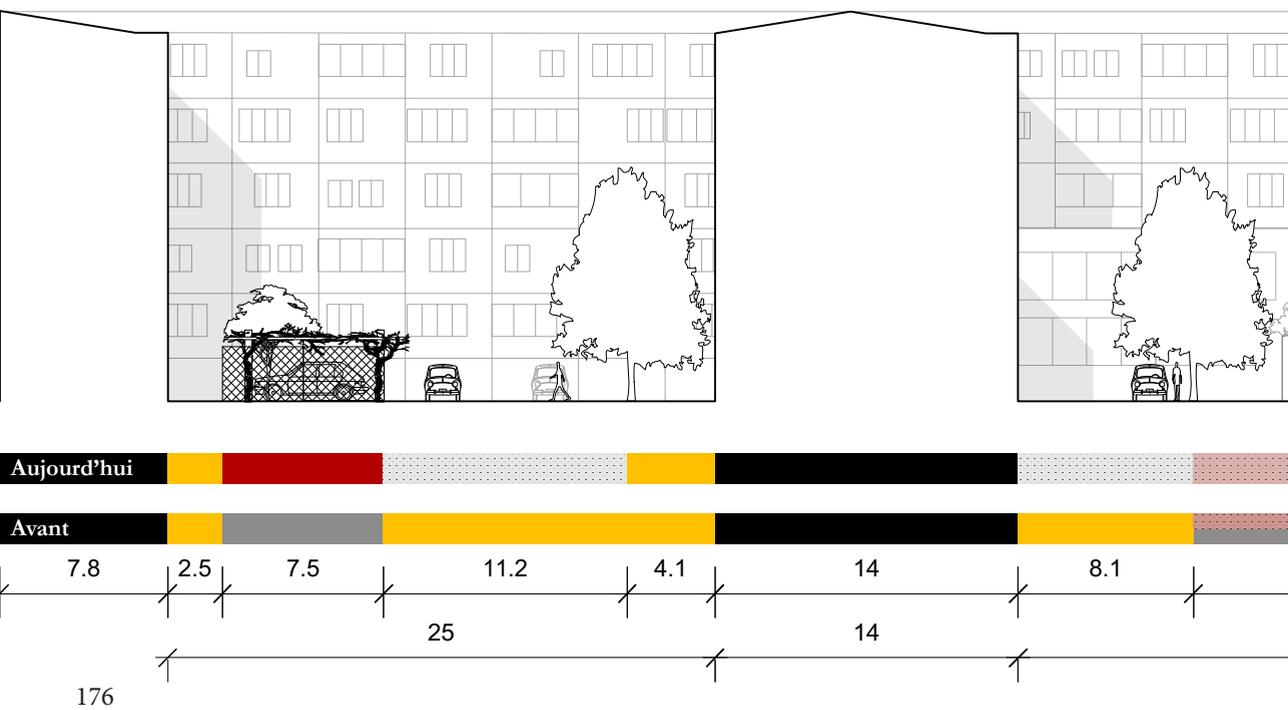
L'analyse en coupe démontre encore une fois l'existence de « nouveaux pleins » qui sont venus occuper la zone d'activité commune. À la différence des autres quartiers, certains pleins ne sont pas que des garages, hangars ou autres espaces de stockage, mais bien des maisonnettes (fig. 8). Pourquoi ces constructions de taille modestes sont-elles venues s'implanter dans ce type de tissu fermé plutôt que dans les formations ouvertes des districts d'Achapniak ou de Malatia-Sebastia? La réponse se trouve peut-être dans l'échelle. Les îlots, bien qu'impressionnants en terme d'emprise au sol, ont une hauteur raisonnable. Toutes les barres intérieures n'ont pas été construites, libérant des espaces juste assez grands pour y implanter sa maison tout en assurant le passage des voitures. «L'espace dans les cours est énorme. Tamaian souhaitait faire de plus petits blocs et l'intérieur était de simples espaces verts. Dans les blocs qui sont de taille comme Tamaian l'avait projeté, rien ne se passe, car c'est trop petit pour y mettre quoi que ce soit.»<sup>1</sup>

1

Sarhat Petrosyan  
11 novembre 2015

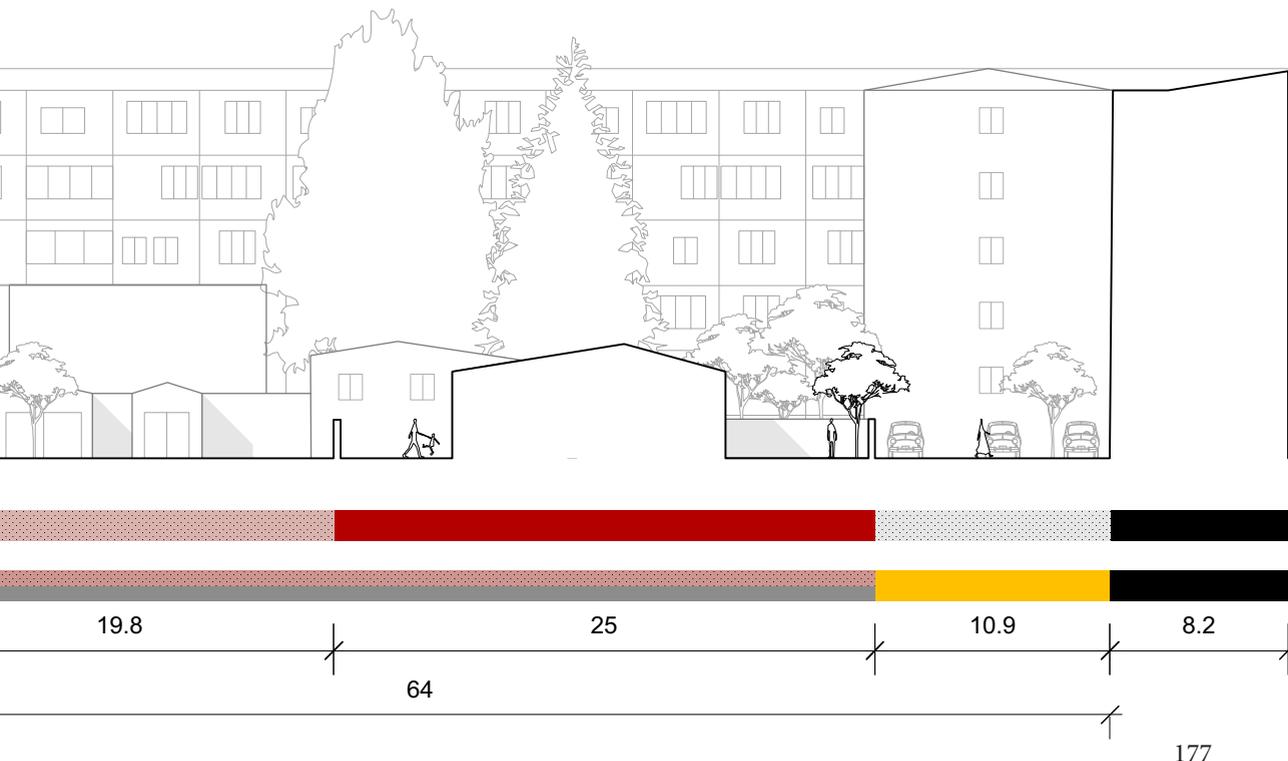
Coupe AA | 1:350

- Logements
- Constructions informelles
- Zone de circulation
- Zone piétonne
- Zone d'activité
- Zone sans fonction notable
- Gazon



*« Depuis mon appartement, j'ai la vue sur la rue et sur la cour. L'une est restée fidèle à elle-même, alors que l'autre s'est totalement transformée. Quand j'ai emménagé il y a quarante ans, ma fenêtre donnait sur un joli parc. »*

Lusine, Nor Arabkir, 9 novembre 2015



## ASHOT

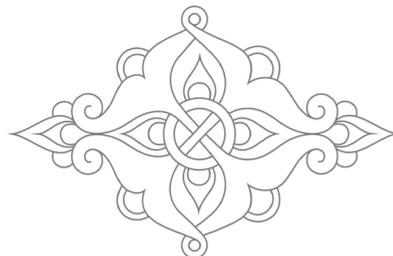
C'est grâce à une amie arménienne habitant à Yerevan, mais rencontrée en Suisse que nous rencontrons Ashot, architecte de profession. Cet homme d'environ 35 ans habite à Nor Arabkir depuis sa plus tendre enfance. Lorsqu'il vivait encore avec ses parents, il se rendait à l'école d'architecture dans le centre. Depuis qu'il s'est marié, il a déménagé, mais toujours dans le même quartier, près de l'arrêt de métro. Pour lui, même si le métro est trop petit à l'échelle de la ville, il aide les habitants à se sentir comme dans une vraie capitale. De plus, il assure que la différence entre les quartiers est principalement due au fait que certains sont desservis par le métro et d'autres pas. Les quartiers de la ville situés proche d'une station de métro sont des endroits privilégiés ; le coût des habitations à ces endroits-là est bien plus élevé qu'ailleurs.

« À mon époque, les enfants jouaient et les adultes se réunissaient sous un petit kiosque où ils discutaient ou jouaient aux cartes. Aujourd'hui il y en a toujours, mais ce sont des personnes âgées, juste les jeunes d'autrefois qui ont vieilli. »

Aujourd'hui, après l'école les enfants vont prendre des cours de musique, de danse, ils s'occupent différemment, tout comme les adultes.

Ashot ne connaît d'ailleurs presque personne habitant dans son bâtiment, alors qu'à l'époque, tout le monde connaissait tout le monde ; il y avait des rumeurs, des commérages, des discussions passionnées. Cette tradition s'est perdue aujourd'hui. Les gens n'ont plus autant de temps libre et les mœurs ont considérablement changé.

Pour lui, l'idée de communauté prévue dans les quartiers soviétiques s'estompe progressivement, laissant place à un individualisme qui s'exprime autant socialement que physiquement par les constructions informelles. La cour se meurt. Paradoxalement, c'est dans les bidonvilles ou les bourgs d'immigrés aux maisons individuelles et jardins privatifs que l'on trouve aujourd'hui le plus de cohésion de voisinage, bien que ce soient ces quartiers qui aspirent le plus à l'individualité.





### 3. ANALYSE COMPARATIVE

#### 3.1 TERRITORIALE

La spécificité de la ville est le fait qu'elle est scindée par le canyon du Hrazdan, une faille dans le territoire rendant la partie ouest de la ville, où se trouvent trois quartiers sur les quatre analysés, moins bien connectée que la partie est.

L'économie n'étant désormais plus ce qu'elle était au temps de l'empire soviétique, les ponts sont rares, car extrêmement chers à construire. De nos jours, nous en comptons uniquement trois dans la partie la plus accidentée du terrain. Situés à plusieurs kilomètres les uns des autres, ils obligent les habitants à faire des détours importants.

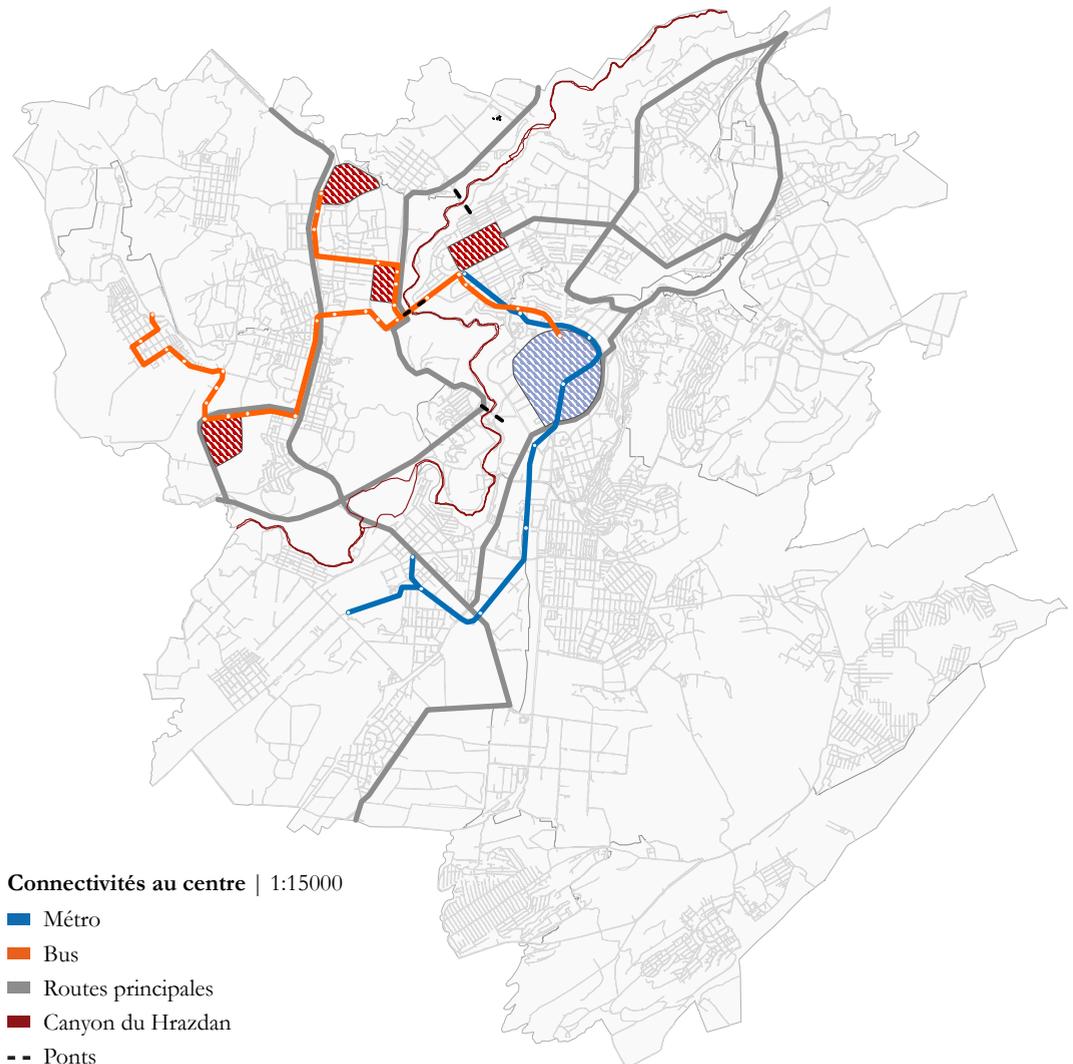
Yerevan s'est implantée sur un territoire vallonné. En plus de l'immense canyon, la topographie en forme de bol influe énormément sur les connexions, que ce soit les réseaux routiers ou les transports en commun. D'une part, les routes suivent la pente la plus douce, d'où leur forme plus ou moins circulaire autour du centre-ville. De ce fait, elles ne sont pas aussi directes que pourraient l'être les avenues d'un plan en damier. D'autre part, une pente importante peut poser des problèmes lorsqu'il s'agit de trouver un transport public adéquat et surtout pas trop coûteux. Jusqu'en 2004, Yerevan disposait d'un téléphérique reliant le centre-ville au quartier résidentiel de Nork, dans l'est de la ville. C'était un moyen de transport efficace et judicieux, qui donnait en plus un certain charme à la capitale. Aussi, il existait un réseau de tramway depuis 1906 qui a été aboli en 2004 en raison d'un coût d'exploitation qui dépassait de loin les recettes. Depuis, les rues ont été regoudronnées.

La carte ci-contre montre que Nor Arabkir est effectivement le seul quartier relié par le métro, ce qui fait de lui un endroit privilégié comme le montrent ses loyers élevés. Pour ce qui est des trois autres quartiers analysés — Zoravar Andranik, Achapniak et Norashen —, ils sont tant bien que mal connectés au centre par des lignes de bus officielles. Ces dernières ne sont pas des plus directes, surtout lorsqu'il s'agit de connecter Zoravar Andranik qui se situe à plus de quarante minutes en bus du centre-ville. Achapnyak et Norashen ont eux la chance d'être

chacun localisés près de deux des trois ponts qui traverse le canyon, ce qui permet un lien efficace et presque direct au *Kentron*.

En plus des lignes de bus officielles, il y a les *martsbukas*, des minibus à pas plus de vingt places, remplis la majorité du temps par le double de personnes. Ils ont le défaut de ne pas être d'une grande sécurité mais la qualité de desservir la ville presque entière. La municipalité de Yerevan, en prenant en compte la tendance à la hausse de l'utilisation des transports publics, prévoit pour les années à venir d'augmenter le nombre de bus sur le territoire de la capitale afin de réduire celui des *martsbukas*.<sup>1</sup>

1  
[www.yerevan.am/public-transportation](http://www.yerevan.am/public-transportation)







Station de métro Marshal Baghramyan, Kentron  
Photo de Sebastian Stadler



Avenue Mesrop Machtots, avant 1960

## 3.2 LOCALE

Avec cette analyse comparative, nous souhaitons comprendre précisément comment ces quartiers s'organisent et comment les «nouveaux pleins » se sont implantés en fonction de la structure urbaine de base.

Les quartiers que nous avons analysés jusqu'ici ont chacun une forme urbaine différente. Bangladesh présente un système organique composé de tours et de barres. Achapnyak dispose ses barres sur une trame orthogonale. Norashen forme des arcs de cercle avec ses tours et Nor Arabkir propose des îlots.

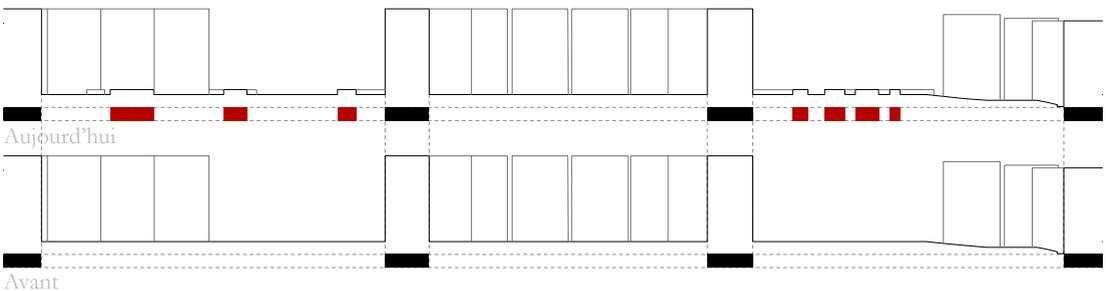
Pourtant, malgré leur structure urbaine différente, ils présentent plusieurs similarités quant à leur organisation programmatique dont nous proposons ici une analyse comparative rapprochée.

Dans un deuxième temps, l'intérêt a été mis sur la porosité urbaine. Le piéton, acteur mis au centre de notre analyse, se déplace dans chaque quartier. Les « nouveaux pleins » dérangent-ils les chemins piétons? Reste-t-il une trame ou un réseau piéton visible?

L'espace ouvert présente par moment des espaces très vastes, presque intimidants. Comme analysé dans les coupes ci-dessous, l'emprise du «vide» au sol dépasse largement celle du «plein» à l'époque soviétique. L'échelle à l'intérieur des quartiers de Norashen et parfois de Bangladesh ne peut pas être décrite comme humaine, ce qui est paradoxal au vu du but conceptuel de ces espaces pendant la période soviétique; de grandes places au caractère communautaire où se réunissent les enfants du quartier et dans lesquelles se racontent les derniers commérages entre voisins. Mais concrètement, est-il possible d'y jouer à cache-cache?

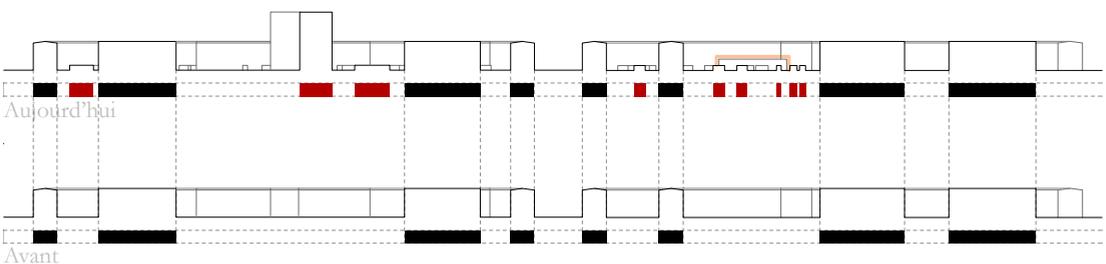
L'appropriation dans l'espace ouvert par les habitants entraîne une importante transformation des quartiers. Les constructions informelles s'insèrent particulièrement à l'intérieur des petites cours formées par les hauts bâtiments, souvent de façon rectiligne le long de la route ou d'un chemin piéton existant.

Dans l'idée d'accentuer l'individualité de chacun, on trouve aux rez-de-chaussées des bâtiments, éparpillés à l'intérieur de l'ensemble, ces petits jardins improvisés et grillagés pour la plupart du temps. En somme, on comprend une sorte d'extension de l'appartement à travers ces différentes actions. Ces «nouveaux pleins» formés par les constructions informelles denses et groupées jouent un rôle relativement important



Norashen : coupe territoriale BB, avant et aujourd'hui | 1:5000

■ Ecoles et crèches



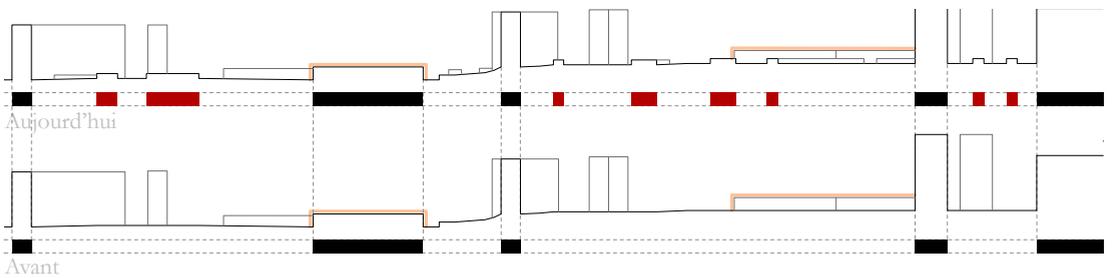
Nor Arabkir : coupe territoriale BB, avant et aujourd'hui | 1:5000

■ Ecoles et crèches

dans l'espace ouvert. En plus de leur identité de « pleins », ils donnent une nouvelle échelle au quartier, cette fois-ci plus accessible à l'Homme.

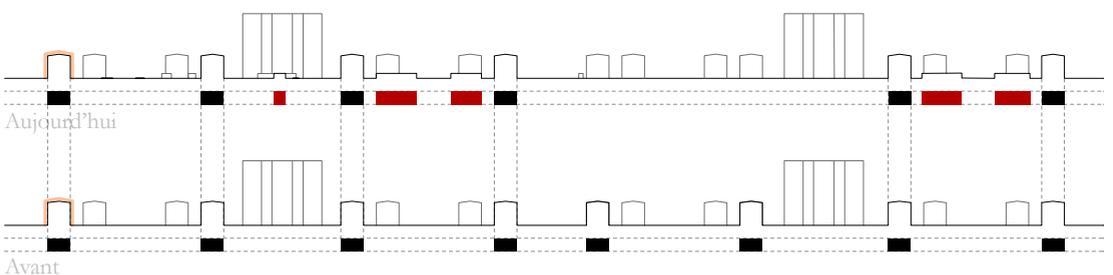
	Nombre d'habitants	Surface extérieure	Surface extérieure/personne
Zoravar Andranik	44'580	501'200 m <sup>2</sup>	11 m <sup>2</sup> /personne
Achapanyak	8'280	280'000 m <sup>2</sup>	34 m <sup>2</sup> /personne
Norashen	30'000	485'000 m <sup>2</sup>	16 m <sup>2</sup> /personne
Nor Arabkir	15'960	444'800 m <sup>2</sup>	28 m <sup>2</sup> /personne

Nous avons fait le tableau ci-dessus afin de rendre compte de la densité de chaque quartier. Certains résultats peuvent être surprenants en regards du dégagement spatial de leur quartiers.



Zoravar Andranik : coupe territoriale BB, avant et aujourd'hui | 1:5000

■ Ecoles et crèches



Achapnyak : coupe territoriale BB, avant et aujourd'hui | 1:5000

■ Ecoles et crèches

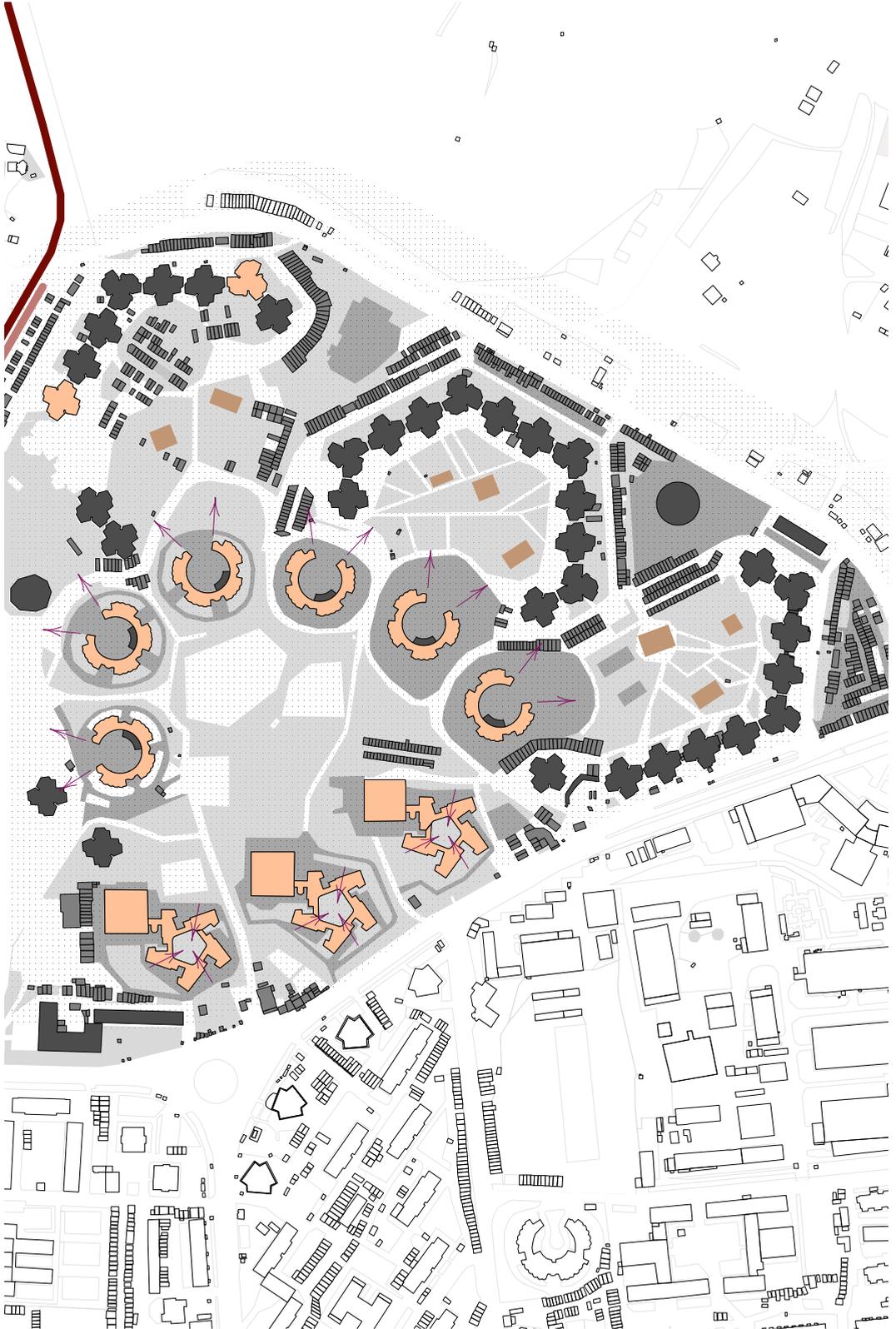
Dans un souci d'égalité et d'amélioration des conditions de vies, l'urbanisme soviétique projetait de développer les infrastructures dans l'environnement direct des habitants de chaque quartier. Si toutes les infrastructures n'ont pas eu le temps ou les moyens de voir le jour, la priorité a tout de même été alouée aux écoles et aux crèches. Bien que certaines aient été construites ultérieurement, la plupart des quartiers soviétiques sont aujourd'hui correctement desservis par ces programmes. Il est intéressant de comparer l'emplacement de ces services publics dans les quartiers qui présentent une structure urbaine différente et d'analyser leur impact sur l'espace ouvert.

Dans le programme soviétique, la garderie ne devait pas être à plus de 800 mètres de l'habitation de l'enfant et l'école pas au-delà de 1 000 ou 1 500 mètres.

La hauteur de ces bâtiments ne dépasse jamais deux étages, ce qui leur permet de s'inscrire visuellement dans un environnement qui les protègent, étant donné la grande différence de hauteur avec les immeubles d'habitation alentours.

En plan, c'est dans les quartiers de Bangladesh et de Norashen que les infrastructures liées à l'enfant sont clairement identifiables en raison de leur forme. Par contre, si à Bangladesh elles prennent place au milieu de l'ensemble, à Norashen, elles sont posées en dehors, de telle manière à scinder le quartier en deux. D'un côté, la zone scolaire et de l'autre la zone résidentielle. Cependant, les bâtiments en forme de cercle s'ouvrent sur la zone résidentielle de manière à créer un lien visuel et physique avec les tours d'habitation comme pour indiquer à quel ensemble bâti elles appartiennent. Ce qui n'est pas le cas de celles situées au sud-est qui se ferment totalement car elles n'ont que la routes avec qui dialoguer. Peut-être ont-ils profité de cette situation et de la forme introvertie des bâtiments pour y placer les enfants en plus bas âge. Nous observons le phénomène inverse dans le quartier de Bangladesh où les infrastructures scolaires profitent de leur forme non pas pour se connecter à leur environnement direct mais pour se regarder les unes les autres et créer un espace propre à leur fonction tout en conservant leur propre cour intérieure. Cependant, les redens qu'elles présentent au quartier ont la faculté de dialoguer à une échelle plus rapprochée avec leur environnement plutôt que de présenter des façades impénétrables. Malheureusement, des séries de garages sont par moment venus se placer dans les zones inqualifiables qui n'appartiennent ni vraiment aux infrastructures ni vraiment aux habitations mais qui contribuaient à la fluidité de l'espace ouvert à l'échelle du quartier. Ce phénomène induit un sentiment de resserrement aux abords des infrastructures scolaires

qui épargnent malgré tout le centre commun qu'elles ont créé entre elles. L'implantation des infrastructures scolaires des quartiers de Nor Arabkir et d'Achapnyak semblent moins pertinentes à analyser car elles n'ont sans doute pas toutes pu être construites à l'époque soviétique et sont venues s'ajouter ultérieurement là où la place le permettait, ne s'inscrivant ainsi pas dans une cohérence projectuelle.



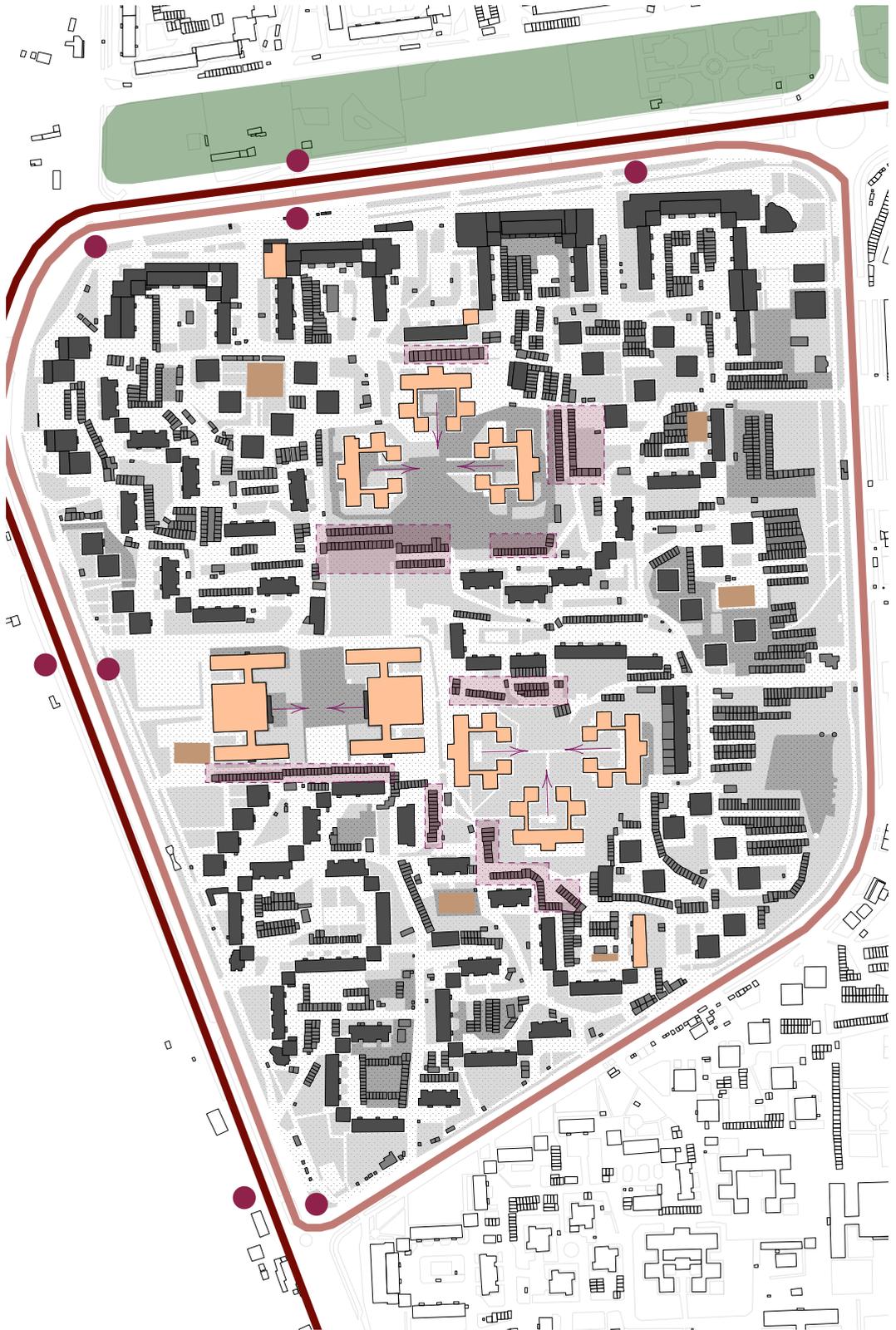
Norashen : education | 1:5000

■ Ecoles et crèches

■ Places de jeux

■ Routes commerciales

■ Routes principales



Bangladesh : éducation | 1:5000

- |   |   |  |
|---|---|--|
|  Ecoles et crèches |  Routes commerciales |  Parc |
|  Places de jeux    |  Routes principales  |  Bus  |

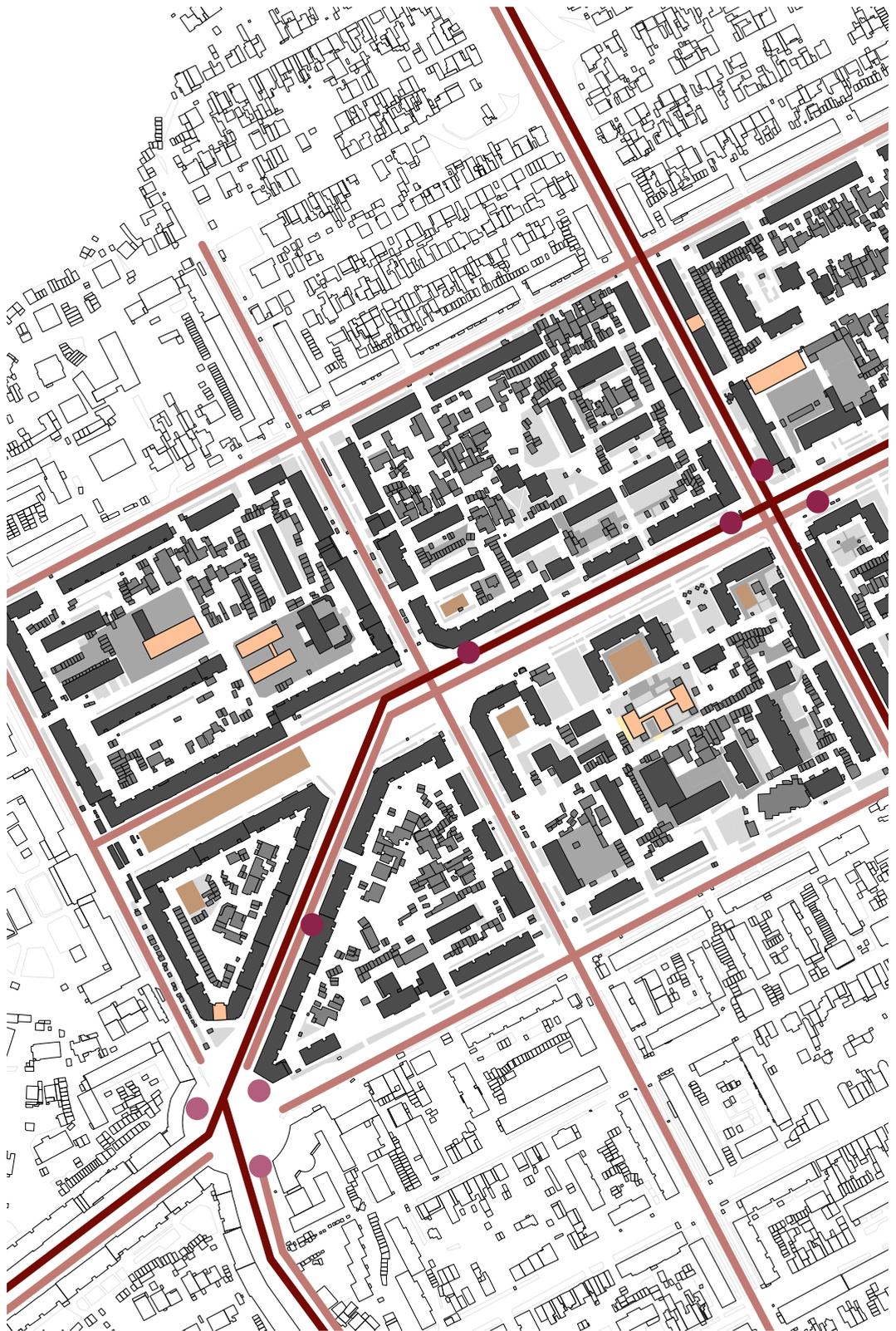


Achapnyak : education | 1:5000

- Ecoles et crèches
- Places de jeux

- Routes commerciales
- Routes principales

- Parc
- Bus



Nor Arabkir : education | 1:5000

■ Ecoles et crèches

■ Routes commerciales

● Métro

■ Places de jeux

■ Routes principales

● Bus

En ce qui concerne la porosité urbaine, nous pouvons remarquer, selon les plans ci-après, que la fluidité à l'extérieur des quartiers est partout restée intacte, les appartements des habitants ne s'étant pas étendus jusque sur la voie publique, les cheminements ou rues obstrués restent à l'intérieur même des quartiers.

En s'intéressant plus spécifiquement aux cheminements intérieurs, il est intéressant de comparer Achapniak avec Nor Arabkir qui les deux se posent sur une trame orthogonale.

Pourtant, l'implantation des garages de fortune à Achapnyak s'est faite de manière à respecter les chemins piétons — partagés aujourd'hui avec les voitures — prévus par Khrouchtchev tandis que dans le quartier de Nor Arabkir, les constructions de fortune se sont érigées de manière à obstruer la plupart des chemins et rues existantes jusqu'à créer même des impasses par endroit qui ne sont pas visibles en plan mais que nous avons pu expérimenter (fig. p.201)

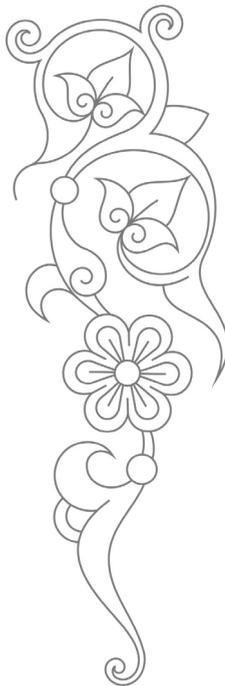
Les chemins conservés à Achapnyak traversent l'intérieur de son tissu urbain qui fonctionne comme un ensemble en raison de son système ouvert. À Nor Arabkir, même s'il était initialement possible de traverser le quartier par les cours, le tissu propose un système fermé qui fonctionne par blocs indépendants les uns des autres. Cette différence a sans doute un impact sur la notion d'appartenance qu'un habitant d'Achapnyak projette à une plus grande échelle qu'à Nor Arabkir qui se cantonne à celle du bloc d'habitation. L'impact à l'échelle de l'ensemble du quartier est donc moins flagrante pour l'habitant du quartier de Nor Arabkir qui construit son garage que pour celui d'Achapnyak qui est en connexion visuelle directe avec ce qui se passe au-delà de son périmètre d'habitation et comprend qu'il perturbe un flux.

Norashen et Bangladesh proposent tout les deux des cheminements sinueux qui suivent leur structure urbaine organique. Mais leur ampleur et différente, ce qui a une conséquence sur le lieu d'implantation des constructions informelles.

Norashen est appréhendé de manière différente au vu de sa faible densité de bâti. En effet, la plupart des garages se sont construits en dehors des arcs de cercle, ce qui épargne ses espaces intérieurs. L'espace ouvert de ce quartier semble tellement immense que les petites constructions informelles paraissent avoir été trop timides pour s'y implanter. La surface au sol y est beaucoup moins saturée qu'ailleurs ce qui n'entrave pas les chemins propre à chaque bloc. Par contre, ils viennent perturber les connexions d'un bloc à l'autre et surtout d'un bloc à son environnement direct comme les écoles par exemple, au sud du quartier.

De son côté, Bangladesh présente des distances entre les bâtiments qui sont proches de celles observées dans les quartiers de Achapnyak et de Nor Arabkir. Ce qui peut expliquer en partie que le quartier ait été davantage colonisé qu'à Norashen qui présente des distances incomparables. Cependant, la structure urbaine de Bangladesh étant plus complexe et présentant des typologies diverses, il est plus facile de s'y perdre et la plupart de ses cheminements ont eu du mal à se faire respecter.

Pour ce qui est des espaces libres connectés à ce réseau piéton ils restent faibles à Nor Arabkir, comme le modèle urbain en îlots ne promeut pas d'agencer de tels espaces. À Bangladesh, la privatisation des surfaces communes s'est faite de manière tellement aléatoire — si on le compare à Achapniak où les garages sont venus s'implanter dans la même trame que les bâtiments d'origine — qu'il ne reste que quelques espaces libres intacts ayant un potentiel d'aménagement. Les plus grandes se situant aux alentours des écoles. Finalement à Norashen, deux des trois arcs de cercle gardent de grands espaces restés intacts et connectés correctement à leur réseau.





Norashen : porosité urbaine | 1:5000

— Continuité

- - - Discontinuité

/// Espaces libres



Bangladesh : porosité urbaine | 1:5000

— Continuité

- - - Discontinuité

/// Espaces libres



Achapnyak : porosité urbaine | 1:5000

— Continuité

- - - Discontinuité

/// Espaces libres



Nor Arabkir : porosité urbaine | 1:5000

— Continuité

- - - Discontinuité

/// Espaces libres

*«La culture de la cour n'est plus vraiment ce qu'elle était. Quand j'étais petit, on y allait pour jouer. Il y avait toujours notre partie de la cour qui était en guerre contre la partie d'en face où jouaient les autres enfants.»*

Ashot Ghazaryan, Nor Arabkir, 9 novembre 2015



Intérieur d'un îlot, Nor Arabkir

ՀԱՅԿՈՒՄԻ  
ԲԱՆԿՈՒՆԵՐՈՒ  
077-77-81-77

ՀԱՅԿՈՒՄԻ  
ԲԱՆԿՈՒՆԵՐՈՒ  
099 05 07 07





YEREVAN

**UN PROJET  
POTENTIEL**

## 1 RÉFLEXIONS

Les ensembles soviétiques furent pensés comme une fusion ville-campagne et ont offert au piéton de vastes espaces communs autour desquels s'organisaient les immeubles d'habitation. Aujourd'hui, la démocratisation de la voiture et l'avènement du capitalisme ont vu naître de petits garages de fortune et autres constructions informelles ainsi qu'une privatisation des espaces verts sous la forme de petits jardins grillagés. Comme le montre notre analyse, les espaces extérieurs soviétiques sont alors profondément modifiés.

Les grands espaces soviétiques se sont vus colonisés par nombre de ces petites constructions informelles. Nous comprenons par là un besoin chez les habitants d'espaces supplémentaires pour leurs voitures, leurs commerces, etc. Le résultat spatial est positif dans le sens qu'il offre des espaces aux dimensions plus humaines, ce qui peut paraître inattendu venant d'une action motivée par un souci d'individualité.

Dans cette vision des choses, les ensembles soviétiques érévanais que nous avons analysés sont effectivement parfois hors échelle, la hauteur de leurs bâtiments peut les rendre sombres voire même oppressants. Nous considérons alors que ces nouveaux pleins agissent comme des diviseurs des grands espaces soviétiques créant de nouveaux espaces qui dialoguent mieux avec l'échelle humaine. Ils sont dans ce sens jugés positivement même si nos analyses ont montré qu'il existe un risque de ségrégation des espaces ouverts.

En effet, la désorganisation du processus d'appropriation spatiale est telle que peu de grands espaces vides subsistent. Pourtant, même si ces espaces étaient à priori très nombreux, ils demeurent essentiels dans un univers bâti. Ils ne devraient alors pas être systématiquement et «irrationnellement» mités par ces nouveaux pleins, mais conservés à certains endroits stratégiques afin de profiter au mieux de leurs qualités. D'autant plus que selon les habitants, Yerevan souffre d'un manque cruel de vastes espaces verts. Une organisation plus stratégique de ces

nouveaux pleins est nécessaire afin de préserver une image aérée des quartiers.

Cette privatisation de l'espace public est la conséquence de phénomènes de société qui n'appartiennent pas à notre domaine et qui ne font pas l'objet d'une étude dans notre travail. Cependant, ils prouvent que la structure soviétique originelle ne répond plus entièrement aux besoins de la société actuelle. Ce besoin d'individualité doit être respecté, mais pas aux dépens d'un espace collectif nécessaire et de qualité. C'est pourquoi, et au travers de l'outil de travail que constitue le projet, nous travaillerons avec l'existant — sans chercher à revenir à une organisation soviétique des espaces qui ne fait plus totalement sens — en cherchant un équilibre entre espaces publics et espaces privés ainsi qu'entre l'héritage soviétique et le projet.

La faible attractivité des quartiers périphériques par rapport au centre-ville de Yerevan est d'abord programmatique. Mais les infrastructures pour fonctionner correctement doivent pouvoir jouir d'une visibilité et d'une accessibilité. Pour se faire, l'espace dans lequel ils s'inscrivent doit être rationnel. Il apparaît alors primordial de revaloriser et réorganiser l'espace ouvert avant d'y implanter de nouvelles infrastructures.

De plus, pour faire vivre ces infrastructures, le piéton doit bénéficier d'un parcours fluide et efficace qui est actuellement mis en échec par l'appropriation désorganisée de l'espace. De ce point de vue découle l'idée que l'attrait n'est alors pas uniquement programmatique et généré par une rationalisation de l'espace, mais il est également visuel et atmosphérique. Le piéton, pour profiter de cet espace, doit s'y sentir bien. Il doit disposer d'un espace à la fois paisible et stimulant qui lui donne envie de l'expérimenter et d'y rester. L'espace ouvert a donc une influence considérable sur le piéton, sa manière de se déplacer, de ressentir la ville et d'appréhender l'espace. Ces nouveaux pleins formés par les constructions privées informelles ont alors une grande responsabilité en ayant endossé un rôle relativement important dans l'espace.

Le quartier soviétique d'origine est un monde très homogène. Aujourd'hui, les nouveaux pleins s'organisent à première vue de façon tellement anarchique et hétérogène qu'à nouveau, chaque quartier semble se ressembler, de telle manière que l'espace ouvert ne s'en trouve pas plus diversifié. L'hétérogénéité est importante dans l'espace urbain, car elle permet au piéton de s'orienter. Mais encore faut-il qu'elle soit organisée consciemment. Les centres-ville possèdent cette qualité d'être

hétérogènes tout en possédant des repères visuels qui empêchent la désorientation du piéton. Nous tenterons d'évaluer de quelle manière ces nouveaux pleins peuvent briser ou renforcer la fluidité piétonne et comment ils peuvent agir positivement pour l'orientation du piéton. En posant l'hypothèse optimiste qu'à grande échelle le système de transport fonctionnera mieux et qu'alors les gens auront moins l'envie et le besoin de s'acheter une voiture, nous continuerons notre recherche selon une optique de diminution du nombre de voitures tout en restant réalistes quant à une cohabitation inévitable entre piétons et automobiles. Dans cet ordre d'idée, une réduction du nombre de voitures permettrait une réaffectation d'une partie des garages existants à des fins publiques comme privées.

Du fait que ce sont désormais — en plus de la structure soviétique de base — ces nouveaux pleins qui articulent l'espace extérieur, ils resteront au cœur de notre réflexion dans la seconde phase de recherche qui utilisera le projet comme outil de recherche. Nous tenterons donc de les voir non pas comme des éléments ajoutés, mais pouvant faire partie d'un ensemble. De plus, nous tâcherons de ne pas les évaluer uniquement comme une entrave à l'espace ouvert, mais comme de nouveaux éléments susceptibles de servir cet espace ou du moins de le requalifier et de lui redonner un sens dans une société qui a beaucoup changé depuis la chute de l'U.R.S.S.







## CONCLUSION

En étudiant l'architecture, nous portons la plupart du temps notre attention sur l'objet bâti ; le « plein ». À travers ce travail, il a été intéressant de se concentrer sur « l'invisible », délimité et influencé par le « plein ».

Les « pleins » deviennent alors des outils permettant de modifier l'espace ouvert à un niveau physique, visuel et fonctionnel. Ce début de recherche nous a permis de comprendre la nature et la structure de ces espaces ouverts dans le tissu urbain hétérogène de Yerevan. Aussi, nous avons pu entamer un processus de réflexion quant au potentiel de ces espaces à être améliorés. Le projet pratique qui va suivre ce travail approfondira les réflexions et analyses menées jusqu'ici en se concentrant à l'échelle d'un quartier.

*« L'urbanisme est l'expression de la vie d'une société manifestée dans les œuvres du domaine bâti. Il est par conséquent, le miroir d'une civilisation. Ce que peut une civilisation, l'urbanisme le montrera ; ce sera l'ensemble du domaine bâti, éléments matériels et rayonnement de l'esprit. »<sup>1</sup>*

Le Corbusier, 1960







Vue sur la ville depuis Cascade, Kentron

« Je voudrais voir quelle force au monde peut détruire cette race, cette petite tribu de gens sans importance dont l'histoire est terminée, dont les guerres ont été perdues, dont les structures se sont écroulées, dont la littérature n'est plus lue, la musique n'est pas écoutée, et dont les prières ne sont pas exaucées. Allez-y, détruisez l'Arménie ! Voyez si vous pouvez le faire. Envoyez-les dans le désert. Laissez-les sans pain ni eau. Brûlez leurs maisons et leurs églises. Voyez alors s'ils ne riront pas de nouveau, voyez s'ils ne chanteront ni ne prieront de nouveau. Car il suffirait que deux d'entre eux se rencontrent, n'importe où dans le monde, pour qu'ils créent une nouvelle Arménie. »

William Saroyan



## BIBLIOGRAPHIE

### Livres et articles

Ter Minassian Taline, *Erevan, la construction d'une capitale à l'époque soviétique*, Presses universitaires de Rennes, 2007

Mouradian Claire, *De Staline à Gorbatchev, histoire d'une république soviétique*, L'Arménie, Editions Ramsay, Paris, 1990

École nationale supérieure d'architecture de Lyon, *Les espaces libres, atouts des grands ensembles*, Lavoisier, 2006

Viganò Paola, *Métamorphose de l'ordinaire*, Parenthèses, 2013

Cohen Jean-Louis, De Michelis Marco, Tafuri Manfredo, *U.R.S.S. 1917-1978 : La ville, l'architecture*, L'Équerre, Paris, 1979

Bordaz Robert, *La construction et l'urbanisme en Union soviétique*. In: Revue économique, volume 10, n° 4, 1959, pp. 624-636

Ochtchepkov G., *L'urbanisme en U.R.S.S.*, Revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'habitat, 1955, pp. 2-3

Ikonnikov Andreï, *L'architecture russe de la période soviétique*, Pierre Mardaga Éditeur, 1990

Essaïan Elisabeth, *Le plan général de reconstruction de Moscou de 1935*, Thèse de doctorat sous la direction de Jean-Louis Cohen, Paris, 2006

Khatchiguian A., *Cité dans Yerevanihopeliane*, Yerevan, 1972, cit., p.11

Zarian K., *Le bateau sur la Montagne*, traduction de Pierre Ter-Sarkissian, Paris, Seuil, 1986, 1<sup>ère</sup> édition 1943, cit., p.38

Saroyan W., *Mon nom est Aram*, Climats 2000

## Sites internet

[www.yerevan.am/en/](http://www.yerevan.am/en/)

[www.tel.archives-ouvertes.fr/tel-00618968/document](http://www.tel.archives-ouvertes.fr/tel-00618968/document)

[www.regardssurlaville.wordpress.com/2012/10/20/urbanisme-en-urss-histoire-et-caracteristiques/](http://www.regardssurlaville.wordpress.com/2012/10/20/urbanisme-en-urss-histoire-et-caracteristiques/)

[www.araycho.blogspot.com/2010/03/blog-post\\_15.html](http://www.araycho.blogspot.com/2010/03/blog-post_15.html)

[www.maps.google.com](http://www.maps.google.com) (images pp. 18, 59, 69, 70, 90, 91)

## Émissions et conférences

Conférence Paola Viganò, 7 décembre 2015, EPFL

### *Détours*

[www.rts.ch/la-1ere/programmes/detours/7109051-yerevan-lamentation-de-l-ararat-07-10-2015.html](http://www.rts.ch/la-1ere/programmes/detours/7109051-yerevan-lamentation-de-l-ararat-07-10-2015.html)

### *Le dessous des cartes*

[www.arte.tv/fr/armenie/392,CmC=1489264,view=maps.html](http://www.arte.tv/fr/armenie/392,CmC=1489264,view=maps.html)

## Sources arméniennes

Centre Geokart, *Yerevan, histoire et géographie, Atlas*, 2009

Գեոֆարտ կենտրոն ՊՈԱԿ, Էրեվան պատմաաշխարհագրական ատլաս, 2009 (images pp. 25, 31, 35, 39)

« Էրեվան »՝ Հայաստան Հրատարակչությունի՛ն Էրեվան՝ 1972 (image pp. 41)

Վերածնունդ՝ Հայաստան (images pp. 48)

60 ans de l'Arménie soviétique 1920-1980

Սովետական Հայաստանի 60 տարին 1920-1980 (images pp.41)

40 ans de l'Arménie soviétique, Yerevan 1960

Սովետական Հայաստանի 40 տարին՝ Էրեվան՝ 1960 (images pp. 36, 68, 96, 184)

History Museum of Yerevan, *Yerevan in photographs*, Zangak-97, Yerevan, 2008

History Museum of Yerevan, *Yerevan in maps and plans*, Zangak-97, Yerevan, 2008





